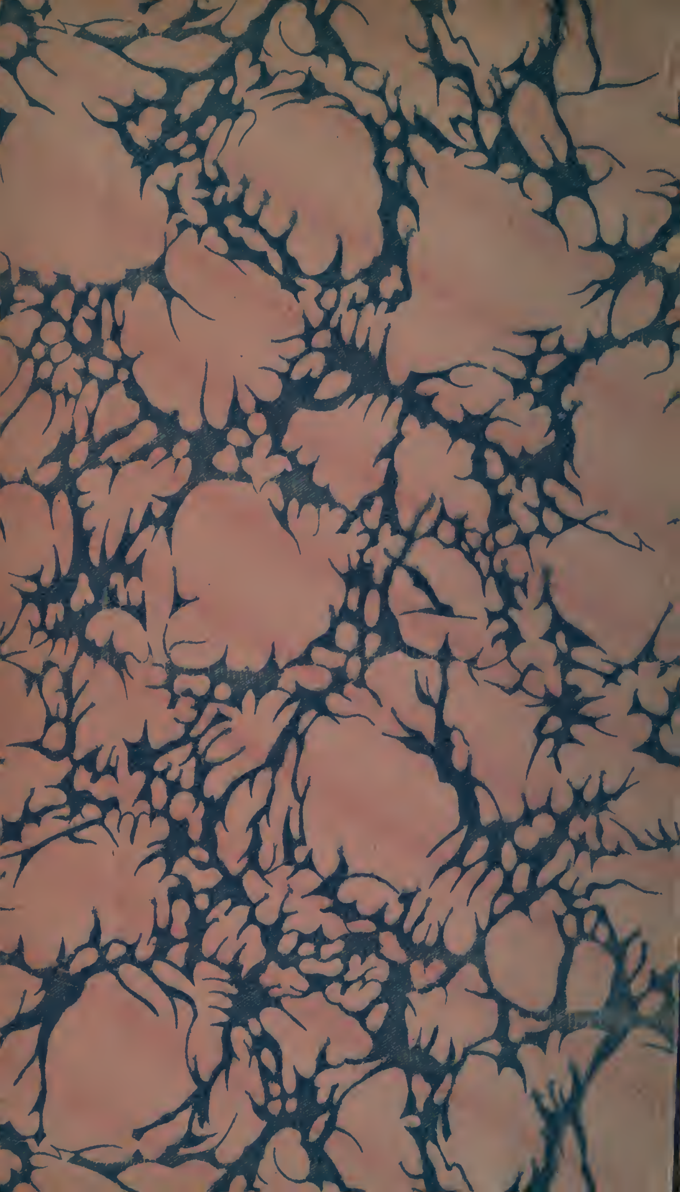
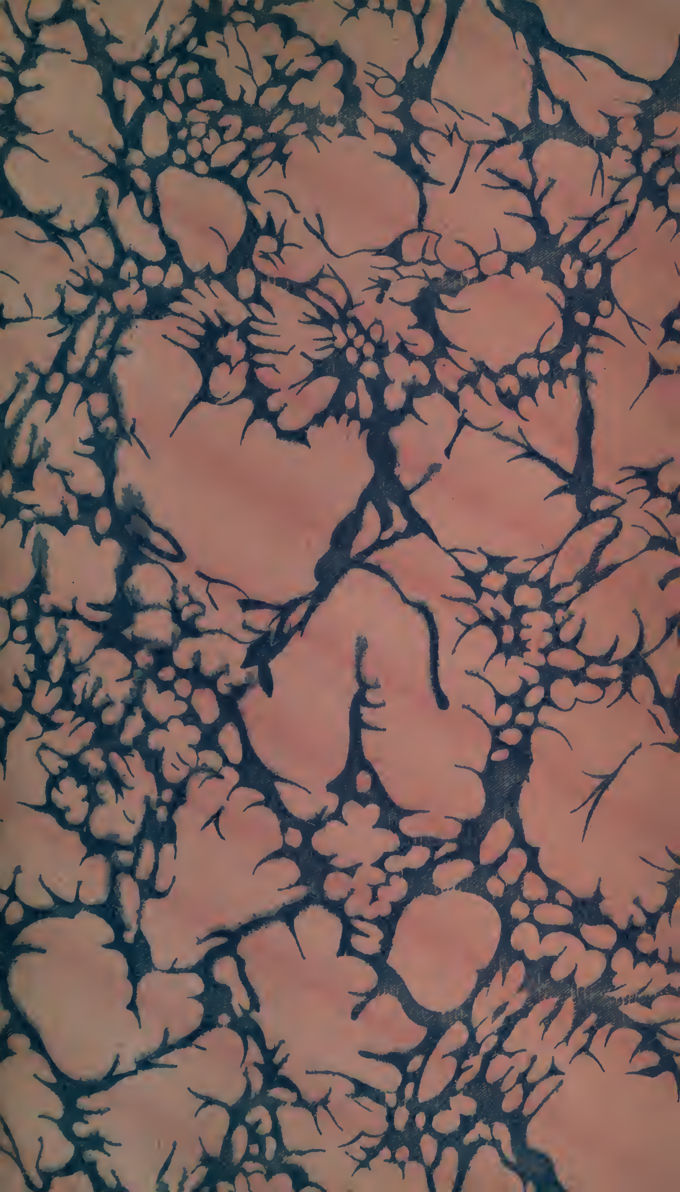






LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, paſſage Choiſeul, 27-31

M. D. CCC. LXXVI



LES ODES

D'OLIVIER DE MAGNY

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET



LES ODES D'OLIVIER DE MAGNY

Texte original

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET

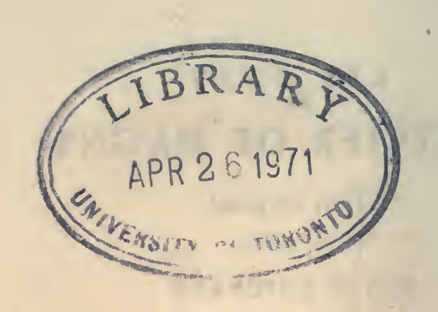
—

TOME SECOND



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, paſſage Choiſeul, 27-31

M. D. CCC. LXXVI


LIBRARY
APR 26 1971
UNIVERSITY OF TORONTO



LE TROISIESME LIVRE

DES

ODES D'OLIVIER DE MAGNY,

QVERCINOIS.

A MADAME DIANE DE POYTIERS,

Ducheſſe de Valentinois.

ODE.

Si i'oſois au retour de la nouuelle année
Faire que de ma main vous fuſſiez eſtrenée,
Ie croy qu'il me fauldroit diſcourir longuement
Auant qu'auoir de quoy le faire dignement:
Pource que ie ne voy choſe aucune en ce monde,
Qui plantureuſe en vous & voz graces n'abonde.

Du tyge de noz Rois, Dame, vous descendez,
Vous obtenez des Roys ce que vous demandez,
Vous estes riche ayant la ducale coronne
Qui d'vn reply d'honneur vostre chef enuironne,
Et que le Roy vous donne, ainsi comme lon veoid,
Ains qui vous la remect, comme il vous la debuoit,
Ne pouuant voz ayeux en transporter l'vsage
Sans interesser ceux de leur futur lignage.

Des faueurs qu'à bon droit du Roy vous receuez,
Vser non abuser doucement vous sçauez,
Et bien que ses faueurs à vous seule il adresse,
Si les départez vous d'vne meure sagesse
A mil & mil encor, selon que vous sentez
Que merite l'endroict où vous les départez:
Car le ciel qui vous fist si parfaicte en prudence,
Vous graua dans l'esprit si bien la cognoissance
Des merites d'autruy, que par vostre moyen
Nul n'est onq auancé sans le meriter bien.

Vous haïssez de mort ceux qui sont heretiques,
Vous aymez tous ceux la qui sont bons catholicques,
Vous estes charitable, & tousiours soulagez
Tous les necessiteux & tous les affligez:
Vous auez sur le front vne grauité douce,
Qui l'homme audacieux seuerement repousse:
Et qui l'humble & modeste appelle & fait venir,
Pour luy prester faueur & pour luy subuenir.

Si vous aymez quelcun, c'eſt d'vne telle ſorte
Qu'impoſſible eſt aymer d'vne amytié plus forte :
Et non tant ſeullement vous l'aymez ſi tresfort
Durant qu'il eſt en vie, ains apres qu'il eſt mort
Faiſant cette amytié aux ſiens hereditaire,
Vous faictes pour les ſiens ce que vous pouuez faire.

Vous auez l'eſprit bon & ſuſceptible & vif,
Et deſcendu du ciel pour n'eſtre point oiſif,
Si qu'il n'a point de peine à viſtement comprendre
Tout ce que lon vous dit & qu'il vous plaiſt entendre.
Les pauures orphelins vont à vous à recours.
Les vefues ont en vous leur fidele ſecours.
Et ceux qu'vne priſon eſtroictement enſerre,
Soyent priſoniers pour debte, ou priſoniers de guerre,
S'ilz vous diſent leur droict & leur neceſſité,
Vous les faictes ſortir hors de captiuité.

Vous n'oubliez iamais ceux qui vous font ſeruice.
Vous ne cerchez iamais faueur en la iuſtice.
Vous n'auez pas ceſt heur ſeulement que de veoir
Croiſtre tous voz enfans en honneur & pouuoir,
Mais encor les enfans qui de voz enfans naiſſent,
En honneur & pouuoir vous voyez comme ilz croiſſent.

Par tout où vous allez & de iour & de nuict,
La piëté, la foy, & la vertu vous ſuyt,
La chaſteté, l'honneur & l'alme temperance
Ayans auecques vous touſiours leur demeurance.
Vous ne vous eſmouuez pour la felicité,

Ny ne vous estonnez pour vne aduersité,
Et soit qu'vn de voz filz en gardant vne place
Vaillemment resistant tumbe en quelque disgrace,
Et soit qu'il meure apres sortant de sa prison,
Vous domptez la fortune auecques la raison.

Vous lisez volontiers, & pour vostre lecture
Vous ne prenez iamais vne vaine escripture,
Ains tousiours vous prenez vn liure vertueux,
Afin de tousiours faire vn lire fructueux.
Vous n'aymez point vn homme en vostre compagnie,
Qui parle mal d'autruy & qui le calomnie:
Et si vous n'aymez pas encore auecques vous
Vn affecté flateur, du bien d'autruy ialoux,
Qui de son doux babil veult vn chacun attraire,
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire.

Que diray dauantage? on ne peut desirer
Rien pour se faire grand, ou se faire admirer,
Qui ne soit tout en vous, en vous seule repose
Le comble & le miroir de toute belle chose.
Si doncq' vous tenez tout, & si tout vous auez,
Et si tout le plus beau vous pouuez & sçauez,
Sans que de rien qui soit vous ayez iamais faulte,
Dequoy puis i'estrener vne dame si haulte?
Il ne faut point porter à Neptune des eaux,
Et ne fault à Corinthe admener des vaisseaux,
Si vous veux ie donner: parquoy doncq' ie vous donne
Pour tout ce que ie puis, le cueur, & la personne,
L'esprit, la main, la plume, & tout ce qu'elle sçait,

Et tout ce qu'elle eſcript, & tout ce qu'elle faict,
Ie vous le donne tout, & l'humble obeiſſance
Pour vous ſeruir touſiours de toute ſa puyſſance.
Receuez doncq' ce don, & les Dieux imitez,
Qui regardent pluſtoſt aux humbles voluntez,
Qu'à la grandeur des dons, exhauceant la priere
D'vn pauure humilié, qui ne leur donne guiere,
Auſſi toſt que d'vn Roy ilz exhaulcent les vœuz,
Qui deſſus vn autel leur immole cent bœufz.

A ELLE MESMES,

LVY PRESENTANT LES LOUËNGES

du iardin d'Ennet.

ODE.

NE me ſentant, Madame, eſtre aſſez bien appris
Pour chanter voz grandeurs & voz diuins eſpritz
Et auec voz vertus, voſtre royalle race,
Ie laiſſe pour vn autre vn labeur ſi diuin,
Et m'arreſte à chanter de voſtre beau iardin,
Pour gaigner quelque part en voſtre bonne grace.

Mais ayant peur encor n'eſtre aſſez bien appris,
Pour ſortir dignement de ceſt œuure entrepris,
Ie n'ay faict que ce peu qu'ores ie vous preſente,
Ayant bien reſolu de l'acheuer du tout,
Et d'en venir pour vous heureuſement à bout,
Si cognoiſtre ie puis que ce peu vous contente.

Aux ongles du lyon le lyon on cognoiſt,
Auecq l'eſchantillon toute la piece on veoid,
Et pour bien peu d'ouurage vn ouurier ſe deſcœuure,
Voyez ce que i'apporte, & faictes iugement
Quelle ſera la fin par le commancement,
» C'eſt le commancement qui faict moytié de l'œuure.

Pour vous doreſnauant mes autelz fumeront.
De vous ſeule ſans plus mes Muſes chanteront,
En vous ſeule ſans plus ie prendray ma matiere,
Voyez donq ce fragment, & iugez quel il eſt,
Et me faictes ſemblant tant ſoit peu qu'il vous plaiſt,
I'auray bien toſt mis fin à l'œuure toute entiere.



LES LOVENGES DV IARDIN D'ENNET.

ODE.

MVSE *fille du Roy des Dieux,*
Qui de tes vers melodieux
Fais viure des Princes la gloire,
En vne eternelle memoire,
Accorde mon luth à ta voix,
Et faiz qu'enſemble à ceſte fois
Nous chantions ſi bien les louënges
De ce beau iardin, que le ſon
De noſtre nouuelle chanſon
S'entonne aux oreilles eſtranges.

C'eſt ce beau Iardin floriſſant,
Ce Iardin touſiours verdiſſant,
Que DIANE *pour ſa plaiſance*
Faict en ſon palais d'excellance,
Non ceſte Diane qui luiſt
Quand le iour faict place à la nuict,
Quoy que trois teſtes on luy donne,
Mais vne qui luyt icy mieux
Par ſa vertu, que dans les cieux
Cette la qu'enfanta Latone.

Ceſtecy d'vn œil plus conſtant,
En ſa lumiere perſiſtant,
Sans tant de fois l'an ſe refaire,
De iour & de nuict nous éclaire,
Et ſans monſtrer ores en rond,
Ores en voute, ſon beau front,
Iamais eclipſe elle n'endure:
Auſſi le ſoleil ſi treſgrand
De qui ſes clartez elle prend,
Eſt vn miracle en la nature.

Quelque fois chantant le bon heur,
La gloire, les faictz & l'honneur,
Des Roys & des Ducz de ſa race,
Nous dirons ſa diuine grace,
Sa prudence auecq ſa bonté,
Son eſprit auecq ſa beauté,
Qui l'heur de noſtre ſiecle augmente:
Mais or' nous dirons ſeulement
Si bien du iardin l'ornement,
Que la maiſtreſſe en ſoit contente.

Touſiours Phebus à ſon reſueil,
Alors que d'vn pourpre vermeil
Le ſommet des montz il redore,
Redore ce iardin encore,
Quoy que l'architecte ſçauant
Ne l'ayt faict aſſeoir au leuant:
Car tant les vertuz il admire
De la dame de ce iardin,

Qu'auſſi toſt qu'il ſort au matin
Il ne faut iamais d'y reluyre.

Cettuy là qui l'a diuiſé
L'a de parterres compoſé,
Où pluſieurs armes il a miſes,
Et pluſieurs chiffres & deuiſes,
Le tout en herbe ſi bien feint
Qu'on diroit preſque qu'il eſt peinct,
Voyre peinct d'vne grace telle,
Que Titian, ny Iacopin,
Miquel l'Ange, ou celluy d'Vrbin
Ne l'euſſent ſceu peindre plus belle.

Ici veoid on vn grand croiſſant,
De peu à peu ſe rempliſſant,
Et là eſt en meſme apparance
L'eſcuſſon des armes de France,
Qui royalement coronné
Eſt d'vn bel ordre enuironné
Et là ſe veoid encor la lettre,
La lettre premiere du nom
Du grand HENRY dont le renom
Iuſqu'au bout du monde penetre.

Auprez de ce grand eſcuſſon,
On veoid en pareille façon
Celluy de ceſte Royne grande,
Qui deſſus la France commande,
Où d'vn coſté ſont my partiz

Les trois fleurons des royaux lis,
De l'autre costé se tesmoigne,
Comme de Florence elle vient,
Comme Lauragois elle tient,
Et qu'elle est du sang de Boulongne.

Comme les deux grandes clartez
Des deux astres au ciel plantez,
A tout ce que faict la Nature
Donnent lumiere & nourriture :
On ne veoid rien au ciel plus beau
Que l'vn & que l'autre flambeau,
Aussi n'est il rien de semblable,
Et Dieu qui fist leurs beaux rayons,
Les feist afin que nous voyons
Son pouuoir plus esmerueillable.

Ainsi les diuines splendeurs
De ces deux Royales grandeurs,
Donnent à nostre France entiere
Sa nourriture & sa lumiere :
Leurs vertus seruent d'ornement
A tout le monde entierement,
Aussi rien n'est qui leur ressemble,
Et Dieu gectant ça bas ses yeux
Fit lors la terre égale aux cieux,
Quand il les mist tous deux ensemble.

A costé gauche on veoid dressé
Vn lozenge bien compassé,

Où en l'vne des moytiez ſortent
Les croix que ceux de Brezé portent,
Et en l'autre on veoid des Bezans,
Des fleurs de lis, & des croiſſans,
Et vn chef endenté encore,
Qui ſont les armes de Poytiers,
De Coultron, & des Sainct valiers,
Dont noſtre Princeſſe s'honore.

» Le naturel de l'homme tient
» Touſiours du lieu duquel il vient:
Ces Bezans ſont en forme ronde,
Et rond eſt le ciel & le monde,
Les fleurs de liz viennent des Dieux,
Ces croiſſans ſont grauez aux cieux,
Et ces poinctes qu'on veoid deſcendre
Du long de ce chef nompareil,
Semblent les raiz que le ſoleil
En eſté ſur nous faict eſpandre.

Ses couleurs ſont de blanc & noir,
Par ces couleurs nous faiſant veoir
La lune blanche en la nuict noire
Et c'eſt pourquoy nous deuons croire,
Auecques ſon nom qui eſt tel
Qu'il eſt de ſoy meſme immortel,
Qu'elle eſt dame toute diuine,
Et qu'en ſes armes & ſon nom,
Et ſes couleurs & ſon renom,
Des Roys & des Dieux elle eſt digne.

Sur ce lozange ainsi trassé,
Qu'vn beau cordon entrelassé
Faict à plusieurs nœudz enuironne,
Est vne ducale coronne,
Semée de petites fleurs,
Toutes de diuerses couleurs,
Si qu'à les veoir de ceste sorte
On diroit que ce sont rubiz,
Grenatz, esmerauldes, saphiz
Et perles que d'Inde on apporte.

Non loing de là sur vn tombeau,
Faict d'vn artifice nouueau,
Vn feu deuers le ciel se gecte,
D'où sort vne belle sagette,
Ayant d'vn & d'autre costé
Vn rameau de palme planté,
Couuert d'vne coronne belle,
Et ceinct d'vn long rouleau qui dict,
En ce qu'on y trouue d'escrit,
ELLE VIT SEVLEMENT EN ELLE.

Tout d'vn reng on trouue liez
Des rethz & des filetz pliez,
Et puys des trousses renuersées,
Auec des flesches despeçees,
Et des arcz sans corde laissez,
Tous pareillement despecez,
Qui vaut pour elle autant à dire,

Ayant ſi bien attainct & pris
Tout ce qu'elle auoit entrepris,
QVE RIEN PLVS ELLE NE DESIRE.

A MADAME LA VICOMTESSE DE GORDON,

Marguerite de Cardaillac.

ODE.

VOVS *auez l'eſprit plain d'vne ardeur éternelle*
Qui ſouſtient dedans vous vos penſers haultement,
Vous faictes voz diſcours touſiours profondement,
Et vous fondez touſiours en raiſon naturelle.

Vous eſtes de viſage & de perſonne belle,
Vous traictez voz enfans d'vn double traictement,
Dont l'vn ſe faict au corps, l'autre à l'entendement,
Traictement plus louāble en toute ame fidelle.

Entretenant quelcun treſbien vous deuiſez,
Eſpaignol & Françoys & Tuſcan vous liſez,
Et ſi ſçauez treſbien les entendre & les lire.

C'eſt ce qu'en peu de temps de vous hyer ie compris,
I'eſpere encore en brief auoir de voz eſcriz,
Pour comprendre le reſte & le vous ſçauoir dire.

LE POLYPHEME.

A MONSIEVR DV THIER, CONSEILLER DV ROY,

Secretaire d'Eſtat & de ſes finances.

ODE.

Ny baulme tant ſoit il parfaict,
Ny ius d'herbe, eſcorce, ou racine,
Tant ſoit il diligemment faict
Auecq tout l'art de Medecine,
Ne peuuent guerir le tourment
Qu'amour imprime dans vne ame,
Lors qu'il la bleſſe viuement
Par la beauté de quelque dame.

Les Muſes ont bien le pouuoir
D'ayder aux amantz miſerables,

Mais chacun ne peult pas auoir
Les Muſes pour ſoy fauorables :
Auſſi telles ſont ces neuf Seurs,
Que dans vne vile poitrine
Elles n'eſpandent les douceurs
Iamais de leur flamme diuine.

Polypheme alors qu'il ardoit
D'vne amour non iamais domtée,
Et qu'à rien il ne ſe gardoit
Fors qu'aux beautés de Galathée,
Polypheme en ſes ſons diuers,
Ce grand Cyclope Polypheme,
Sceut bien ce que valent les vers
Au mal de celluy qui trop ayme.

Car il cherchoit d'auoir ſouuent
Quelque plaiſir en ſa triſteſſe,
Mais tout s'en alloit comme au vent
S'en va quelque fumée eſpeſſe,
Sans plus ſon chant amenuyſoit
La douleur qu'il portoit en l'ame,
Et plus douce encor luy faiſoit
Trouuer ſon amoureuſe flame.

Quantesfois ſes beſtes au ſoir
Sentant venir la nuict humide,
En leur eſtable a lon peu veoir
S'en retourner ſans nulle guyde,
Tandiz que pallement tranſi

Sans ſoin de ſes troupes ſaoulées,
Il trompoit ſa douleur ainſi
Sur le bord des ondes ſalées.

O Galathée, diſoit-il
Nymfe qui me meines la guerre,
Du rayon qui ſort ſi ſubtil
De ton œil luyſant comme verre,
Ton front eſt plus clair & plus beau
Qu'en Ianuier n'eſt belle la glace,
Et les œilletz du renouueau
Reſſemblent le teint de ta face.

Pourquoy dedaignes tu ſi fort
Mon amour, ma peine & ma vie,
Pourquoy me donnes tu la mort
Sans l'auoir ſi peu deſſeruie ?
Tu es plus cruëlle cent fois
Qu'vne ourſe ne le ſçauroit eſtre,
Et ſi ſembles quand ie te vois
L'aigneau qui ne vient que de naiſtre.

Quand le ſommeil loge dans moy,
La nuiɫ bruniſſant toutes choſes,
A doncques, Nymfe, maugré toy
Douce pres de moy tu repoſes :
Mais alors que le iour nous luit,
Te trouuant tu t'enfuis farouche,
Plus viſte qu'vn cheureau ne fuit
D'vn vieil loup affamé la bouche.

Par ainſi le bien qui me vient
Eſt touſiours vne choſe vaine,
Et le mal qui touſiours me tient
Demeure vne choſe certaine:
Comme vn chetif qui ſommeillant,
Se trouue en fortune proſpere,
Et puis ſe trouue en s'eſueillant
Plus que iamais en ſa miſere.

Le iour, Nymfe, que ie te veiz
Auecq ta mere en ce riuage,
Ce fut lors qu'au cueur tu me miz
L'amour qui le tient en ſeruage.
Mais ie doy bien blaſmer le iour,
Et doy bien la place mauldire,
Où ie commençay cet amour,
Qui me liure tant de martire.

Car depuis on m'a touſiours veu
Plain de doubte & plain d'aſſeurance,
Tantoſt d'vn deſeſpoir repeu,
Et tantoſt repeu d'eſperance,
Ore deſpit, ore content,
Ore en vne, ore en autre ſorte,
Mais touſiours fidele & conſtant
En l'amitié que ie te porte.

Peut-eſtre que tu fuys ainſi
ans ceſſe deſpite & ſauuage,

Pour ne veoir que ſouȥ vn ſourcy
Vn ſeul œil dedans mon viſage.
S'il eſt vray, regarde comment
Le Soleil à Tethys ſçait plaire,
Et ſi n'a qu'vn œil ſeulement
Dequoy tout le monde il eſclaire.

I'ay mille & mille autres taureaux
Qui paiſſent emmy ces campaignes,
Et mille & mille autres troupeaux
Qui paiſſent emmy ces montaignes,
De poulains encore à domter,
De bledȥ, de vins, d'huyle & de leine,
I'en ay tant, que de le conter
I'auroy trop de honte & de peine.

I'ay pour le froid, i'ay pour le chaut,
Touſiours ma demeure ordonnée,
Et de fruictȥ plus qu'il ne m'en faut
Toutes les ſaiſons de l'année,
Et ſi i'ay ſi douce la voix,
Et la douceur tant allechante,
Qu'Echo ne dedaigne en ces boys
Reſonner cela que ie chante.

I'ay cent fois dedans ces ruyſſeaux
Regardé quel eſt mon viſage,
Mais iamais les Nymfes des eaux
Ne dedaignerent mon image.
Seule felonne tu t'en fuis,

Loin deuant mon ardente ſuyte,
Et d'autant que plus ie te ſuis
D'autant tu renforces ta fuyte.

Mais ſi c'eſt pour mes longs cheueux,
Que ie ſouffre tant de malaiſe,
Ie les couperay ſi tu veux,
Afin qu'apres mieux ie te plaiſe :
Deianire ne laiſſoit pas
Pour le poil heriſſé d'Hercule,
De le tenir entre ſes bras,
Eſtaignant le feu qui me bruſle.

I'appaſte deux fans tous les iours,
Rendant l'vn & l'autre facile,
Auecq vn pair de petitz ours,
Les plus beaux qui ſoyent en Sicile,
Comme bien toſt tu pourras veoir.
Pour autant que bien toſt i'eſpere
T'en faire vn don, pour t'eſmouuoir
D'auoir pitié de ma miſere.

Laiſſe doncq' tes eaux & ta mer,
Tant de tempeſte & tant d'orage,
Et ſouffre que le dieu d'aymer
Te poigne pour moy le couraige,
Souz ces arbres tant odorans,
Loing du ſoupçon & de l'enuye,
Tous deux enſemble demourans
Menerons plus heureuſe vie.

Icy tu verras mille prés,
Et mille argentines fonteines,
Mesmement mille antres secretz
Pour cueillir le fruict de noz peines.
Aymeras tu doncq viure mieux
Parmy tant de sel & d'escume,
Que d'vn fruict si delicieux
Sauourer la douce amertume.

Si ie sçauoy si bien nager
Qu'vn dauphin, aux ondes marines
I'iroy sans craindre nul danger,
Adorer tes beautés diuines,
Et si tu tournois par dedain
Arriere ta face excellente,
Cent fois ie baiseroy ta main
Au lieu de ta bouche odorante.

Au printems ie te donneroy
Des lys & des roses plus belles,
En esté ie t'apporteroy
Vn plain paneret de groiselles,
L'automne ie t'iroy porter
Deux de noz moyssines plus meures,
L'hyuer ie t'iroy presenter
Vn cent de chastaignes meilleures.

Mais puis que mon astre malin
Ne veut que ce bon heur m'aduienne,

Vien ten à l'ombre de ce pin,
Adoucir la triſteſſe mienne,
Vien mon amour, vien mon treſor,
Que ie tiens plus cher que mes beſtes,
Et plus cher que mon œil encor,
Vien ten acomplir mes requeſtes.

Or ſur ces tertres boſſus,
Ore dans ces baſſes valées,
Ore follaſtrant pardeſſus
Le bord des eaux plus reculées,
Tous deux également contens,
Menerons vne telle vie
Que les Dieux de noz paſſetems
Auront poſſible quelque enuie.

Touſiours l'aſtre du chien felon
Ne tarit la ſource des fleuues,
Et touſiours le froid Aquilon
N'oſte aux foreſtz leurs robes neufues,
Touſiours le clair ſoleil auſſi
Ne dort au ſein de ſa nourrice,
Et touſiours tes fiertez ainſi
N'auront ſur moy tant de malice.

Venus qui naſquit en tes flotz,
Venus l'amoureuſe Déeſſe,
Porte bien en ſon cueur encloz
Le traict de l'Archer qui me bleſſe:

Vien ten doncq, Nymfe, en ces pastiz,
Souz ses loix auecques moy viure,
Car moins que de suyure Tethys,
Tu n'auras d'honneur de la suyure.

Mais, Venus, qu'est ce que ie veoy !
Que veoy ie si pres de moy ore !
Ie voy ce semble auprés de moy
La rare beaulté que i'adore.
O Dieux quelz fantosmes noueaux,
Cela que si mal luy ressemble,
Ce sont les verdissants rameaux
Qui florissent en ce beau tremble.

Hé qu'est cecy ! ie me deçoy
Sans cesser en diuerse guise,
Pensant que tout ce que ie veoy
Soit celle la qui me méprise,
Elle est peut-estre ore bien loing,
Et de moy bien loing se contente,
Sans auoir tant soit peu de soin
De l'amour qui tant me tourmente.

Le chef me deult de tant chanter,
Et mes piedz se lassent encore
De tousiours dolent me porter,
Depuis le leuer de l'Aurore.
Ie sens augmenter mon amour,
Et sens empirer mon martire,

Attendant doncq le nouueau iour
Il vault mieux que ie me retire.

Voyla, DVTHIER, voyla comment
Ce grand Cyclope Polypheme,
Se complaignoit inceſſemment
Ore à s'amye, ore à ſoy meſme,
Et voyla quand il lamentoit
Allegeant ſa peine cuyſante,
Le ruſtique lay qu'il chantoit,
Qu'ore humblement ie te preſente.

Et bien que ce preſent ſi bas
D'vne baſſe Muſe te vienne,
Tu ne le dedaigneras pas
Encores qu'il ne te conuienne,
Car or' que de nuict & de iour
L'amour dans mon ame foiſonne,
Ie ne ſonne rien que d'amour,
Ny rien que d'amour ie ne donne.



SVR LA PRISE DE CALAYS.

ODE.

Qvelle ſi belle nouuelle,
Oy ie bruire en ce palais?
Quelle nouuelle ſi belle
Murmure lon de Calays?

Quelle nouuelle allegreſſe
Tient tout ce peuple ſurpris?
Quelle voix en ceſte preſſe
Crie que Calays eſt pris?

Ce Calays inexpugnable,
Ce vieil rampart des Angloys,
Qu'on diſoit tant imprenable
Eſt il pris à ceſte fois?

Eſt il poſſible de croire
Qu'en ce temps iniurieux,
Nous ayons eu la victoire
D'vn Calays ſi glorieux?

Vn Calays que lon renforce
Depuis plus de deux cens ans,
S'eſt il peu prendre par force
En vn ſi petit de tems?

En vn ſi petit eſpace
A lon peu prendre le fort,
D'vne ſi guerriere place,
Les murailles & le port?

S'eſt il peu trouuer des ruzes,
Pour boucher & pour tarir,
Ses mareſtz & ſes eſcluzes,
Afin de la conquerir?

Mon Dieu que ceſte merueille
Nous a de l'aiſe donné!
Plus ce bruit m'entre en l'oreille,
Plus i'en demeure eſtonné.

Mais d'où vient que ie me donne
Vn tel eſbayſſement?
Plus ie veoy que ie m'eſtonne,
Moins i'en trouue d'argument.

Et plus mal ayſé ie treuue
Qu'on voye vn Calays domter,
Et plus, en fin, ie l'eſpreuue
Bien ayſé de ſurmonter.

Ne ſachant en fin comprendre
Comment il euſt ſceu durer,
Si du Roy qui l'a ſceu prendre
La force on veut meſurer.

Grande eſt certes l'entrepriſe
D'vne telle place auoir,
Mais du Roy qui l'a conquiſe
Plus grand eſt bien le pouuoir.

Du grand Roy qui l'a gaignée
D'vn bras ſi victorieux,
La fatale deſtinée
Veult que lon eſpere mieux.

Le ciel qui ceſte conqueſte
Luy donne auecques tant d'heur,
Mille autres lauriers appreſte
A ſa Royale grandeur.

Et ia veoid on apparoiſtre
Son Croiſſant à double front,
Pour ne faire plus que croiſtre
Iuſqu'à tant qu'il ſoit tout rond.

Comme vn grand torrent qui noye,
Arrache, renuerſe & rompt
Tout ce qu'il trouue en la voye
Deſcendant de quelque mont :

Les campaignes il ſaccage
De ſon cours audacieux,
Et du bruict de ſon outrage
Il remplit l'air & les cieux.

Mais quand ceſte fiere audace
Par apres luy vient à cheoir,
Auecq ſa fierté ſe paſſe
Son dommageable pouuoir.

Si que ſa fureur haultaine
Pert ſon cours pernicieux,
Et on le paſſe en la plaine
A pied ſec, en mille lieux.

Ainſi fut Calays naguiere
Qui, ſuperbe qu'il eſtoit,
Penſoit d'vne audace fiere,
Qu'vn chacun le redoubtoit.

Il diſoit que comme vn liege
Le plomb iroit ſur les eaux,
Allors qu'on verroit le ſiege
Deuant ſes braues creneaux.

Et ainſi par tout le monde,
Où ſon nom bruyre on oyoit,
Feut ſur la terre ou ſur l'onde,
Vn chacun il effrayoit.

Mais ores que noſtre Prince,
Noſtre Roy l'honneur des Roys,
L'a reioinct à ſa prouince,
Le bridant deſſouz ſes loix,

Tout honteux la teſte il courbe,
Et les yeux de rage ardans,
Reçoit la guerriere tourbe
Des François qui vont dedans.

Si qu'en noz bandes ſi fortes
Il n'eſt ſi petit ſouldart,
Qui ne le poigne en cent ſortes
De quelque iuſte brocard.

Aprenez doncq Angleterre,
Aprenez doncques Anglois,
De mieux garder voſtre terre
De ceux du ſang de Valoys.

Car alors que vous vouluſtes
Calays deſſus eux gaigner,
Plus d'vnze moys vous y fuſtes,
Auant que de l'expugner.

Mais d'vne adreſſe plus forte
Sans craindre tous voz ſecours,
Noſtre Prince ores l'emporte
En moins de cinq ou ſix iours.

En moins que d'vne ſepmaine
Ce Prince, ceſt autre Mars,
Par les forces qu'il y meine
Y plante ſes eſtendars.

Comme quand le vent ſe leue,
On veoid le freſle rouſeau,
Baiſſer ſa teſte plus greue
Tout à coup au fond de l'eau.

Et comme aux champs qu'on moiſſonne
On veoid le chaume allumé,
Si le vent à trauers donne,
Soubdain eſtre conſumé.

Ainſi ſa teſte orgueilleuſe
Baiſſa Calays plein d'effroy,
Quand la force merueilleuſe
Il veid de noſtre grand Roy.

Et ſa force acouſtumée
Par tant d'ans ſe renforceant,
Soubdain on veid conſumée,
Deuant ce Prince puiſſant,

Qui dans leur antique place
Ses Liz faict ores ſemer,
Et les Lyepardz en chaſſe,
Loing loing par delà la mer,

Voulant que l'Anglois en ſorte,
Deſarmé de teſte & flanc,
Sans qu'autre choſe il emporte
Qu'en ſa main vn baſton blanc.

O inſigne Duc de Guiſe,
Qui ſi bien deffendis Metz,
Metz, & ceſte autre entrepriſe,
Te feront viure à iamais.

Mille Athenes, mille Rommes,
Ont en toy bel argument,
Pour te faire entre les hommes
Durer eternellement.

Cent mil hommes à ta face
Ceſar miſt pour Metz auoir,
Lors qu'abbaiſſant ſon audace
Tu le miz en deſeſpoir.

Mais ores de moins de forces
Saige & vaillant conducteur,
Malgré luy Calays tu forces,
Compaignon d'vn plus grand heur.

Ayant ta vertu louable
Borné par ces deux endroictz,
D'vne borne perdurable
Le dommaine de noz Roys.

Va doncq' tes denrées vendre,
Va doncq ailleurs les troquer,
Il te fault ailleurs qu'en Flandre,
Eſpaigne, les trafiquer.

Et vous Flandre & Angleterre,
L'Eſpaigne il vous fault laſcher,
Car le paſſage on vous ſerre
Par où vous l'allez chercher.

Vous penſiez pour la victoire
Qui vous vint à Sainct Quentin,
Qu'au naiſtre de voſtre gloire
La noſtre deuſt prendre fin.

Mais tu te trompois Eſpaigne
Flandre & Angleterre auſſi,
L'heur qui mon Prince accompaigne
Ne perira pas ainſi,

Ains croiſtra dez l'Hyperbore,
Iuſqu'au More plus ardent,
Et des le lict de l'Aurore
Iuſqu'au plus bas occident.

Dieu ce mal voulut permettre,
Non pour le veoir abbatu,
Mais afin de mieux cognoiſtre
Sa magnanime vertu.

Dont il a veu la conſtance
Telle en ſon aduerſité,
Qu'il veoid orės ſa prudence,
En ceſte felicité.

A BERENGVIER PORTAL,

Treſorier de France.

ODE.

AVANT *que mon liure acheuer,*
Ie veux qu'on y puyſſe trouuer
Portal deſcript en quelqué page,
Afin que le ſiecle ſuyuant
De ce que ie l'ay veu viuant
Reçoyue quelque teſmoignage.

Mais que diray-ie, dis le moy?
Dy moy que ie diray de toy?
Enſeigne moy que doy ie dire,
Dy moy, ie te pry' rondement
Où ie doy prendre l'argument
Pour plus dignement te deſcrire.

Mais non, car ie viens de penſer
Ou ie doys cela commencer
Que dire de toy ie propoſe,
Penſé ie l'ay, & l'eſcriray,
Et en l'eſcriuant ne diray
Mon Portal, qu'vne ſeule choſe.

Ie ne veux dire qu'vn ſeul poinct,
Qui toutesfois ne ſera point
Que d'vne importance notable,
Car il va iuſqu'à ton honneur,
Qui ioinct auecques ton bon heur
N'eſt qu'à ce ſeul poinct redeuable.

Es tu point quelque peu doubteux?
Es tu pas grandement honteux
De ce qu'il fault que ie te dye?
Auras tu bien pour m'eſcouter
Sans rougir & ſans t'irriter,
L'ame & la face aſſez hardie?

Celuy que celebrer on veult,
Et qu'on louë tant que lon peult,
S'il eſt preſent, il s'en offenſe:
Et s'offenſe encores celuy,
Qui oyt regecter deſſus luy
Quelque reproche en ſa preſence.

Mais ce que ie diray, Portal,
Tu ne receuras point à mal,

Ains le prendras comme il faut prendre
Ce qui vient d'vn fidele amy,
Qui ne dict iamais à demy
Tout ce qu'vn amy doit entendre.

Ce que te dire ie pretens
Ne se dict gueres en ce temps
A nulle personne qui viue,
Aussi c'est vn si tresgrand cas,
Que plusieurs nous ne voyons pas
Dignes que lon le leur escriue.

Or, Portal, pour plus ne te veoir
En trauail d'esprit, de sçauoir
Ce que i'ay vouloir de t'escrire :
Portal, tu es homme de bien,
Homme de bien ne s'en fault rien,
Voylà ce que ie voulois dire.

Homme de bien certes es tu,
Qui aymes & suys la vertu,
Fuyant la fraude & la malice,
Car celluy seul est vertueux,
Lequel n'est point voluptueux,
Et lequel deteste le vice.

A GVILLAVME BLANCHY.

ODE.

Ie ne conuoite point les treſors plantureux
Des Perſes, ny ceux la des Arabes heureux,
Et ſi ne cherche point les pierres qu'on va querre
Bien loin en la mer rouge & par mer & par terre.
Auſſi ie ne demande pas
Les grans pompes, les grans eſtatz
Du monde, & les grandes maiſtriſes :
I'ay l'eſprit qui point ne ſe paiſt,
Et qui point encor ne ſe plaiſt
De telles vaines conuoitiſes.

Ny le ciel, ny le ſort ſouz leſquelz ie ſuis né,
Vn ſeul de tous ces biens ne m'ont point deſtiné,
Et ne m'en donnent point, mais point ie ne m'eſtonne,
Et ne me plains du ſort de ce qu'il ne m'en donne.
Ie cerche ſans plus de cognoiſtre
Quel ie ſuis, & quel ie doys eſtre,
Et cerche en ce faiſant le bien,
Le bien à qui tout autre cede,

Et qui iamais ne ſe poſſede
Par ceux la qui ne valent rien.

Ce bien duquel ie parle & que ie cerche tant,
Et que tout bon eſprit doit aller ſouhaitant,
C'eſt le ſouuerain bien, & la vertu s'apelle,
Vertu iamais vaincue & touſiours eternelle.
C'eſt elle ſeulement qui faict
Que l'homme eſt homme tout parfaict,
C'eſt celle encor qui l'achemine,
Le faiſant compaignon des Dieux,
Et le guidant là haut aux cieux,
Lieu premier de ſon origine.

C'eſt pourquoy ie la cerche, & c'eſt encor comment
En cerchant la vertu, ie cerche enſemblement
Des amys vertueux, comme toy qui embraſſes
Vn infiny treſor de vertus & de graces.
C'eſt vn cas commun que de veoir
Vn homme riche, pour auoir
Beaucoup de biens de la fortune :
Mais de veoir vn homme veſtu,
Et riche des biens de vertu,
Ce n'eſt vne choſe commune.

Ie t'ay cherché long tems & t'ay en fin trouué,
Et te trouuant, Blanchi, i'ay en fin eſprouué
Qu'entre les grans treſors il n'en eſt ce me ſemble
Tel qu'vn treſor d'amys qui par vertu s'aſſemble.

Ia la Nature nous a mys
Au chemin d'eſtre faictz amys,
Faiſant noz corps d'vne meſure :
Que pleuſt aux Dieux que l'eſprit mien
Fuſt auſſi bien ſemblable au tien,
Que ſemblable eſt noſtre ſtature.

Il ne tiendra qu'à toy que pareilz tout ainſi
Que nous ſommes de corps, nous le ſoyons auſſi
De cueur & de vouloir, ſans que noſtre alliance
Tombe iamais au lac d'vne ingrate oubliance.
Deſia noſtre cueur eſt egal
En l'endroict de ton Cardinal,
Car ſi ſa grand vertu i'honnore,
Tu l'honnores ainſi que moy,
Et ſi ſon loz eſt dict par toy,
Par moy il ſera dict encore.

Iamais vn bon eſprit des amytiez ne quiert,
Que par les voluptez & preſentz on acquiert :
Pour autant que touſiours elles ſont peu durables,
Et ſont touſiours des fins qui ſont trop miſerables.
Car tant que les preſentz ſe baillent,
Et que les voluptez ne faillent,
L'amytié iamais ne perit,
Mais dez que les preſens periſſent,
Et que les voluptez tariſſent,
L'amytié ſoubdain ſe tarit.

Les amis comme on dict ce sont images d'or :
Et pour cela iadis & Pollux & Castor,
Et Pylade & Oreste, & Hercule & Thesée,
D'vn amour reciproque eurent l'ame embrasée.
De ceux cy l'vn iadis fust tel,
Qu'il partit son estre immortel
Pour estre à l'amy fauorable :
Et l'autre encore ayma si fort,
Qu'il s'offrit à souffrir la mort
Pour sauuer son amy coulpable.

Il faut bannir bien loing ces froides amytiez
Tous ces offres si promptz, & ces vaines moytiez,
Dont on pipe & deguise, & dont on veult attraire,
Ayant tousiours le cueur à la bouche contraire.
Le vray debuoir ce m'est aduis
De ceux qui se disent amis,
C'est d'auoir vne ame commune
Se conseiller, se conforter,
Se secourir, se supporter,
En l'vne & en l'autre fortune.

Ie iure par les Dieux & par les elemens,
Ie iure par les cieux, & par leurs mouuemens,
Apellant à tesmoings l'vne & l'autre Thalye,
Les verdz lauriers de Cyrrhe & l'eau de Castalie,
Que tant que viuant ie seray
Blanchi, ie te reuereray
De pure volunté non faincte,
Sans iamais enfraindre les loix,

En quelque fortune où tu ſois,
De noſtre amytié ſi treſſaincte.

La doncq ouure ta main & la mienne reçoy,
Laquelle en te donnant ie te donne ma foy,
Et pour rendre à iamais ceſte foy perdurable,
Redonne moy la tienne & me faiz le ſemblable.
L'ardeur de quoy nous nous aymons,
Naiſt de ce que nous eſtimons,
A ſçauoir de la vertu haulte :
La vertu ne ſçauroit mourir,
N'ayons doncq peur de veoir perir
L'amytié que par noſtre faulte.

A PIERRE GILBERT

Tholoſan.

ODE.

QVAND *iamais ie n'euſſe ſçeu veoir*
Les beaux vers qu'au luth tu compaſſes,
Pourueu que i'euſſe peu ſçauoir
Le bon heur de tes autres graces,
I'euſſe touſiours tenu bien cher

D'accorder ma lyre d'iuoire,
Pour deſſus ſes cordes toucher
L'vn des merites de ta gloire.

Celuy qui taſche à conqueſter
Entre les doctes quelque eſtime,
Pour trop importun emprunter
De l'vn & l'autre quelque ryme,
S'enfle orgueilleux du vain honneur
Qu'il reçoit de l'œuure non ſienne,
Attendant que tout ce bon heur
En vitupere luy reuienne.

Et ſoit loing chaſſé d'entre nous,
Non toy, à qui les neuf Pucelles
Ont faict preſent d'vn luc ſi doux,
Pour dire des choſes ſi belles,
Et qui d'aucun vers eſtranger
L'honneur faulcement ne ſouhaites,
Pouuant autrement te renger
Dans le reng des meilleurs poëtes.

Le Soleil ne veid onq' des cieux
Icy bas choſe qu'il dedaigne,
Si fort que l'homme vicieux
Que l'ingratitude accompagne :
Siſyphe en ſon affliction
Trop ingrat ſes fautes aduouë,
Et le miſerable Ixion
L'eſprouue encor deſſus ſa rouë.

Et c'eſt pourquoy ces petitz vers,
Pour ne cheoir en ſemblable crime,
Ie contr'echange aux traictz diuers
De ta docte & coulante ryme,
T'aſſeurant que l'eſtroicte foy
De noſtre amitié commencée,
Ne ſera non plus que de toy
De par moy iamais offenſée.

CONTRE AVCVNS MALVEVILLANS

D'vn ſien grand amy.

ODE.

SI ceux qui voſtre honneur ſouſtiennent en tous lieux
Sont ores offenſez, Muſes filles des Dieux,
Ne doy ie pas pour vous ſouſtenir leur querelle,
Comme ilz ont ſouſtenu voſtre gloire immortelle.
La doncq' vengeons le tort que lon faict à celluy
Que i'ayme plus que moy, qui m'ayme plus que luy,
Et qui des ſon ieune age au coupeau de Parnaſe
Vous fiſtes à longs traictz boire aux eaux de Pegaſe.

Mais fuyez, doctes Seurs, & me laissez icy
De la vengence auoir la peine & le soucy :
Car vostre tendre cueur si vous m'escoutez dire
Vous feroit trop de mal en vomissant mon ire.
Sus sus doncques mes vers, sus doncques commençons,
Et filant noz propos, vne corde tissons
Pour en pendre quelcun, comme iadis l'Iämbe
D'Archiloc pendre feit le malheureux Lycambe.
L'amour & la vertu, l'honneur & la pitié
Sont conuertis en hayne, en vice, & mauuaistié,
Et maintenant helas ! la damnable malice
Poursuit impuniment l'equitable Iustice.
Vous le sçauez, malins, qui d'vn iniuste effort
Contre vn pauure innocent machinez vn grand tort.
Et quoy n'auous poinct peur dites race maudite,
Que le Roy Iupiter contre vous se despite,
Et que d'vn fouldre aigu sur voz testes getté,
Il punisse bien tost vostre meschanceté ?
Ie voy deia le ciel qui s'obscurcit la face,
Ie le voy courroucé qui voz faultes menace,
Et de pluye & de gresle & de ventz fierement
Presage voz desseins estre faictz vainement.
Desia mes vers sur vous ont quelque seigneurie,
Et desia ie vous voy suyuiz d'vne Furie,
Qui d'vn fouet retors de serpens furieux
Bourrelle sans repoz voz bouches & voz yeux.
Ie voy d'vn noir venin ia voz gorges mouillées,
Ie voy de sang infaict voz poytrines souillées,
Ie voy dix mille soins & dix mille remordz
Vous liurer des tormentz pires que mille mortz.

Tous voz lictz desormais seront semez d'espines,
Et auecq' voz desirs voz cautelles malignes
Retourneront sur vous, pour vous donner l'ennuy
Dequoy meschantement vous poursuyuiez autruy:
» Car les Dieux en tout tems vengent la iuste offense,
» Et s'ilz ont retardé quelque fois la vengence,
» Ilz la font à la fin tellement en courroux,
» Que l'exemple en demeure à iamais entre nous.
Ie ne sçaurois penser qu'vne femme benigne
Vous ayt peu conceuoir dans sa douce poytrine :
Car vostre naturel ennemy de douceur,
Et voz traistres desirs, me font maintenant seur
Que quelque ourse cruëlle enfle de felonnye
Vous enfanta iadis aux rochers d'Hyrcanye.
Vous ne vous peustes oncq, malheureux, que de fiel,
Vous ne dressastes oncq voz yeux deuers le ciel,
Mais tousiours embourbez dans quelque sale ordure,
Vous faictes voz effetz telz que vostre nature.
Voyci la sage vierge ententiue à mes vœuz,
Qui vient de sa Gorgonne espreindre les cheueux,
Et de l'infection qui par terre s'escoule,
Pour vostre vray repas vostre gorge elle saoule,
Ie voy ia ses dragons qu'elle tient par la main,
Afin de tourmenter vostre cueur inhumain,
Ie les vois acharnez dessus vous ce me semble,
Ie les voy mutinés s'entrecombatre ensemble,
A qui sera premier à deschirer ce cueur,
Que vous auez si plain de rage & de ranqueur.
Le mal que sent Sysiphe, Ixion, ou Tantale
Pour son meschant forfaict en la troupe infernale,

N'aproche point du mal qui vous eſt appreſté,
Pour punir iuſtement voſtre inhumanite.
Et qu'il ne ſoit ainſi, voſtre ame eſt ia ſayſie
Du tourment eternel de telle ialouſie,
Que ie ne ſçay, peruers, ſi ceux la des enfers
Ont de ſi griefz tourmentz pour leurs crimes ſouffertz.
Mais c'eſt le moindre encor du tourment de voz ames :
Car ceux la d'entre vous qui plus aymés voz femmes,
Verrés deuant voz yeux ſur voſtre front aſſeoir
Les branches de malheur qu'on porte ſans les veoir.
Et quand doreſnauant vous attendrés à table
Voz repas en repos, vne horreur effroyable,
D'vn eſtocq affillé ſur voz teſtes pendra,
Qui touſiours voſtre vie en ſuſpens vous tiendra,
Puis quand des preſentz metz dont le gouſt nous conuie
Vous cuyderez menger & paſſer voſtre enuie,
Trois Harpyes ſoubdain du bec vous volleront
Voz morceaux, & pour vous touſiours ſe ſoulleront.
Ainſi de vous ſubgectz à telle deſtinée
Qu'elles tindrent ſubgect le malheureux Phynée
Elles rauiront tout & lairront le lieu plain
D'vne grand' puanteur & vous d'vne grand' fain
Qui deuiendra touſiours & plus grande & plus forte,
Iuſqu'à tant qu'il ſuruienne vn tourment d'autre ſorte
Pour vous deſaffamer, & lors vous mengerez
Encores quelque fois, & ſeruiz vous ſerez
Du plat meſme & des metz dequoy l'enuie bleſme
En ſon obſcur manoir ſe repaiſt elle meſme.
Et ſi quand ces viures vous aurez acheuez
Quelque peu d'apetit encor vous vous trouuez,

Desireux de gouster de quelque autre viande
On vous la donnera encore plus friande.
Car ayant rempli d'eau votre esthomac profond,
Vne vipere en vie on rura dans le fond,
Qui s'enflant dans ceste eau d'vne despiteuse ire,
En vous rechatouillant vous pourra faire rire.
Puis quand la noire nuict viendra chasser le iour,
Vous trouuerez, mutins, à chasque carrefour
Vne Hecate à trois chefz, qui d'vne voix horrible
Vous mettra dedans l'ame vne crainte terrible,
De sorte que sentant sa froideur au dedans,
Fremissant des genoux, & craquetant des dentz,
Les cheueux herissez, & le visage blesme,
Vous vous en refuyrez d'vne frayeur extréme,
Et courant roidement vn tel sault tumberez
Que la moytié du test vous vous en casserez :
Puis estant releuez, & fuyant de plus belle
Ferez de vostre sang vne trace nouuelle,
Et ne trouuerez chose au deuant de voz piedz,
Qu'estre vous ne pensez cela que vous fuyez :
Comme vn troupeau de fans quand ilz ont veu leur mere
Occise entre les dentz d'vne fiere Panthere,
Qui ne trouuent aux boys, arbre, tronc, ny buysson
Qui soubdain ne leur donne vne horrible frisson,
De sorte qu'il leur semble à tous coups que la beste
Ait desia mis sa dent sur leur craintiue teste.
Mais c'est le moindre effroy que vous pourrez auoir :
Car l'ombre de vous mesme en venant à la veoir
Vous en donnera tant, que plus froidz que du marbre,
Vous vous irez tapir souz les branches d'vn arbre,

Afin d'euiter mieux à vous veoir de rechef:
Et ſoubdain vous orrez gronder ſur voſtre chef
Vn tonnerre des cieux, & tumber bas vn fouldre
Qui ſans vous offenſer briſera l'arbre en pouldre,
De ſorte que tremblans plus que iamais de peur,
Vous vous en refuyrez, traiſtres de meſchant cueur,
Sous vn tombeau de mort en quelque cimitiere
Penſant plus ſeurement paſſer la nuict entiere.
Mais vous ne vous ſerez ſi toſt mis en ce creux,
Qu'vn fantoſme veſtu d'vn linceul tout terreux
Monſtrant au lieu des yeux vne grande ouuerture,
Et s'eſleuant, hideux, hors de ſa ſepulture
Vous en fera ſortir, auecq plus de terreur,
Que vous n'aurez oncq eu de martire & d'horreur.
En fin vous paruiendrez chacun en ſa demeure,
Et vaincuz de trauail vous gecterez dez l'heure
Sur voz litz attendans, où laſſez de gemir
Apres mille ſouſpirs vous pourrez endormir.
Mais vous n'aurez ſi toſt cloz l'œil ſouz la paupiere,
Que vous eſprouuerez vne peine plus fiere,
Songeant qu'vn grand dragon vous vueille deuorer,
Et que plus vous vouldrez le ſecours implorer
D'aucuns hommes loingtains, de peur qu'il vous affolle,
Et tant moins vous aurez de voix & de parolle,
Puis eſtans eſueillez & le iour euident,
Vous le paſſerez tout comme le precedent,
Et filerez ainſi le cours de voſtre vie,
A mille pauuretez iuſtement aſſeruie,
Iuſqu'à tant que la Mort vous enuoyra là bas
Paiſtre voz meſchans cueurs d'vn plus meſchant repas.

AV PETIT ENFANT

De ſa dame.

ODE.

De quel vers digne de ton heur
Pourray ie chanter ton honneur,
Margarin, l'enfant de Madame,
Qui te paiz en l'œillet vermeil
Qui croiſt en ſa bouche de baſme,
Lors que pour t'induyre au ſommeil
Te baiſant d'aiſe elle ſe paſme:

Ie ne tiens ton heur des plus grans,
Margarin, pource que tu prens
Ton nom d'vne grand Marguerite,
Ny pour la race dont tu ſors,
Quelque honneur qui dans elle habite,
Ny pour les biens & les treſors
Dont ie voy que ton pere herite.

Mais heureux ie te dy cent fois,
Pour auoir repoſé neuf moys

Aux flancz d'vne dame si belle,
Qui semble descendre des cieux
Comme vne Pandore nouuelle,
Et qui d'vn seul traict de ses yeux
Faict languir cent hommes pour elle.

Et ne pense point que les biens
Qui doyuent vn iour estre tiens,
Ny que ton heur plus desirable,
Coulast en toy quand tu nasquis
De ton ascendant fauorable,
Car l'heur & le bien t'est acquis
Par l'heur de ta mere admirable.

Quel Arabe aussi tant heureux,
Ou quel Indois si plantureux,
De plus beaux presentz nous ameine
Que l'or de son poil annellé,
Que l'ambre gris de son haleine,
Et que de son front estoilé
Les petitz arcz de noir hebene?

Nulle mer deux couraulx plus beaux
Ne cache au profond de ses eaux
Que ceux de sa bouche vermeille,
Ny nul gay printemps ne nous peint
En may, vne roze pareille,
A celle qui croit en son teinct
Plaine d'honneur & de merueille.

Du ſoleil l'ardente chaleur
Des œilletʒ fleſtrit la couleur,
Et la biʒe quand l'hyuer dure
Seche les plaines & les boys:
Mais ny le chault ny la froidure
Par les chaultx ou froidureux moys,
A ſon teint ne peult faire iniure.

En tout temps, petit Margarin,
Le maſtic, & le romarin,
La lauande & la mariolaine,
Croiſſent de ſa bouche à l'entour,
Bouche de roſes toute plaine,
Et en tout temps l'enfant Amour
Armé de ſon arc s'y promeine.

Auſſi cettuy-la ne ſçait point
Comment ce petit Dieu nous poinct
D'vn traict plain d'aiſe & de martire,
Qui ne l'oit doucement parler,
Qui ne la veoid doucement rire,
Et ne la veoid par fois baller,
On ne l'oit quand elle ſouſpire.

N'es tu doncq heureux de pouuoir
Quand tu veulx à ton aiſe veoir
Ce poil qui l'or meſmes efface,
Ces yeux, deux celeſtes brandons,
Ces liʒ qui croiſſent en ſa face,

Et ces beaux petitz Cupidons
Qui volent en ſa bonne grace.

Voyla ſeulement ce qui faict,
Margarin, ton heur ſi parfaict,
Mais qui faict agrandir ta gloire :
C'eſt que tu prens le iour cent fois
Ces tetins qui ſemblent d'iuoyre,
Et les teſtaſtant de tes doigtz
Mignard leur demandes à boire.

Le nectar que lon boit aux cieux,
Ne fut oncq ſi delicieux
Que la liqueur qu'elle te donne,
Et croy qu'à bon droict Iupiter,
Iupiter le grand Dieu qui tonne,
Lairroit pour en venir taſter
Son ſceptre & ſa grande couronne.

Garde doncq' bien, petit enfant,
Enfant de mon heur triumphant,
D'offenſer ſa blanche poytrine,
De tes ongles par marriſſon,
Ou de ta genſiue pourprine,
Meſmes or' petit enfançon
Qu'elle eſt encore en ſa geſine.

Mais heureux va touſiours croiſſant,
Et quand ton printemps floriſſant

Viendra coutonner ton viſage,
D'vn petit poil d'or ſoleton,
Ne ſois, Margarin, ſi peu ſage
Qu'importun comme vn Phaëton,
Cerches toy meſmes ton dommage.

Ains t'acheminant à bon train,
Laiſſe touſiours guider le frain
De tes chaultz deſirs à ta mere,
Et ne ſois ſi fort effrené
Que celluy qui du libre Pere
Fut à ſa requeſte eſtrené
De tant d'or à ſon vitupere.

Et ſi i'ay de toy merite
Pour auoir ta gloire chanté,
Margarin, quelque recompenſe,
Ie te pry, mignon, donne luy,
Donne luy bien toſt cognoiſſance
De la langueur, & de l'ennuy
Que ie ſens ore en ſon abſence.

Et faiz, Margarin, ſi tu peulx
Qu'elle reçoiue encor les vœuz
Qu'humblement deuot ie luy dreſſe,
Et que l'aigreur de mon tourment
Elle change en douce allegreſſe,
Permetant que plus librement
Ie luy deſcouure ma deſtreſſe.

Qu'ainſi puiſſes tu plus heureux
Deuenir vn iour amoureux
De quelque dame auſſi diuine,
Et par vn ſemblable moyen
La trouuer plus douce & benigne,
Pour en fin obtenir le bien
Qu'apprend l'amoureuſe Cyprine.

L'HYMNE DE BACCHVS,

A PIERRE DE RONSARD

Vandoſmois.

ORES *qu'en ce banquet nous faiſons, chere troupe,*
Courir de main en main cette vineuſe coupe,
Chantons pour acomplir ce myſtere diuin,
Quelque bel hymne au Dieu des coupes & du vin,
Afin qu'en ces feſtins touſiours il nous rapelle.
O guerrier excellent, nay de race immortelle,
De qui les ſainctz autelz, la victoire & le nom,
Eſtans deſia preueuz, deſpiterent Iunon,
Tant qu'elle fiſt mourir par ſa caulte fineſſe,

D'vne trop dure mort ta mere en sa grossesse.
Le monde cogneust bien ce iour la que les Dieux
Vouloient faire descendre vn miracle des cieux :
Car Iupiter armé de fouldre & de tonnerre
(Ne pouuant autrement) descendit sur la terre,
Et pleurant de regret vint ta mere acoller,
Et l'acollant luy vint sa poytrine bruller.
A l'heure tu sortis du ventre de ta mere
Tout noircy de fumée, & Iupiter ton pere
Pour acomplir le temps propre à l'enfantement,
Te cacha dans sa cuysse aussi soubdainement :
Et t'y tint si long temps, que la lune cornuë
Etoit presque dix foix deuers nous reuenuë,
Auant que tout formé tu sortisses au iour,
Veoir la clarté qui luyt en ce commun seiour.
Ainsi né par deux fois on te mit à nourrice,
Mais il falust bien tost t'aller cacher à Nysse,
Car la fiere Iunon, pour sa rage guerir,
Te cerchoit en tous lieux pour te faire mourir.
Depuys, Pere ioyeux, croissant auecques l'age,
Te fiant orgueilleux en l'heur de ton lignaige,
Tu fiz sentir au Perse, à l'Arabe, à l'Indois,
Au Bactre, & à l'Hircain, cela que tu pouuois,
Mais tes braues honneurs, tes forces & ta gloire,
N'eussent point paranné de ton nom la memoire :
Et l'homme encor à peine eust allumé des feuz
Sur tes sacrez aultelz, decorés de ses vœuz,
Ny ton vieillard Sylene, & tes folles Menades,
N'eussent acompaigné tes vineuses Thyades,
Et n'eussent point chanté tous ensemble à la fois

Ta grandeur & ton nom d'vne ſi belle voix,
Ainçois t'euſſent laiſſé vaincu de ta victoire,
Si tu n'euſſes appris le premier à bien boire,
Et n'euſſes deſcouuert le premier ce beau fruict,
Qui faict le iour obſcur & luyſante la nuict.
Et pour cela ie croy ſi par bonne fortune
Tu fuſſes arriué quand Pallas, & Neptune,
Eſtoient en different d'Athenes baptiſer,
Qu'elle euſt voulu ſon nom du tien fauoriſer:
Si fort en le nommant les eſpritz il recrée,
Et ſi fort aux mortelz voire aux Dieux il agrée.
Mais qui ſeroit celuy qui pourroit dignement
Celebrer le bon vin, la vigne & le ſerment,
Leur beaulté, leur honneur, leurs vertus infinies,
Et l'heur qui vient par eulx en toutes compaignies?
Sans la liqueur du vin, cette ſaincte liqueur,
L'homme cent fois le iour defauldroit de ſon cueur.
La nature reçoit du vin toute ſa force.
Le vin eſt aux eſpritz vne ſubtile amorce,
Qui les éleue au ciel ardemment éperduz
Pour faire des diſcours non iamais entenduz.
Quand le fleuue coulant eſt bridé de la glace,
Et que le champ demeure orphelin de ſa grace,
Et les boys d'àlentour ſont des ventz abatuz,
Qui faict aller ioyeux par les champs deueſtuz,
Et qui deſaigrit plus du voyager la peine,
Que le bon vin qu'il porte en ſa bouteille pleine?
Puys quand l'aronde vient annonçer le printems,
Quel autre doux plaiſir faict noz cueurs plus contens,
Qu'eſtre au bord d'vn ruyſſeau, & couchés plat à terre

Couronner d'vn bon vin ou la taſſe, ou le verre,
Et boyre l'vn à l'autre, aualant & le vin
Et tout ce que lon a de peine & de chagrin?
» *Ceres ayme le vin, & Venus eſt glacée*
» *Si la liqueur du vin n'enflamme ſa penſée.*
Et lors que l'auantchien eſchaufe noſtre iour,
Et qu'on n'oſe ſortir du familier ſeiour,
De peur que trop au vif le viſage il nous touche,
Quel plaiſir reçoit on de s'arrozer la bouche
Auecq quelque bon vin meſlé parmy de l'eau,
Pour ſe deſalterant n'alterer le cerueau?
Et quand l'Autonne arriue, & qu'on veoid ſur la treille,
L'eſclat delicieux d'vne grappe vermeille,
Quel eſclat de rubis tant fuſt il de valeur,
Vouldroit on égaller à ſa belle couleur?
Quand le petit enfant, en ſa tendre ieuneſſe,
Sent dedans ſes eſpritz quelque lente foibleſſe,
On le faict reuenir par le vin ſeulement.
Le vin ſert à l'enfant & de nourriſſement,
Et d'vn ſouſtien encor, qui les membre conforte,
Et qui croit la chaleur en ſon ame peu forte.
Auſſi quand l'homme arriue en ſon eage parfaict,
Il ne faict ſans le vin iamais vn bon effect,
Et ſeul le vin luy ſert de ſouſtien, & defenſe.
Et quand l'homme vieillard à radoter commence,
Et qu'il veoid ia la mort de pres le talonner
Que peult on que du vin pour confort luy donner?
La ſeule odeur du vin de la tombe le tire,
Et faict que decrepit il ayme encor à rire.
Bref en toutes ſaiſons il nourrit noſtre corps,

Il tient en paix en nous les discordans acordz,
Il chasse nostre crainte & croist nostre courage,
Il chasse la paresse, & fait bien dauantage,
Car d'vne saincte force il fait veoir à noz yeux
Les poles, les cerceaux, & les Astres des cieux,
Il faict veoir de Phebus la flambante carriere,
Il faict veoir de Phebé l'inconstante lumiere,
Les douleurs d'Orion, l'extréme ardeur du chien,
Et les deux plains tonneaux & de mal & de bien.
Il nous cônduict aux montz où les Muses habitent,
Et où mille beaux vers par cueur elles recitent,
Il nous faict caroller auecq elles au son
Ou du luth de leur Frere, ou de quelque chanson.
O vieil harpeur Gregeois ! que sept villes approuuent
Pour leur cher nourrisson, tant grand elles te trouuent,
Tu sçaiz que vault le vin, car il t'acompagnoit,
Et ta carte & tes vers bien souuent il teignoit,
Quand tu faisois rougir les vndes de Scamandre,
Du sang des filz de Troye ains qu'elle fut en cendre,
Et quand rompant de nuict la besoigne du iour,
Penelope attendoit d'Vlysse le retour.
Aussi c'est la raison qui t'a faict, Pere libre,
De pampre & de l'yerre enuironner son liure,
Comme estant l'ornement de tes propres cheueux.
Ie te salue Pere, & te dresse mes vœuz,
Enfant que Iupiter eust iadis de Semele,
Ie te saluë encor d'vne autre ardeur nouuelle
Euan, Iäch, Bacchus, Bromien, Lyéan,
Thyonée aux beaux yeux, Thebain, Victylean,
Et de ce verre plain, deuot en ton seruice,

Ie m'en vaiz commencer vn nouueau ſacrifice,
Auecques mon Ronſard l'honneur du Vendoſmois,
Pour ioindre à ceſt honneur, l'honneur du Quercinois,
Fauoriſe nous doncq, & de pampre façonne
Pour chacun de nous deux vne belle coronne.

A BACCHVS ENCORE,

POVR PVNIR VN GOVRMANT

De raiſins.

ODE.

TOY, *qui iadis d'vn puiſſant bras*
Feiz ſi bien tresbucher à bas
Les Geantz enfans de la terre,
Allors qu'en eſchellant les cieux,
Ilz oſoient encontre les Dieux
Commancer de faire la guerre:

Toy diz ie pere Lempnien,
Enfant du grand Saturnien,

Qui d'vne puiſſance indomtée
As ſi bien vengé de ta main,
Le tort l'oultrage & le dedain
Que t'ont faict Lycurgue & Panthée :

Toy dis ie encore Dieu puyſſant,
Toy Dieu vengeur & puniſſant,
Qui as dompté l'Inde & le Gange,
Venge nous de ce vieil Breton,
Qui de iour & de nuict glouton
Hume toute noſtre vendenge.

Car encore que les raiſins
Ne ſoyent en ces couſtaux voiſins
De toutz poinctz meurs, & que l'Automne
Ne les ait du tout colorez,
Le gourmand les a deuorez
Et ſe rid quand on s'en eſtonne.

Celenon, ny ſes ſeurs auſſi,
N'euſt tel gouſier que cettuy cy,
Qui toutes noz vignes deuore :
Et quand l'Orque retourneroit
Qui tant de vierges deuoroit,
Tel gouſier il n'auroit encore.

Eſcarte doncq, Pere vengeur,
Ceſt inſatiable vendengeur,
Et nous deffendz de ſa grand gueule,

Car autrement ton fruict diuin
Nous sera vain, & nous sans vin
Ne boirons que l'eau toute seule.

VOEV A PAN.

NAGVERE *cerchant dans ces boys*
Vn cheureau que perdu i'auois,
Ie veiz vne bische cachée
Dans vn buysson demy couchée:
Parquoy ie prins mon arc soubdain,
Et tirant vn traict inhumain,
La beste i'ataignis de sorte
Qu'aussi tost elle tomba morte.
Et lors ie m'encourus pour veoir
Le coup qui l'auoit faicte cheoir,
Et trouuay deux fans dessouz elle,
Tenans chacun vne mammelle,
Et tous deux comme neige blancz,
Fors quilz auoient taschez les flancz
D'vne petite tasche grise,
Certain augure de ma prise:
Car ie les mis le lendemain
Dans vn panier faict de ma main,
Et m'en allay auecq l'Aurore,
En faire vn present à ma Flore,

Le porte brandon de Cypris,
Pour aultant que d'vn filet gris
Et d'vn blanc elle entortillonne
Tous les bouquetz qu'elle me donne.
Depuys ayant faict escorcher
Et faict roustir toute la cher,
Auecq de bon vin que i'appreste
A mes compaings i'en feiz la feste.
Ore en ta faueur, ô Dieu Pan,
Sur ceste arbre esbranché i'appen'
Le chef & la peau de la beste,
Pour t'honnorer de ma conqueste.

VOEV A PALES.

POVR *auoir en ceste prée,*
A toy Pales consacrée,
Folastré deux ou trois fois,
Deux ou trois iours de ce moys,
Auecq ma Nymphette gaye,
Tandis que sur ceste haye
Cent petitz oyseaux chantoient
L'aise auquel ilz nous sentoient,
Ie te dresse, ma Déésse,
Ma Déésse, ie te dresse
Sur ces quatre gazons verdz,

De nouuelle herbe couuertz,
Vn petit autel de terre
Tapiſſé de verd lierre:
Et ces rozes, & ces liz,
Que i'ay naguiere cueilliz,
Sainčte Pales, ie te donne
Pour t'en faire vne coronne.

VOEV A BACCHVS.

IE te ſacre, filz de Semele,
En ces beaux vignobles pamprez,
Cette belle treille nouuelle
Couuerte de raiſins pourprez,

Afin ô Pere, que tu gardes
Ces autres ceps & ces raiſins:
Et non pas des cheures rongeardes,
Ny des vieux ſatires voiſins,

Non pas de la tempeſte encore,
Qui peult les vins endommager,
Mais du Breton qui les deuore
Ains qu'il ſoit temps de vendenger,

Car il peult faire du dommage
Plus en vn iour, qu'en vingt ſuyuans,
N'en feroient ne cheure ſauuage,
Satyre, ne greſle, ne ventz.

VOEV A MERCVRE.

O Dieu des Dieux le meſſager,
Dieu trucheman, Dieu voyager,
Qui l'eſprit des hommes eſueilles,
Et qui les endors à ton gré,
Faiſant de ton ſceptre ſacré
Cent mille plus belles merueilles,

Si tu faiz qu'au partir d'icy
I'aille ſans cheoir iuſqu'en Quercy,
Et que de Quercy ie reuienne,
Sans cheoir & ſans me faire mal,
Ne montant iamais ſur cheual
Dont quelque dommage m'aduienne,

Si tu le faiz, ie te donray,
Deſque de retour ie ſeray,
Mon fouet, & mon eſcharpe griſe,
Mon caban long iuſqu'aux talons,
Mes bottes & mes eſperons,
Mon coyſſinet & ma valiſe.



VOEV A VENVS.

Si par toy, fille de la mer,
Mere du Dieu qui faict aymer,
Déésse qu'en Cypre on adore,
Et Royne du tiers de noz cieux,
Qui es la volupté des Dieux,
Et celle des hommes encore:

Si par toy, Royne, ie puis veoir,
Veoir & auoir en mon pouoir,
Ma douce maistresse si belle,
La baisant quand il me plaira,
Et lors que bon me semblera
Couchant encore auecques elle:

Ie n'iray dessus ton autel
Honnorant ton nom immortel,
Aporter vn grand sacrifice,
Ny ne m'amuseray encor,
Sur de grandes colomnes d'or
Te bastir vn grand edifice.

Mais bien i'iray à ton honneur,
Si par toy i'ay tant de bon heur,

T'apporter des rozes nouuelles,
Des œilletz freschement cueilliz,
Des marguerites, & des lis
Auec vn pair de Colombelles.

A SA DEMEVRE

Des champs.

ODE.

PETIT *iardin, petite plaine,*
Petit boys, petite fontaine,
Et petitz coustaux d'alentour,
Qui voyez mon estre si libre,
Combien serois ie heureux de viure,
Et mourir en vostre seiour!

Bien que voz fleurs, voz bledz, voz arbres,
Et voz eaux ne soyent pres des marbres,
Ny des palays audacieux,
Tel plaisir pourtant i'y retire,
Que mon heur si ie l'ose dire
Ie ne vouldroy quicter aux Dieux :

Car ou ſoit qu'vn liure ie tienne,
Ou qu'en reſuant il me ſouuienne
Des yeux qui m'enflamment le ſein,
Ou qu'en chantant ie me promeine,
Toute ſorte de dure peine,
Et d'ennuy me laiſſe ſoubdain.

Toutesfois il fault que ie parte,
Et fault qu'en partant ie m'eſcarte
De voz ſolitaires deſtours,
Pour aller en pays eſtrange,
Souz l'eſpoir de quelque louenge,
Malement trauailler mes iours.

O chaſte vierge Delienne,
De ces montaignes gardienne,
Si i'ay touſiours paré ton dos,
D'arc, de carquois & de ſagettes,
Couronnant ton chef de fleurettes,
Et ſonnant ſans ceſſe ton loz,

Fais que long temps ie ne ſeiourne,
Ainçois que bien toſt ie retourne
En ces lieux à toy dediez,
Reuoir de tes Nymphes la bande,
Afin qu'en ces autelz i'appende
Mille autres hymnes à tes piedz.

Mais ſoit qu'encore ie reuienne
Ou que bien loing on me retienne,

Il me resouuiendra tousiour,
De ce iardin, de ceste plaine,
De ce boys, de ceste fontaine,
Et de ces coustaux d'alentour.

A MICHEL DE MAGNY,

Son pere, mourant.

ODE.

TV as vescu, mon pere cher,
Sans qu'on te puysse reprocher
D'auoir esté pauure, ne riche,
Ny d'auoir ton temps despendu,
Qu'aux lettres assez entendu,
Sans estre n'auare, ne chiche.

De nulle ambition surpris,
Sain du corps, & plus des esprits,
Pourueu d'vne charge honnorable,
Constant en ton aduersité,
Modeste en ta felicité,
Et tousiours aux tiens secourable.

Maintenant tu t'en vas aux cieux,
Gouſter l'heur que donnent les Dieux,
Va doncq', mon cher pere, y reuiure,
Et faiz pour ton filz garentir
Des trauaux qu'il pourroit ſentir,
Que bien toſt il t'y puyſſe ſuyure.

SVR LE TOMBEAV DE MARGVERITE

De Parra, ſa mere.

ODE.

MVSES *laiſſez voſtre coupeau,*
Pour aſſiſter ſur ce tombeau,
A la complaincte trop amere
Que ie faiz de ma chere mere,
Ainſi qu'il vous pleuſt aſſiſter
Muſes, à ſa plaincte profonde,
Quand ſon heure vint d'enfanter,
Et que ie deuz entrer au monde.

Et ne dedaignez ceſte fois
D'accorder voz ſons à ma voix,

Comme elle viuante en ces places
N'a iamais dedaigné voz graces,
Car soubdain que ie sceuz parler,
Elle pour plus heureux me rendre,
Me fit aux estudes aller,
Pour les douces lettres apprendre.

Et tant eust de soing de me veoir
Profiter en vostre sçauoir,
Que mille fois en sa presence,
Pour auoir quelque cognoissance
De cela que i'auoys appris,
Elle me le faisoit relire,
Ou, pour exercer mes espritz
Par cueur me le faisoit redire.

Et tandis qu'elle m'escoutait,
De sa pochette elle gettoit
Quelque poire ou quelque cerise,
Pour me nourrir en mignardise.
Puys à mon maistre deffendoit
Me faire nul traictement rude,
Et par ce moyen me rendoit
L'esprit plus ardent à l'estude.

Maintenant pour recompencer
Le soing qu'elle eust de m'auancer,
Et pour le regret que ie porte
De ce que si tost elle est morte,
I'espens sur sa tombe ces fleurs,

Maint bel œillet, & mainte roze,
Et de ce laict, & de ces pleurs
Tesmoins de mon dueil ie l'arrose.

A FRANCOIS PESLOE,

Sur la mort d'vne sienne sœur.

ODE.

SON pouuoit par pleurs & par plainctes
Quand les personnes sont estainctes,
Hors du tombeau les retirer,
Ranimant leur terrestre masse,
Ie vouldrois quand quelcun trespasse
Qu'on ne fist que plaindre & pleurer.

Mais puis que sans esgard la Parque
Nous gecte en l'infernale barque,
Pour passer le fleuue oublieux,
Sans espoir que plus on reuienne,
Il fault sans plus qu'on se souuienne
Que les Dieux font tout pour le mieux.

La doncq', resouldz toy & t'essuye
De cette larmoyante pluye,
N'estriuant encontre le ciel:
Et pense que c'est la coustume,
Que tousiours apres l'amertume
Plus doux on sauoure le miel.

Ta sœur acheuant fortunée
Tout le cours de sa destinée,
S'en monte maintenant la hault,
Où de nulle angoisse suyuie,
Elle va commencer la vie
Dont le bien iamais ne deffault.

Nous auons le froid sur la terre,
Et le chault qui nous faict la guerre,
Tantost la pluye, & le beau temps:
Mais aux lieux ausquelz à cette heure
Ta sœur va faire sa demeure,
On ne veoid iamais qu'vn printems.

Tousiours la saison y est vne,
Et tousiours le Soleil, la Lune,
Et les Astres y sont tous vns:
Mesmes de fruictz & fleurs les plaines,
Y sont tousiours largement pleines,
Et les biens y sont tous communs.

Si doncq quand l'esprit abandonne
Le pauure corps d'vne personne,

La perſonne abandonne auſſi
Toutes ces miſeres moleſtes,
Pour aller entre les celeſtes
Viure ſans peine & ſans ſoucy.

C'eſt mal fait, s'il aduient qu'on meure,
Que le mort on ſouſpire & pleure,
Quand il part d'vn ſi pauure lieu :
Viuons donc, & quoy qu'il aduienne,
Suyuons d'vne adreſſe creſtienne
La ſainĉte volunté de Dieu.

SVR LA MORT DE MELLIN

De Sainct Gelays.

ODE.

CVPIDON *de trop grand ennuy*
En plourant ſon honneur deplore,
Et Venus plourant comme luy,
Comme luy ſe deplore encore,

Sans ceſſe ceſt ennuy ſentant,
Et plourant encore ſans ceſſe,
Meſmes ſans ceſſe lamentant
L'obgeɗ de leur griefue triſteſſe.

De l'vn les brandons ſont eſteintʒ,
De l'autre le carquoys eſt vuyde,
Mais de meſme douleur ataincʒ
Ilʒ ont de pleurʒ la face humide.

Soit que Phebus ſe leue aux cieux,
Ou ſoit qu'en la mer il ſe couche,
Mille pleurs ſortent de leurs yeux,
Et mille plainctes de leur bouche.

Le fiel leur ſemble ore eſtre doux,
Et le doux leur ſemble amertume,
La paix leur ſemble ore courroux,
Et glaçons ce qui nous alume.

Ilʒ n'ont repos ne iour ne nuict,
Et n'ont nul plaiſir qui leur plaiſe,
Que le deſplaiſir qui les ſuyt,
Pour les plonger en ce malaiſe.

Naguiere plourant leurs malheurs,
Pallas qui ſuruint dauanture,
S'enquit qui leur cauſoit ces pleurs,
Et ceſte complaincte ſi dure.

Ceſſe dict Amour de tenter,
Ceſſe de tenter Vierge ſage,
Qui me meult de tant lamenter,
Et baigner de pleurs le viſage.

Et te reſſentant de l'eſmoy,
Qui faict que iuſtement ie pleure,
Pleure Déeſſe, auecques moy,
Pleure iuſtement à ceſte heure.

Et vous Muſes, pleurez auſſi,
Pleurez encor Graces ſi belles,
Et venez vous Nymphes d'icy,
Pleurer encore auecques elles.

Mellin voſtre plus grand honneur,
Mellin noſtre plus grande gloire,
Mellin noſtre commun bon heur,
Eſt en bas ſur la riue noyre.

De dire plus oultre ſon nom,
Et ſon ſçauoir & ſon merite,
Et ſes vertuz & ſon renom,
Ce ſeroit choſe trop redicte.

DE LA CONDITION

DE LA VIE DES HOMMES.

A Ian Caſtin.

ODE.

MON Caſtin, quand i'apperçois
Ces grans arbres dans ces boys,
Deſpouillez de leur parure,
Ie rauaſſe à la verdure
Qui ne dure que ſix moys.

Puis ie penſe à noſtre vie,
Si malement aſſeruie,
Quel' n'a preſque le loiſir
De choiſir quelque plaiſir
Qu'elle ne nous ſoit rauie.

Nous ſemblons à l'arbre verd,
Qui demeure vn temps couuert

De mainte fueille nayfue,
Puis dez que l'hyuer arriue
Toutes ses fueilles il perd.

Ce pendant que la ieunesse
Nous respand de sa richesse,
Tousiours gays nous florissons
Mais soubdain nous fletrissons
Assailliz de la vieillesse.

Car ce vieil faucheur, ce Temps,
Qui deuore ses enfans,
Ayant aislé noz années,
Les faict voler empannées
Plustost que les mesmes ventz.

Doncques tandis que nous sommes,
Mon Castin, entre les hommes,
N'ayons que nostre aise cher,
Sans aller la hault cercher
Tant de feuz & tant d'atomes.

Quelque fois il fault mourir,
Et si quelcun peult guerir
Quelque fois de quelque peine,
En fin son attente vaine
Ne sçait plus où recourir.

L'esperance est trop mauuaise
Allons doncques souz la braize

Cacher ces marrons ſi beaux,
Et de ces bons vins nouueaux
Appaiſons noſtre meſaiſe,

Aiſant ainſi noſtre cueur,
Le petit Archer vainqueur
Nous viendra dans la memoire,
» Car ſans le manger & boyre
» Son traict n'a poinct de vigueur.

Puys auecq' noz Nymphes gayes
Nous irons guerir les playes,
Qu'il nous fiſt dedans le flanc,
Lors qu'au bord de ceſt eſtang
Nous danſions en ces ſaulayes.

Quand d'aymer ie ceſſeray
Vieil & foible ie ſeray,
Et c'eſt pourquoy ie deſire
Que la mort d'icy me tire
Soubdain que i'enuieilliray.

Car ayant perdu la grace,
Et portant creſpe la face,
On eſt dedaigné touſiours,
Et vault mieux finir ſes iours
Dez que la ieuneſſe paſſe.

A IAQVES GVYON.

ODE.

Ce iourduhy tandis que l'Aurore,
Tithon eſtant au lict encore,
Le ciel des Indes eſmailloit,
Et que ſouz le fraiz de ſes rozes
Au ſouuenir de mille choſes
Mon eſprit vague trauailloit,

La promeſſe que ie t'ay faicte,
Se voulant deſcouurir parfaicte,
M'a renflammé d'vn doux deſir,
Et m'a faict décrocher ma lyre,
Pour deſſus ſes cordes élire
Ces vers, compagnons du plaiſir.

Les biens, Guyon, & la richeſſe,
Qui font haulſer la petiteſſe,
Se peuuent auoir en tout temps,
Mais non pas vne amytié ferme,
Qui n'a borné d'vn prochain terme
Ses effectz rares & conſtans.

Les rayons d'vne amytié ſaincte,
Offuſquent la perſonne feinte,
Et la font honteuſe à iamais,
Toutesfois ie ne doy poinct craindre
Qu'ilʒ puyſſent nullement eſtaindre
L'amytié que ie te promectʒ.

Car elle eſt ſi clairement ſeure,
Qu'il n'eſt poſſible qu'elle meure,
Ny s'obſcurciſſe tant ſoit peu,
Auſſi le ciel l'a faicte naiſtre
Et veult par tout faire apparoiſtre
Les clarteʒ de ſon premier feu.

Reçoy la Guyon, & me paye
D'vne bien vueillance auſſi vraye,
Qui n'ait peur des ans voyagers
Ny de la mort qui tout moiſſonne,
Afin qu'vne Ode ie façonne
Pour la mander aux eſtrangers.

Tandis puis que l'heure ſubite
Ton deſlogement precipite,
Adieu, Guyon, iuſqu'au reuoir :
Tu t'en vas eſloigné d'enuye,
Cerchant le repos de ta vie
Cueillir les fruictʒ de ton eſpoir.

Tu t'en vas heureux, & me laiſſes
Au millieu de mille triſteſſes,

Malheureuſement combatu,
Touſiours pinçé de la tenaille
De ceſte enuyeuſe canaille
Qui ne hait rien que la vertu.

SVR LA MORT D'VN PETIT CHIEN.

ODE.

MVSE *du ciel, Muſe m'amye,*
Muſe qui ſembles endormie,
N'oys tu poinct le chant ſi diuin,
Le chant du diuin Angeuin,
De l'Angeuin que tant i'honnore,
Qui la mort de Ploton deplore,
Ploton ce petit chien poly,
Des petitz chiens le plus ioly !
La doncq, Muſe l'heur de ma vie,
Puys qu'à chanter il nous conuie,
Reueillons nous, chaſſons l'ennuy,
Et plaignons Ploton auecq luy.

La main de la ſage nature
Meit iadis ſon art & ſa cure

Pour le faire beau de tout poinct,
Et d'vn grasselet en bon poinct,
D'vn poil aussi blanc qu'vne hermine,
Taché de noir dessus l'eschine,
D'vn nez dans le chef enfonssé,
D'vn œil hors du chef repoussé,
D'vne alaine douce & plaisante,
D'vne dent aussi reluysante
Comme vne perle d'orient,
D'vn petit musequin friand,
D'vne oreille pendante & basse,
Et d'vne fretillante grace,
Telles qu'on l'eust sçeu desirer,
Elle le feit pour l'admirer.

Et ne voulant que son ouurage,
Reçeut çabas moins d'auantage
Qu'il en auoit receu des Dieux,
D'elle, des Astres, & des cieux,
Aussi tost qu'elle l'eust faict naistre,
Il eust vn grand Seigneur pour maistre :
Si que Ploton fut en son temps
D'vn grand Seigneur le passetemps,
Et fut en sa forme indicible
Le plus beau chien qu'il est possible.
» Mais quoy? nostre contentement
» Ne dure iamais longuement,
» Et volontiers la chose exquise
» Par la mort est bien tost conquise.

Ploton, & de nuict & de iour,
Estoit de son maistre àlentour,
Et iamais ne print plaisir d'estre
Aupres d'vn autre que son maistre.
Et soit que son maistre veillast,
Qu'il repeust ou qu'il sommeillast,
Cette beste de sens pourueüe
Iamais ne le perdoit de veüe.
Et eust bien le petit Ploton
En son viuant l'esprit si bon,
Et plain de telle cognoissance,
Que si quelcun en sa presence
Parloit à son maistre pour bien,
Le petit chien ne disoit rien:
Mais s'il luy trauailloit la teste,
De quelque importune requeste,
Ploton en aboyant alors
Le contraignoit d'aller dehors,
Et sa guerre oncques n'estoit morte,
Qu'il ne l'eust faict passer la porte.

Ploton couroit, Ploton saultoit,
Ploton iamais ne s'arrestoit
Lors que son maistre estoit bien ayse:
Mais s'vne nouuelle mauuaise,
Ou si quelque autre empeschement,
Luy occupoit l'entendement,
Ploton comme vne sage beste,
Iamais à nul ne faisoit feste:
Ainçois comme attainct d'vn grand soing,

S'alloit cacher en quelque coing,
Et là bellement ſans mot dire
Attendoit qu'il fut temps de rire,
Puys ſoubdain que venoit ce temps
Il redoubloit ſes paſſetemps.
Ploton en ſon amour extreme,
Aymoyt Monſieur mieux que ſoy meſme,
Et Monſieur, Ploton aymoit mieux,
Qu'il ne faiſoit l'vn de ſes yeux,
Et ſi l'vn eſtimé doit eſtre
Heureux pour auoir vn tel maiſtre,
L'autre le doit eſtre auſſi bien
Pour auoir vn tel petit chien,
Qui vault qu'vne tombe on luy donne
Comme on fit au chien d'Hyppamone.
Ploton ne mangea iamais cher,
Ny n'en vouluſt iamais toucher
Ayant cognoyſſance certaine
Qu'aux chiens elle gaſte l'aleine :
Mais bien de mietes de pain
Qu'il prenoit de la ſeule main
De ſon maiſtre, & de belle eau claire,
Ploton faiſoit ſon ordinaire.
Ploton qui auoit ce bon heur
De dormir pres de ſon ſeigneur,
Comme faueur bien deſſeruie,
N'attendit iamais de ſa vie
Qu'il euſt la peine de crier
Pour faire leuer vn chambrier :
Car dez que l'aulbe eſtoit leuée,

La petite beste priuée,
Pour le chambrier faire leuer,
S'en alloit au lict le treuuer,
Et là de sa petite patte,
Et de sa bouche delicate,
Grondoit si bien & fretilloit,
Que le chambrier s'en esueilloit,
Et soubdain s'en alloit remettre
A faire seruice à son maistre.
Ploton si son maistre escriuoit,
Guettoit quand quelcun arriuoit,
Qu'en faignant quelque chose dire
Son escripture il ne vint lire.
Ploton comme vn oiseau voloit,
Allors que son maistre vouloit
Que quelque chose il allast prendre
Qu'il gettoit bas pour la luy rendre.

Ploton n'estoit poinct paresseux,
Ny sorty de race de ceux
Qui iadis leur malheureux maistre
Firent mourir sans le cognoistre.
Ploton estoit plain de douceur,
Mais Ploton n'estoit poinct chasseur,
Et ny par vaulx, ny par montaignes,
Ny par forestz, ny par campaignes,
Ne couroit pas fort voluntiers
Apres cerfz, lieures, ou sangliers.
Ploton auoit plus de notice
Que le chien qui cogneust Vlysse

Vingt ans apres le ſac Troyen.
Ploton n'eſtoit pas vn grand chien
Comme ces dogues d'Angleterre,
Car il ne faiſoit point la guerre,
Fumant de bouche & de naſeaux,
Deuant les Princes aux toreaux :
Mais de petite & belle taille
Ploton faiſoit vne bataille
Contre vne ſouriz, beaucoup mieux
Que le dogue plus furieux.
Ploton n'auoit point tant de ruze
Qu'en euſt la chienne d'Arethuſe,
Qui ſa maiſtreſſe delectoit
Quand ſon eſpoux abſent eſtoit.
Ploton de ſens ie parangonne,
Au chien qui iadis Erygone
Conduiſiſt au lieu ſeurement,
Auquel fut miſerablement
Par des gens champeſtres rauie
De ſon pere Icare la vie.
Ploton fut doux comme vn aigneau,
Ploton fut gay comme vn moyneau,
Simple comme vne Collombelle,
Loyal comme vne tourterelle,
Friand comme vn rat foleton,
Mignard comme vn petit chaton,
Bref Ploton fut plus agreable,
Plus fretillard, plus amyable,
Plus benin, plus obeyſſant,
Plus aduiſé, plus cognoiſſant,

Plus vigilant & plus habille,
Et de nature plus gentille,
Et plus digne d'en dire bien,
Que ne fut iamais petit chien.
Mais quoy ? cette parque felonne,
Qui iamais n'espargne personne,
Ialouse de veoir noz esbatz
Nous l'a faict descendre là bas.
Cette lice, cette execrable,
Cette Parque tant miserable,
Despite de nous veoir contens,
Nous a rauy noz passetemps.
Cette Parque, cette bourrelle,
Cette mort meschante & cruelle,
Ministre du Prince Pluton,
A tué le petit Ploton :
Le petit Ploton delectable,
Le gentil Ploton souhaitable,
Le ioly Ploton qui n'auoit
Rien d'imparfaict quand il viuoit.

Comme vne bonne mesnagere,
Qui son fil d'vne main legere
Deuide de iour & de nuict,
Et tant son ouurage poursuict
Que du ploton qu'elle deuide
En fin sa main demeure vuide,
Et son ouurage tout entier,
Fors que d'vn petit de papier
Que dedans on entortillonne

Afin que mieux il ſe façonne :
Ainſi quand le fil de tes iours
Ploton a eu finy ton cours,
Et que ta vie ainſi guidée
A eſté toute deuidée,
Tu es mort, tu es mort, hélas !
Sans laiſſer rien à ton treſpas
Qu'vn papier que Bellay traſſe ores,
Et cettuy que ie traſſe encores,
Que ie me promectz eſtre tel
Qu'il te pourra faire immortel.

Va doncq paſſer ame benigne,
Digne d'eſtre au ciel vn beau ſigne,
Va doncq ame de petit chien
Paſſer le fleuue Stygien :
Suyuant Mercure qui te guide
Aupres du perroquet d'Ouide,
Et du beau petit paſſereau
Dont Catulle a faict le tombeau.
Et ſi ces vers que ie compoſe
Meritent de toy quelque choſe,
Ie te ſupply que quand la mort
M'enuoyrra là bas ſur le port,
Pour ma derniere reſidence,
Ie te ſuppli qu'en recompenſe
De ce que ie chante de toy,
Tu t'en viennes aupres de moy,
D'vne nompareille allegreſſe
Sautelant me faire careſſe :

Afin que l'ennuy qui me point
Là bas ne me tormente point,
Et que ta gaillardiſe viue
Garde que mon mal ne me ſuyue,
Et que vif & mort langoureux
Ie ne ſoys touſiours malheureux.

A IAQVES DE TOVTEINS.

ODE.

AVTANT *que de maulx on eſpreuue*
Nous tourmentant diuerſement,
Autant de remedes on treuue
Pour nous donner allegement,
Ayant pour ſoy chaſcune nation
Remede propre à ſon affliction.

Celluy qui naiſt en Alemaigne
Enyure ſes plus grandz malheurs,
Et celluy qui naiſt en Eſpaigne
Pleure ſes plus grandes douleurs,
L'Italien tous ſes ennuys endort,
Et le Françoys chante ſon deſconfort.

Si vray doncq eſt le commun dire,
Ie ſuis Tuſcan ou Allemant,
Par ce que touſiours mon martire
Ie paſſe en beuuant, ou dormant:
Et quand ie dors, ou touſiours quand ie boy,
Tous mes ennuys s'en vollent loing de moy.

Que deſormais doncq on me loue
Ce peuple que ie tiens ſi cher.
Car d'eſtre des ſiens ie m'aduoue,
Quand ie me vouldray desfacher:
Et deſormais ſi tu m'en croys auſſi
Môn cher Touteins tu feras tout ainſi.

A GVILLAVME DV BVYS.

ODE.

POVR *garder que le plaiſir*
Qui nous vient ore ſayſir,
De long temps ne nous eſchappe,
Du Buys, fais porter la nappe,
Et dreſſer viſte à manger,

Tandis ie vaiz arranger
Deça & de la Catulle,
Properce, Ouide, & Tibulle,
Dessus la table espendus,
Entre les lucz bien tendus,
Et les lucz entre les rozes,
Et les rozes my decloses
Entre les œilletz fleuriz,
Les œilletz entre les liz,
Et les liz entre les tasses,
Parmy les vaisselles grasses.

La mort, peult estre, demain
Viendra prendre par la main
Le plus gay de ceste trouppe,
Pour l'enleuer sur sa croupe
Luy disant à l'impourueu
Sus gallant, c'est assez beu,
Il est temps de venir boire
Aux enfers de l'onde noire.

A NICOLAS DENISOT,

Conte d'Alſinoys.

ODE.

Si le ciel borne le cours
De noz iours,
D'vne tombe ſi prochaine,
Vault il pas mieux viure ainſi
Sans ſoucy,
Chaſſant l'angoiſſe & la peine?

Le Soleil meurt bien aux cieux,
Et noz yeux
Priue au ſoir de ſa lumiere,
Puys au matin enſuiuant,
Reuiuant,
Nous rend ſa clarté premiere.

Mais dez qu'vne fois là bas
Le treſpas

Nous a faict ombres descendre,
De venir encor reueoir
Ce manoir,
Il ne nous fault plus actendre.

Car d'vn asseuré destin
Tout prend fin,
Et rien ferme ne seiourne,
Mesmes le temps qui nous fuyt,
Quand il fuyt,
Iamais plus il ne retourne.

Ie ne parle mal appris,
Des espritz
Dont immortelle est l'essence,
D'vne si mauldite erreur,
Ma fureur
Ne cerche la cognoissance.

Tel s'est auancé la mort,
Peu acort,
Pour estre d'ennuy deliure,
Qui mort ores n'estant rien,
Voudroit bien
Reuenir encore viure.

Mesmes Achille vouldroit,
A bon droict,
Plustost reuiure sans gloire,
Et n'estre qu'vn laboureur,

Qu'empereur,
La bas ſur la riue noire.

La doncq' tandis que le cours
De noz iours
Haſte le train de noz vies,
Prenons garde qu'en nul temps,
Mal contens,
Elles ne nous ſoyent rauies.

Tout le bien & le bon heur,
Et l'honneur,
Que plus grand on doyue croire,
C'eſt mépriſant le treſpas
Qu'au repas
On n'ait ſoucy que de boyre.

Au printems oyons la voix,
Dans les boys
De la gaye Philomelle,
Puys donnons deſſus le verd
Au couuert,
La cotte verte à la belle.

En eſté ſouz vn ſapin,
Ou vn pin,
Au bord de quelque fontaine,
Folaſtrons & plaiſantons,
Et chantons,
Auecq la bouteille pleine.

Mais en ce temps gardons bien
Que le chien,
Qui l'extreme chault apporte,
Pour trop excessifz nous veoir,
Nous fit cheoir
Deuant l'infernale porte.

Car nostre cueur ne doit point
Estre espoinct
D'autre desir que de viure,
Et viuant ne doit penser,
Sans cesser,
Qu'à viure content & libre.

Quand l'Automne vient vers nous,
Le vin doux
Caressons & la chastaigne:
Ayant apres auoir beu,
Pres du feu,
La belle & gaye compaigne.

Pour faire dessus l'amour,
A son tour,
Quelque gaillarde saillie,
Afin que noz ieunes gens,
Soient exemptz
De toute melancolie.

Puys quand nous verrons l'hyuer
Arriuer,

Ayons la table couuerte,
D'inſtrumentz bien accordez,
Et de dez,
Pour ne faire pas grand' perte.

Et ne laiſſons le tablier
Oublier,
Ny la paulme quand il gelle,
Ny les plus diuins auteurs,
Deſcripteurs
De l'amour qui nous martelle.

Mais pour nous eſleuer mieulx
Dans les cieulx
Par quelque-choſe plus belle
Allons veoir de tes portraitz
Les beaux traictz,
Dignes d'vn ſecond Apelle:

Et voyons les traictz diuers
De tes vers,
Dignes du loz des antiques,
Meſmes ie te pry liſons,
Et diſons
Quelques vns de tes cantiques.

Par les œuures que tu faiz
Si parfaictz,
Sur la table & ſur le liure,

Tu t'es faict maugré la mort,
Assez fort
Pour eternellement viure.

Faisant ce que ie diz or',
Et encor
Prenant le temps comme il passe,
Sans nous estonner de rien,
Mal, ou bien,
Tort, ou droict, que lon nous face.

Nous viurons heureusement,
Longuement,
Sans soupçon & sans enuie:
Puis quand en bas nous irons,
Nous serons
En vne meilleure vie.

DISCOVRS EN INCONSTANCE D'AMOVR,

A FRANÇOIS DE CHARBONIER.

I'AY *grand deſir de rire,*
Sans vn cruel martire,
Qui dans mon cueur naiſſant,
Comme vn loup rauiſſant
M'a touſiours en ſa gueule.
La Taulpe ſeule
Aueugle ne naiſt pas.
I'ay gouſté les apaſtz
Des hiſtoires diuines,
Et grecques & latines :
Mais le ſentier plus droict
Eſt touſiours plus eſtroict.
Dans mon ſein croiſt
L'amitié d'vne dame,
Qui réchauſe mon ame
De l'ardeur d'vn beau feu.
I'en voy bien peu
Qui decouurent ma braiſe :

Dont ie ſuys aiſe,
Et de ceſt aiſe vain
I'emply mon ſein
Souz les raiz de la lune.
La nef court bien fortun e
Sans trouuer des eſcueilz.
Mille cercueilz
On apreſte à ma vie :
Mais l'ignorante enuye
Ne ſe ſceut oncq ſouler
De la vertu fouler.
Ie voys en l'air
Deſcendre bas vn fouldre,
Qui meƈt en pouldre
Vn grand mont à trois chefz,
Tout couuert de meſchefz,
Vengeant France & Itale
De ce Sardanapale,
Qui çinq ans tout de reng
A teint de ſang
Et de vice & de guerre
Tout le ſiege de Pierre.
Mais trop enquerre
Et trop dire & vouloir,
Nous faiƈt ſouuent douloir.
Le Loth, le Loir,
Et la Soſne, & la Seine,
Sçauent quelle eſt ma peine,
Et i'en ſçay mieux l'autheur.
L'eſpoir flateur

Le bien & le mal trompe.
Parquoy la pompe
Efface la Vertu
Et puys le mieux vestu
Tient la meilleure place,
Qui faict par son audace
Qu'il n'est iamais repris.
Ie voy Cypris,
Auecq Ceres la belle,
Et le filz de Semelle,
Qui pesle mesle
Auecq l'oisiueté,
Suyuent la volupté:
Dont tout gasté
Le monde, & tout seduit,
Autre chose ne suyt.
Et s'en ensuyt
Que la sage Pallas,
Et le nepueu d'Athlas,
Sont en leurs laz
Tous prestz à tresbucher.
Mais i'ay beau me fascher,
Madame est tousiours fiere :
Bien que naguiere
On m'ait donné le choix
De deux pauoys
Pour d'elle me defendre.
Laissons les Roys s'offendre :
Et laissons prendre
Le monde à toutes mains

On en veoid maintz
Plus hault qu'ilz ne desseruent,
Et ceux la qui ne seruent
Aux vices, abaissez.
On veoid assez
Que des Dieux la vengence
Attend la repentence :
Mais on ne veult pas veoir
Dans le miroir
De ceste vie humaine,
La mort certaine
Qui talonne noz pas.
Castor à son trespas
A gaigné que sa vie
N'est qu'à demy rauie.
Puis vn cheual a mis
Les Gregeois ennemis
Dans la ville de Troye :
Donnant en proye
Les gendarmes Troyens,
Et tous les citoyens,
Au Roy d'Ithaque Vlysse.
Rien que malice,
Erreur, ambition,
Seduction
Et tous vices en somme,
Ne se practique à Romme.
Celluy seul est heureux
Qui d'estatz plantureux
Est amoureux,

Ieune, dispost & riche
Et qui non chiche
Acquiert par ses presens
Des courtisans
La faueur inconstante:
Car s'il ne vente
Et qu'il face beau temps,
Ilz sont contentz
De le suyure à la trace.
Celluy n'est sans fallace
Quand il dechasse
Vn cauteleux espoir
Qui le veult deçeuoir.
Ie vois Amour qui guide
Le iouuanceau d'Abyde,
Dans les flotz de la mer,
Pour s'abismer
Aupres de son espouse.
Ie vois Iunon ialouse,
Qui fait changer en vache
L'heritiere d'Inache:
Voire qui tache
D'vn despit trop amer,
A transformer
Calyste en vne beste:
Ie la vois en planette
Reluyre ores aux cieux.
Ie voy le Roy des Dieux,
Dessouz forme incogneuë
Ores en nue,

Et ores en pucelle,
Et qui recelle
Maintenant en oiſeau,
Maintenant en Toreau,
En nourrice, en Satyre,
Plain d'amoureux martire,
Et en forme d'vn cygne
Sa mageſté diuine:
Ie l'aperçois encor
En pluye d'or.
Mais le chien plus habille
Eſt vne beſte vile :
Et l'homme encore plus
Dont ie concludʒ
Que la formis legere
Eſt bonne meſnagere.
Cette fougere
Eſt propre aux enchanteurs.
Et ces menteurs
Font touſiours bonne mine,
Puys on chemine
A ſourcil deſcouuert.
Ceſt arbre verd
Aucun fruiɛt ne rapporte:
Et cette buſche morte
Sert à faire du feu.
L'homme a bien peu
S'il n'a ce qu'il merite.
La Marguerite
Eſt vne belle fleur.

Et la couleur
Qui plus fort me contente
Eſt la changeante,
Mais ie n'en puys auoir.
Le gris veult dire eſpoir,
Ou trauail ce me ſemble,
Mais tout eſt fol enſemble.
Dont vient qu'Amour ne meċt
Cuyraſſe, ny armét,
Ny en dos, ny en teſte,
Pour faire vne conqueſte.
I'en voy tel mal appris qui fuyt
Quand plus pour ſon bien on le ſuyt.
Tel reſpond à qui ne l'apelle,
Et tel d'vne glace eternelle
Se ſent la poytrine enflammer
Pour trop aymer.
Puys le renard eſt fin,
Bien qu'il voye à la fin
Par ſon deſtin,
Maugré ſa longue queue,
Sa fineſſe vaincue.
Ie l'ay perdue
Ma pauure liberté,
Cette fiere beaulté,
Le flambeau de ma vie,
Me l'a rauie
Et me fait eſtre ainſi
Solitaire & tranſi.
Voyla, Charbonier, voyla comme

Ce pendant que ie ſuis à Romme,
Penſant à mes vieilles amours,
Ie faiz mille nouueaux diſcours,
En plus d'inconſtante ſouffrance
Qu'à l'heure que i'eſtois en France.
Ore diſant l'amour tout fiel,
Ore le maintenant tout miel,
Et diſant qu'il me menaſſe ores,
Et ſoubdain qu'il me flatte encores,
Ores il m'ayde, ore il me nuyt,
Ore il me ſuyt, ore il me fuyt,
Ore il me bruſle, ore il m'englace,
Ore il m'àppelle, ore il me chaſſe,
Ores il me promect du bien,
Ores il ne me promect rien,
Ore il s'en ſouuient & l'oublie,
Ores il m'eſtreint & deſlie,
Et faiſant mes deſſeins contens,
Me bleſſe & guerit en vn temps,
Ores en riz, ores en plainte,
Or' en aſſeurance, or' en crainte,
En mes tenebres eſclercy,
Il me fait demander mercy.
Ores il fait qu'vn autre i'ayme
Pour me vouloir mal à moy meſme,
Ore il me louë expertement,
Ore il me blaſme accortement,
Ore il me haulſſe, ore il m'abaiſſe,
Ore il me dedaigne & careſſe,
Et fait qu'en mon affliction

Tout ainſi qu'vn autre Ixion,
Ie me fuys, me ſuys & me tourne,
Et iamais content ne ſeiourne,
Ayant de rire vn grand vouloir
Sans le mal qui me fait douloir.

FIN DV TROISIESME LIVRE.



LE QVATRIESME LIVRE

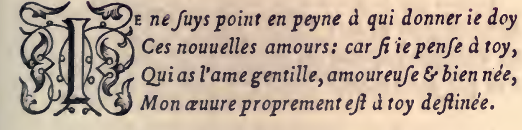
DES

ODES D'OLIVIER DE MAGNY.

A LAVRENS D'AVANSON,

Seigneur de Vaulſerres.

ODE.



E ne ſuys point en peyne à qui donner ie doy
Ces nouuelles amours: car ſi ie penſe à toy,
Qui as l'ame gentille, amoureuſe & bien née,
Mon œuure proprement eſt à toy deſtinée.

C'eſt à toy proprement à qui ie la debuois,
Qui ſçais tresbien iuger de tout ce que tu vois,
Ayant l'eſprit appris en chacune ſcience,
Et ayant de l'amour fait tant d'experience.

A ces graues Seigneurs tous chargez de longs ans,
Il fault tousiours porter quelques graues presens :
Mais à ceux comme toy qui ont gay le courage,
Il fault faire des dons conuenans à leur age.

Si dans mon cabinet i'auoys des lingotz d'or
Ou quelque belle pierre, ou quelque autre tresor,
Ie t'en feroys present : mais quoy ? ma barque est fresle,
Et ne se charge point de marchandise telle.

Tous les plus grans tresors que i'ay en mon pouuoir,
Ce n'est qu'vn peu de vers, & vn peu de sçauoir,
Dont la Muse m'honnore, & dont quand il m'ennuye,
Ie faiz le cler Soleil venir apres la pluye.

Quelquefois sur mon luth auecq vn plus hault son
Ie diray à ton loz quelque belle chanson,
Pour faire que ton nom à iamais puisse viure,
Et tandiz ie t'apporte & te donne mon liure.

Et bien que tu sois ore au camp de nostre Roy,
Entre les gens de bien faisant preuue de toy,
Ne dedaigne pourtant ces amours & ces larmes,
Veu que Mars mesmes ayme & si porte les armes.

Les armes & l'amour, ainsi que dict quelcun,
Ont en tous leurs effectz vn naturel commun,
Et prise lon tousiours d'vne bonne vaillance
Celluy qui pour l'amour donne vn beau coup de lance.

DE SA NOVELLE AMOVR,

à Iean d'Illiers.

ODE.

I'AVOY *conclud en mes esprits*
Que iamais l'enfant de Cypris
N'auroit plus sur moy de puyssance,
Et ia desia ie cognoissoy,
En mille lieux où ie passoy,
Combien valoit ma resistance :

Mais ce Dieu deuenu moqueur
De la liberté de mon cueur,
Vint raillant me dire naguiere,
Qu'il me feroit bien tost sentir
Si ie me pouuoy garentir
Du coup de sa fleche guerriere.

Et deslors ce petit Archer
Va secretement se cacher
Dedans vn des yeux de Loyse,

D'où traiſtre il deſcocha ſur moy
Le fier traict plain d'aiſe & d'eſmoy,
Qui rompt ſi bien mon entrepriſe.

A dieu doncq' pauure liberté:
Ceſt aueugle enfant irrité
Dequoy ie dedaignoy ſes armes,
Comblant ma poytrine d'amour,
Me liure de nuict & de iour
Sans repos mille autres alarmes.

DES QVALITEZ DE SON AMOVR,

à ſa Dame.

ODE.

TES *beaux yeux cauſent mon amour*
Mon amour faict que ie deſire,
Le deſir m'ard & nuict & iour,
L'ardeur me donne vn grand martire,
Le martire faict que i'empire,
L'empirer me liure la mort,
Et toy qui ne faiz que t'en rire
Ne me daignes donner confort.

Soit que l'aulbe d'vn front vermeil
Des Indes le iour nous apporte,
Soit que le renaiſſant Soleil
Ameine vne clarté plus forte,
Ou que la claire lune ſorte
Pour venir de nuict luyre aux cieux,
Nulle clarté tant me conforte
Que la clarté de tes beaux yeux.

L'amour qui iadis enflammoit
Le diuin eſprit de Catulle,
Ny cil qui Properce allumoit,
Ny celluy qui brulloit Tibulle,
Ny celluy dont ardoit Marulle,
Ne fut oncq plus grand que celluy,
Qui ſans fin me poingt & me brulle,
M'empliſſant d'vn amer ennuy.

L'ardent deſir qu'euſt Menelas
De r'auoir ſon eſpouze Heleine,
Celluy dont le nepueu d'Athlas
Pour Herſe euſt la poytrine pleine,
Ny celluy qu'euſt le filz d'Alcmene
Au pourchas de l'amoureux bien,
Tant leur ayt il donné de peine,
Ne fut oncq plus grand que le mien.

Le feu qui iadis conſuma
Le grand Herculle, ou la grand Troye,
Ny cil que Didon aluma

Se donnant aux vmbres en proye,
Ny celluy dont ore on guerroye
Pour mieux gaigner loy de veinqueur,
Ne feut tel que cil qui foudroye
La liberté dedans mon cueur.

Le tourment que souffre Ixion,
Là bas en la troupe infernale,
Ny la felonne affliction
Qu'endure le chetif Tantale
Ny cell' de Sysiphe n'egalle,
Le mal que de nuict & de iour
Triste, affamé, pensif & palle
Ie porte & souffre en ton amour,

Celluy qui chasque nuict passoit
Sans barque la mer pres d'Abyde,
Ny cettuy-la qui pourchassoit
Son vmbre dans l'onde liquide,
Ny cil qui d'vn fer homicide
Souz vn meurier s'occit d'esmoy,
N'ont suyui le Dieu qui nous guide
Là bas, plus voluntiers que moy.

Heureux donc l'amour, & les yeux,
Et le desir dont ie m'alume,
Heureux le feu tant precieux,
Et le tourment qui me consume,
Heureuse encores l'amertume

De la mort que ſouffrir ie doy,
Puys que ta cruaulté preſume
Que c'eſt le guerdon de ma foy.

DES GRACES ET PERFECTIONS

DE S'AMYE,

à Ioachim du Bellay Angeuin.

ODE.

QVAND *vn luth ma Nymfe manye,*
La nouuelle & douce harmonie
Qu'elle eſmeult d'vn doigt treſexpert,
Efface la gloire d'Albert.

Et quand la petite Brunette
Sur les marches d'vne eſpinette
Faict retentir ſes nouueaux ſons,
Iean du Gay cede à ſes chanſons.

Ou quand vne fluſte elle touche
Diuinement elle l'embouche,

Et de ſes paſſages rauit
L'eſcoutant, comme Iean Dauit.

S'elle de ſon eſtuy deſſerre
L'odorante & douce guyterre,
Aux longs fredons qu'ell' paſſera
Bernardin ſon ieu ceſſera.

Ou ſi d'vn archet elle accorde
Quelque beau chant deſſus la corde
D'vn violon, auſſi ſoubdain
Elle faict taire Iean Alain.

Mais oultre ces graces parfaictes
S'elle mect rien en choſes faictes,
Arcadelt ne peult refuſer
Ce qu'il luy plaiſt de compoſer.

S'elle accorde auecq ſa voix douce,
Les doubles fredons de ſon poulce,
Lambert bien qu'il hante les Roys,
Ne chante de plus belle voix.

Si d'aucune choſe elle parle,
Elle a le langage de Carle,
Si du tout non ſi doctement,
Au moins auſſi diſertement.

Et s'il luy vient en fantaſie
De faire de la poëſie,

Saingelays bien qu'il ſoit parfaict,
Ne la fait point mieux qu'elle faict.

Ou bien ſi elle veult en proſe
Diſcourir quelque belle choſe,
Son diſcours elle faict ſi bien
Que Duthier l'aduouroit pour ſien.

Et ſi ſa proſe elle deſire,
Ou ſes vers de ſa main eſcrire,
Ell' paſſe eſcriuant de ſes doigtz
La main du Conte d'Alſinois.

Si homme ou Dieu elle veult peindre,
De tant que Nature on peult feindre,
Si bien la Nature elle feint,
Que Ianet mieux qu'elle ne peint.

Et s'elle ſur la toile fine,
Sur la gaze, ou ſur l'eſtamine,
Tire vn ouurage ingenieux,
La Flamande ne le faict mieux.

Si par fois dedans vne ſalle
Elle auecq ſes compagnes balle,
Virgille auecq' plus de compas
Ne danſa iamais les cinq pas.

Ainſi, Bellay, voy ſi la peine,
Que i'ay pour ma Maiſtreſſe pleine

De tant rares perfections,
N'a merité mes passions.

Et voy puis qu'elle ainsi surmonte,
Et qu'ell' fait tant d'honneste honte
A tant & tant d'espritz diuers,
S'elle n'est digne de tes vers.

Mais si chacun qu'ell' parangonne
Merite vne belle coronne,
Toy qu'on ne peult parangonner
Merites de la coronner.

La doncques, Bellay, ne refuse
Le sacré trauail de ta Muse
Aux raritez de ce subiect,
Dont ie t'apporte le progect:

Car ces honneurs sainctz de la belle,
Dignes de ta gloire immortelle,
N'attendent rien plus de diuin
Que l'immortel luth Angeuin.



DE LA COGNOISSANCE DE SON AMOVR,

à Remy Belleau.

ODE.

Si ie n'ay dans le ſang humain
Souillé mon innocente main,
Et ſi ie n'euz onc en ma vie
Le cueur attainct d'aucune enuie,
Eſtant ialoux de l'heur d'autruy,
Pourquoy me faict on ceſt ennuy?

Si par haine ou temerité,
Ie n'ay dict contre verité,
D'vne vengence furieuſe,
Parolle aucune iniurieuſe:
Pourquoy doncq ſupporte-ie ainſi
Tant de langueur & de ſoucy?

Si ie n'ay deſpité les cieux,
Si ie n'ay blaſphemé les Dieux,

Ny de leur maiesté diuine
Conspiré iamais la rúyne,
Pourquoy doncq gecte lon sur moy
Les traictz d'vn si cuysant esmoy?

Si la dissimulation,
Et si l'auare ambition,
La gloire, l'orgueil, & l'audace
N'ont iamais en moy trouué place,
Pourquoy verse lon sur mon chef
Vn si miserable meschef?

Si ie me prosterne aux autelz,
Tous les iours, des Dieux immortelz,
Pour deuot y faire l'office
D'vn humble & iuste sacrifice,
Pourquoy doncq' la peine & l'effort
Sans mourir sens ie de la mort?

Si ie ne fuz oncq apperçeu
Ingrat du bien que i'ay reçeu,
Et si ie ne veulx apparoistre
Pareßeux de le recognoistre,
Pourquoy doncq' pour d'autruy iouyr
Me faict on moymesmes hayr?

Si ie n'ay oncq rompu les loix,
Si ie n'ay oncq fraudé les droictz,
D'vne amytié bien commençée,
Soit de faict ou soit de pensée,

Pourquoy m'acablant de trauaulx
Me faict on ſouffrir tant de maulx?

Si par vn courage oultrageux
Ie n'ay ſouillé d'vn pied fangeux,
Parmy les plaines & les prées,
Les eaux & les herbes ſacrées,
Pourquoy porte ie inceſſemment
Vn ſi miſerable tourment?

Las! ie voy le mal qui me ſuit,
Et cognoy cella qui me nuyt,
C'eſt Amour, c'eſt Amour en ſomme,
Luy meſme en moy meſme ſe nomme,
Ie le voys & cognoys, c'eſt luy
Qui me donne tout ceſt ennuy.

C'eſt luy qui faict à Iupiter
Son troſne & ſon fouldre quicter,
Pour venir aſſeruir ſon ame
Aux beaultez d'vne ſimple femme:
C'eſt luy qui cauſe en moy auſſi
Tant de langueur & de ſoucy.

C'eſt luy qui auillit le cueur
D'Herculle des monſtres vainqueur,
Qui par luy ſes armes deſpouille
Pour s'agenſer d'vne quenoille:
C'eſt luy qui gecte auſſi ſur moy
Les traictz d'vn trop poignant eſmoy.

C'eſt luy qui l'eſprit de Rolland
Attainct d'vn traict ſi violent,
Et d'vne puyſſance ſi forte,
Que tout en tout il le tranſporte:
C'eſt luy qui verſe ſur mon chef
Vn ſi miſerable meſchef.

C'eſt luy qui Terée affola,
Tant que ſa ſœur il viola,
Et couppa la langue à la belle,
De peur d'eſtre accuſé par elle,
C'eſt luy qui la peine & l'effort
Me faict, vif, ſentir de la mort.

C'eſt luy par qui le beau Narciz,
Au bord d'vne fonteine aſſiz,
Où trop ſes beaultez il remire
Nous voyons ſoymeſmes s'occire:
C'eſt luy qui pour d'autruy iouyr
Me contrainct moymeſmes hayr.

C'eſt luy qui conduict en la mer
Le pauure Leändre abiſmer,
Le faiſant d'vn trop grand courage
Plonger ſoymeſme en ſon naufrage:
C'eſt luy m'acablant de trauaulx
Qui me faict ſouffrir tant de maulx.

C'eſt luy encor qui nous faict veoir
Iphis en ſi grand deſeſpoir,

Qu'il ſe pend lui meſme effroyable,
Deuant ſa dame impitoyable,
C'eſt luy, c'eſt luy, pareillement
Qui me liure tant de tourment.

Bref c'eſt luy qui me donne ainſi
L'ennuy, la langueur, le ſoucy,
L'eſmoy, le meſchef, & la peine,
L'effort de la mort, & la haine,
Les trauaulx & maulx inhumains,
Et le tourment dont ie me plains.

CHANSON.

IE ſers vne Maiſtreſſe,
Qui tient dedans ſes yeux
Les traictz dont Amour bleſſe
Les hommes & les Dieux.
Qui ne le veult ſçauoir,
Se garde de la veoir.

Mais celluy qui deſire
De ſe faire amoureux,
Et d'vn plaiſant martire

Se rendre bienheureux,
Vienne ſans retarder,
Vienne la regarder.

Du premier traict que donne
Son bel oeil tant humain,
Il bleſſe la perſonne,
Et la guerit ſoubdain,
Cauſant d'vn meſme effort
Et la vie & la mort.

Venus dans ſon oeil dextre
Se loge auecq' Amour,
Et Mars dans le ſeneſtre
A choiſy ſon ſeiour,
Ce qui cauſe & qui fait
Vn ſi contraire effect.

De la vermeille Aurore
Son viſage elle a pris,
Et ſi l'a pris encore
De la gaye Cypris,
Elle a pris de Iunon
Sa gloire & ſon renom.

Du ſainct chœur de Parnaſſe
Elle a pris ſes chanſons,
D'vne gentile Grace
Ses honneſtes façons,
De Dyane a eſté
Sa blanche chaſteté.

En elle la nature,
Et les diuins flambeaux,
Ayant fait ouuerture
De leurs treſors plus beaux,
Ont tout voulu ſemer
Pour plus la faire aymer.

C'eſt pourquoy ie n'ay garde
De m'eſtonner beaucoup,
Si cil qui la regarde
En meurt du premier coup:
Car mourir ce n'eſt rien
S'on meurt pour eſtre ſien.

De moy qui l'ay ſuyuie
Comme fatalement,
Ie n'ayme que ma vie
Pour elle ſeulement,
Et pour elle la mort
Me ſeroit vn confort.

S'il aduient que lon meure
De quelque beau mourir,
Vn renom nous demeure
Qui ne ſçauroit perir,
Mourons doncq' pour ſes yeux
On ne peult mourir mieulx.



A LA COLOMBE DE IAN DE PARDEILLAN

Prothonotaire de Pangeas.

ODE.

PETITE Colombe amoureuſe,
Gentile Colombelle heureuſe,
Qui ſoulois auant que les chantʒ
Des neuf ſœurs du Prince de Dele
Sonnaſſent ta gloire eternelle,
Eſtre ſeul delice des champs.

Maintenant mon Pangeas te vante,
D'vne voix ſi douce & ſçauante
Que les ſons en montent aux cieux,
Toy ſeruant aux tables plus grandes,
Parmy les plus douces viandes,
Du metʒ le plus delicieux.

Vy doncq' immortelle en ſon oeuure,
Car ſi l'aduenir ie deſqueuure,

Ie preuoy ton nom aussi beau
Que Catulle & qu'Ouide encore,
Font veoir en leurs vers que i'adore
Vn perroquet, vn passereau.

A S'AMYE.

ODE.

QVELLE *ardeur chastement diuine*
Sens-ie alumer en ma poytrine?
Quelle fureur tient mes espritz
Hors de moy chastement espris!
Seroit-ce, Muse mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,
Qui me rauissant de nouueau
Me renflammast d'vn feu si beau?
Ou Phebus de sa saincte flame
Rechaufe vainement mon ame,
Ou cette ardente nouueaulté
Sort des rayons de sa beaulté,
Disons doncq', Muse mon merite,
La beaulté de ma Marguerite,

Qui de nouueau me rauiſſant
D'vn beau feu me va rempliſſant.

Ne Pallas, ne la Cyprienne,
Ne la fille Saturnienne,
Seroient telles entre les Dieux,
Sans les eſpritz ingenieux,
Qui chantant leurs graces plus belles,
Ont faict leurs beautez immortelles.
Que donrois-tu doncq' à celluy
Qui te chanteroit auiourd'huy
Et qui t'aquerroit vne gloire
Digne d'eternelle memoire?
Luy donrois-tu pas de tes yeux
Mille regardz delicieux?
Luy donrois-tu pas, mignonette,
Mille baiſers de ta bouchette,
Et ceignant ſon flanc de tes bras
Ne le careſſerois-tu pas?

Reſpons donc petite friande,
Reſpons à ce que ie demande?
Tu reſpons que pour acquerir
Vn renom qui ne peult mourir,
Et pour gaigner que dans vn liure
Tu puyſſes à iamais reuiure,
Mille regardz tu donneras,
Mille baiſers tu liureras,
Et feras cent mille careſſes,
Et cent mille delicateſſes,

A celluy qui pour te priſer
Tachera de t'eterniſer.

Ainſi doncq' me ſoit fauorable,
Ainſi doncq' me ſoit ſecourable
Le chef du choeur Aônien,
Afin que ie chante ſi bien
Le ſubgect que i'oſe entreprendre,
Qu'vn iour la diuine Caſſandre,
L'obgect du diuin Vandomois,
S'enialouze aux ſons de ma voix,
Et qu'au ciel reluyre ie face
Les diuins honneurs de ta face.

Ca doncq' donne moy de tes yeux
Mille regardz delicieux,
Et mille baiſers m'apareille
De ta belle bouche vermeille,
Puys voultant tes bras rondz & blancz,
Serre m'en, Mignonne, les flancz,
Car c'eſt moy qui veux faire dire
Tes beaultez aux nerfz de ma lyre,
C'eſt moy qui te veux honnorer,
Qui veux ton honneur decorer,
Et par mes vers te rendre telle
Que ta beaulté ſoit immortelle,
Te donnant nom & renom tel
Que moy meſme en ſois immortel.

A ELLE MESMES.

ODE.

QVAND ie te vois au matin
Amaſſer en ce iardin
Les fleurs que l'aulbe nous donne,
Pour t'en faire vne coronne,
Ie deſire auſſi ſoubdain
Eſtre en forme d'vne abeille,
Dans quelque roze vermeille,
Qui doit cheoir dedans ta main.

Car tout coy ie me tiendrois,
Alors que tu t'en viendrois
La cueillir ſur les eſpines,
Entre ſes fueilles pourprines,
Sans murmurer nullement,
Ne battre l'vne ou l'autre æſle,
De peur qu'vne empriſe telle
Finiſt au commancement.

Puys quand ie me ſentiroy
En ta main, ie ſortiroy
Et m'en iroy prendre place
Sans te poindre ſur ta face :
Et là baiſant mille fleurs
Qui ſont autour de ta bouche,
Imitterois ceſte mouche
Y ſuçant mille ſenteurs.

Et ſi lors tu te faſchois
Me chaſſant de tes beaus doigtz,
Ie m'en irois auſſi viſte
Pour ne te veoir plus deſpite,
Mais premier autour de toy,
Ie diroy d'vn doux murmure,
Ce que pour t'aymer i'endure
Et de peines & d'eſmoy.

Ou ſi par quelque bon heur
Tu voulois fleurer l'odeur
De la roze qu'aurois priſe,
Ignorant mon entrepriſe,
Lors que tu la fleurerois,
Alors ſortant, mignonette,
De mon embuſche ſecrette
Ta bouche ie baiſerois.

Voy doncq' comment Cupidon
Rend l'ardeur de ſon brandon
En moy ſeuerement forte,

Qui ne veult qu'en cette ſorte
Ie ſois plain de ſa poiſon,
Mais qui fait que ie ſouhaite
De changer en vne beſte
Ce peu que i'ay de raiſon.

C'eſt cét Archer, cét Amour,
Ce tiran qui nuiƈt & iour
De ſes flammes trop cruelles
Me deuore les mouëlles:
C'eſt luy, c'eſt luy voirement
Que quelque ourſe d'Hyrcanie,
De ſa fiere felonnie
Allaiƈta premierement.

DE SON AMOVR

Enuers deux Dames.

ODE.

COMMENT *Amour conſens tu que ie porte*
Pour deux obieƈtʒ vne angoiſſe ſi forte,
Et qu'vn ſeul traiƈt de ton arc belliqueur
Deux telʒ effortʒ face dedans vn cueur?

Ie ſuys à toy quand l'Aurore s'eſueille,
Et quand Phebus dans les ondes ſommeille
Ie ſuys à toy, & tant à toy ie ſuys,
Qu'eſtre d'autruy ie ne veux & ne puys.

Ie ne fuz onq' que diſpoſt à te ſuyure
Ie ne fuz onq' diſpoſé que de viure
(Teſmoins en ſont & mon luth & mes vers)
Deſſoubz ton ioug au nombre de tes ſerfz.

Ouure tes yeux, aueugle en mon remede,
Ie ne ſuys point ce guerrier Dyomede,
Qui deuant Troye aſſaillant les Troyens
Bleſſa ta mere entre les Phrygiens.

Ie ne ſuys point ce Phebus qui dedaigne
Ton arc, tes traictz, ta trouſſe & ton enſeigne,
Ny cette la qui d'vn trop chaſte vœu
Pucelle fuyt les ardeurs de ton feu.

Cerche entre nous vne ame plus rebelle
Pour l'offenſer d'vne naureure telle,
Et laiſſe moy, qui ne ſuis aſſez fort
Pour ſupporter doublement ceſte mort.

Ah dure loy! ah rigueur trop extreme!
Dedans les cueurs de deux Dames que i'ayme
Ton arc Amour & ton brandon eſt vain,
Et ie ſens bien deux flammes en mon ſein!

O durs ennuys ! ô dolentes destresses !
O grans beaultez de deux belles maistresses !
Pourray-ie bien souffrir tant de trespas
Sans qu'à la fin ie descende la bas?

L'vne me dict qu'aux cordes de ma lyre
Rien que son lòz ie ne face redire,
L'aultre me flatte & mignarde me dit
Qu'ell' veult auoir vn semblable credit.

Mais ie me deulx de quoy ie ne suis digne
De celebrer leur louange diuine,
Car d'vn Ronsard bien qu'il chante les Roys
Toutes les deux ont merité la voix.

Ie voudroy bien si ie pouuoy me taire
Sans les louer, mais ie ne le puis faire:
Car cettuy la qui m'a le cueur atteint
Veult que par moy leur honneur soit depeint.

La doncq', garson, d'vne main diligente
Porte ma lyre, afin que ie les chante,
Et l'vne & l'autre & chacune à son tour
Par ma chanson i'entremesle à l'amour.

Couple amoureuse en laquelle se mire
Le ciel courbé, qui voz graces admire,
A tresbon droict le Roy de tous les Dieux,
Lairroit pour vous son tonnerre & ses cieux,

Et transformant ſa figure immortelle
En cygne, en beuf, en Satyre, en pucelle,
Ou bien en or pour mieux vous aſſaillir,
Viendroit ça bas voſtre roze cueillir.

Qui vouldra veoir ce que peult la nature
Verſer de beau ſur vne creature,
La decorant de mille nouueaultez
S'en vienne heureux contempler voz beaultez.

Et s'il ne ſçait comment Amour entame,
Et comme encore il englace & enflamme,
Les cueurs de ceux qui ſont en liberté,
Voye ſans plus de voz yeux la clarté.

Il verra lors les brandons & les leſſes,
Les doux appaſtz, les embuſches traitreſſes,
Et les glaçons dont l'enfant de Cypris
Ard, bleſſe, prend, & gelle noz eſpritz.

Ie vous admire & l'vne & l'autre enſemble,
Et voſtre teint qui les rozes reſſemble,
Alume en moy de ſes rayons vermeilz,
Deux feuz d'amour ardentement pareilz.

Mais ie ne ſçay la beaulté de laquelle
Plus ardemment à vous ſeruir m'appelle:
Car l'vne & l'autre en vous me faites veoir
Tout le plus beau qu'on peult du ciel auoir.

Puys tout au coup en vne mesme place
Ie fuz rauy de l'vne & l'autre face,
Et tout au coup en mesme place estreint
Ie me senty de l'vne & l'autre atteint.

Voyez Amantz comme ce Dieu qui vole
Mon cueur ardant de deux beaultez affolle,
Et comme il faict plus plaisant mon ennuy,
Entremeslant du plaisir aueq' luy.

Si l'vne veoit que trop de peine i'aye,
Elle s'en vient pour adoucir ma playe:
Si l'autre veoit que ie sois au mourir
Elle s'en vient afin de me guerir.

Si l'vne entend l'estat de ma souffrance,
Elle me paist d'vne bonne esperance:
Si l'autre m'oit au prez d'elle douloir,
Elle me paist doucement d'vn espoir.

Voila comment ie porte dans mon ame
Le vif portrait de l'vne & l'autre Dame,
Et dans le sein double amoureux esmoy,
Viuant aillieurs pour trespasser en moy.

Or ie les aime, & si n'ay poinct enuye
Tandis qu'icy ie fileray ma vie,
D'autre beaulté iamais me renflammer,
Ains toutes deux ensemble les aymer.

Me faiſant fort ſur leur propre aſſeurance,
Qu'en peu de temps i'auray la recompenſe
De tous les maulx qu'en aymant ie reçois,
De l'vne ou l'autre, ou des deux à la fois.

Tandis mon luth leurs merites entonne,
Si haultement que le ciel en reſonne,
Et que du bord où s'eſpaniſt le iour
Iuſques à l'autre on ſaiche mon amour.

D'AYMER EN PLVSIEVRS LIEVX,

à Guillaume Aubert.

ODE.

POVRCE *qu'en ceſte Amour diuerſement eſcripte*
Ie parle ore auec Anne, ore auec Marguerite,
Magdaleine, & Loyſe, on me pourroit blaſmer
D'aymer en trop de lieux pour bien me faire aymer.

A cella ie reſpons, que ſelon les deſtreſſes
Que i'ay long temps ſouffert pour ces quatre maiſtreſſes,

Et ſelon que i'ay eu d'elles bon traictement,
Ie l'ay voulu deſcrire ainſi naifuement.

Mais de n'en aymer qu'vne, & pour elle ma vie
Veoir à mille tourmentz pour iamais aſſeruie,
Ie ne le ſçaurois faire, aymant mieux dire adieu
Pour aller cercher mieux en quelque autre bon lieu.

La Nature m'a faict, & la Nature eſt belle
Pour la diuerſité que nous voions en elle:
Ie ſuis donq' naturel, & ma felicité
En matiere d'amour c'eſt la diuerſité.

L'homme ieune eſt bien ſot & digne qu'on le chaſſe
Qui ne loge ſon cueur qu'en vne ſeule place,
Et aux ongles du chat le rat doit tresbucher,
Qui ne ſçait qu'vn ſeul trou pour ſe pouuoir cacher.

Il fault de port en port cercher ſon auanture,
Aller par cy, par la, pour changer de paſture:
Et quand quelque faueur receuoir on n'a ſceu,
Aller en autre endroict pour eſtre mieux receu.

Par les diuers pays, & les diuers voyages,
Par les hommes diuers, & les diuers langages,
L'homme ſe faict plus rare, & s'aquiert le renom
D'vn homme bien expert & d'vn homme de nom.

Ces marmiteux Amantz qui nuict & iour ſouſpirent,
Pour vn amour auquel vainement ilz aſpirent,

Perdent (comme l'on dict) & repos & repas,
Et souffrent tous en vie vng millier de trespas.

Ie m'en riz & m'en moque, & leur amour si forte
Ce n'est pas vng amour qui les ames transporte,
Ains c'est vne fureur qui les transforme tous,
Et qui faict qu'en la rue on les appelle foulz.

Aymons donques par tout, & ces sottes constances
Chassons de noz amours & de noz alliances,
Aymant quand on nous ayme, & nous gardant tousiours
La liberté d'entrer en nouuelles amours.

A S'AMYE.

ODE.

PVIS *que la saison du printemps*
Faict trop plus les hommes contens,
Lors que la terre elle colore,
Que l'esté, ne l'hyuer encore,
Il nous fault cultiuer le fruict
Que le gay printemps nous produict.

La donq' petite Magdaleine,
Puis que le vent de ton aleine
Semble vng Zephire doucereux,
Anime vng baiser sauoureux,
Et souffle dedans ma poytrine
Ta delicatesse diuine,
Baise moy tout beau bellement,
Baise moy colombellement,
Ma belle petite Dione,
Ma belle petite Mignonne,
Mignonne que i'ayme trop mieux
Que la lumiere de mes yeux,
Tant & tant de tes mignotises,
De tes mignotes mignardises,
Cupidon l'Archerot volant
Me va nuict & iour affollant.

Baise moy donq' & ne differe
Pour crainte des yeux de ton pere,
Nous regardant il se soubzrit,
Se soubzriant il se nourrit,
Si fort & doucement est forte
La douce amytié qu'il nous porte.
Rien n'est plus doux que l'amytié,
Viuans l'vne en l'autre moytié,
Et menans vne douce guerre,
C'est vn vray paradis en terre.
La donq' puys que ie viz en toy,
Viz ie te pry, mignonne, en moy,
Et viuans ainsi pesle mesle,

Dreſſons vne douce querelle.
Tu dônras du doz de ta main
Mille doux coups deſſus mon ſein,
Et ie me defendray follaſtre
Iuſqu'à te veoir laſſe de battre,
Puys t'enleuant entre mes bras,
Ie ne me contenteray pas
De cent baiſers pris d'vne pille,
Mais en prendray plus de cent mille,
Saoulant à meſme mon deſir,
Et te laiſſant à ton plaiſir,
Tu t'en fuiras, comme mutine,
Par derriere quelque courtine,
Et là me deſpitant plus fort
Dedaigneras tout mon effort,
Iuſqu'à tant que ie te rebaiſe,
A celle fin que ie t'apaiſe,
Et afin que i'apaiſe auſſi
Le doux tourment de mon ſouci.



PLAINCTE D'AMOVR A VENVS,

à Iaques Bizet.

ODE.

AMOVR, Bizet, en plourant
S'en vint naguere courant
Vers la Royne de Cythere,
Et luy dict, ma douce mere,
Voy ie te pry dans ma main
Cette naureure inhumaine,
Que m'a faict en cette plaine
Vn oiselet inhumain.

C'est cét oiselet qui bruyt
Vn murmure, quand la nuict
Cede à la clarté nouuelle,
Que le villageois appelle
Ce me semble mouche à miel,
Et qui suce aux prez encore
Au reueiller de l'Aurore
L'humeur qui tumbe du ciel.

Il eſt comme vn papillon,
Mais il porte vn aiguillon,
Qui m'a faict de ſa pointure
Dans la main cette ouuerture :
Gueris donques ma douleur,
Et fay que de cette offenſe
Ie puiſſe auoir la vengence
Par vn contraire malheur.

Souffre dit ell' ce mesfaict
Mauuais garſon, qui m'as fait
Bien qu'aux flancz porté ie t'aye
Vne plus amere playe,
Et qui faiz au Roy des Dieux
De ton traict tant de nuyſance,
Que pour guerir ſa ſouffrance
Souuent il quicte les cieux.

Ce qui peult armer le corps
Eſt tout vain en tes esfortz,
Et le plaſtron, ny la maille
Ne vault rien en ta bataille:
Auſſi le Dieu des ſouldars,
Bien qu'il ait touſiours ſes armes,
Ne ſçeuſt onq en tes alarmes
Se garentir de tes dardz.

Et ſi quelcun mal appris
Met tes fléches à meſpris,
Tu luy faiz à toute oultrance

Sentir quelle eſt ta puyſſance :
O Phebus tu le ſçeuz bien,
Apres auoir eu la gloire
De ta premiere victoire
Sur le champ Theſſalien.

Ton traict remply de poiſon
Enſorcelle la raiſon :
Tu l'eſprouuas bien Alcide
Des vieux monſtres homicide,
Allors que des meſmès doigtz
Qui la terre dépeuplerent
Des ſerpentz qu'ilz eſtranglerent,
Serf d'Omphalé tu filois.

Tu n'es point tant oultragé
Qu'il te faille eſtre vengé,
Souffre donq ce qui te greue,
La douleur en ſera breue,
Et ceſſe de tant ferir,
Meſmes nous qui des Dieux ſommes :
Car la Mort guerit les hommes,
Mais ell' ne nous peult guerir.

D'VNE DEVISE QVE LVY DONNA S'AMYE

DANS VN ANNEAV,

Ie meurs de iour, & brusle de nuyct.

ODE.

Tv te meurs de iour,
Et de nuyct encore,
Vn brazier d'amour
Ton ame deuore,
Et si ne veux pas
Esteindre ta flamme,
Ny de ce trespas
Garentir ton ame.

I'ars ainsi de nuyct,
Et de iour deffine,
Pour n'auoir le fruict

Qu'aprend la Ciprine,
Et toy qui me peulx
Bien heureux me rendre,
Retiue à mes vœuz
N'y daignes entendre,

Bien que ſeure ſois
Que ma peine ardante,
Et ma mort, ainçois
Ma douleur mordante,
Viennent de ton œil,
Qui mon cueur embraize
Me faiſant en dueil
Mourir de meſaiſe.

La donq' oſte toy
De ta peine dure,
Et m'oſte l'eſmoy
Que pour toy i'endure:
Par ainſi ton cueur,
Et mon ame heurée,
Viuront ſans langueur
En ioye aſſeurée.



A S'AMYE EN LVY DISANT ADIEV.

ODE.

ENCOR *qu'vn autre que moy*
Soit le mieulx aymé de toy,
Et qu'eſperance ie n'aye,
Que tu ſois pour me guerir,
Pour me garder de mourir
De mon amoureuſe playe,

Ie ne lairray toutesfois
Par les chams ou ie m'en vois,
Entre les peuples eſtranges,
De chanter & de vanter,
De vanter & de chanter,
Tes immortelles louenges.

Tandis partant de ce lieu
Ie te viens dire vn adieu,
Vn adieu qui me fend l'ame,
Oſeray-ie l'annoncer,

L'oſeray-ie prononcer,
Adieu las, adieu madame.

Garde ie te pry mon cueur,
Que ie te laiſſe en langueur
Pour te ſuyure en mon abſence:
Et garde encore qu'abſent
Il ſente le mal qu'il ſent
Maintenant en ta preſence.

A ELLE ENCORE SVR CE MESME PROPOS.

ODE.

QVAND *ie pris hyer congé de vous,*
D'vn baiſer ſi long & ſi doux
Vous feiſtes contente mon ame,
Que la friande s'eſcoula
Deſſus ma bouche & s'en volla
Dans la voſtre plaine de baſme.

Et depuis cette heure, depuis
Sans ame, maiſtreſſe, ie ſuys,

Sentant bien ma force rauie,
Si vous piteuſe à mon torment,
Ne la renuoyez promptement
Afin de renforcer ma vie.

I'enuoye mon cueur meſſager
Deuers vous, pour contr'eſchanger
Auecq' mon ame de demeure:
N'vſez donq' vers luy de rigueur,
Car ſi ie ſuys guiere ſans cueur
Il fauldra du tout que ie meure.

Et ſi pour vous ie treſpaſſois,
Vous en ſentiriez quelque fois
La bas vne peine cruelle:
» Car les Dieux n'ont point de pitié
» D'vn qui reçoit vne amitié,
» Et n'en rend point de mutuelle.

DE L'ABSENCE DE S'AMYE,

A Maurice Seue Lionnois.

ODE.

APRES que ſur le bord du Roſne,
Et que ſur celluy de la Soſne
I'ay plaint longuement ma douleur,
Ie viens aux riuages d'Iſere,
Rempli d'amoureuſe chaleur,
Lamenter ma vieille miſere
S'empirant d'vn nouueau malheur.

Car plus en moy meſme ie penſe
D'amoindrir mon mal par l'abſence,
Ou par l'eſloignement des lieux,
Et plus il croit dedans mon ame,
Pour ne veoir plus les deux beaux yeux,
Ny les beaux cheueux de ma dame,
Qui peuuent captiuer les Dieux.

L'amour me faict hair moy mesme,
Le bien me fait vn mal extreme,
Et le feu trop chault me pallit,
Le repos helas! me trauaille,
Le veiller m'est somme, & le lict
M'est vn camp de dure bataille,
Où viuant on m'enseuelit.

Le pleurer me plaist, & le rire
M'apreste vn contraire martire,
Le repos m'est venin & fiel,
Au lieu de paix i'ay tousiours guerre,
Ie voy sans yeux, & volle au ciel
Sans iamais départir de terre,
Où ieune ie semble estre vieil.

I'espere & crain d'vn seul courage,
Mon profit m'aporte dommage,
Et le iour plus serain qui luyt
Ne m'est que tenebre mortelle,
Bref, i'ay sans fin soit iour ou nuict
D'vn vieil desir peine nouuelle,
En suyuant cella qui me fuyt.

O beaux yeux bruns de ma maistresse,
O bouche, ô front, sourcil, & tresse,
O riz, ô port, ô chant & voix,
Et vous ô graces que i'adore,
Pourray-ie bien quelque autre-fois

Vous veoir & vous ouyr encore
Comme ie feiz en l'autre mois!

Riuages, montz, arbres, & pleines,
Riuieres, rochers & fonteines,
Antres, forestz, herbes, & prez,
Voisins du seiour de la belle,
Et vous petitz iardins secretz,
Ie me meurs pour l'absence d'elle,
Et vous vous égayez auprez.

ELEGIE A SA DAME.

AVANT *qu'Amour me naurast de ses armes,*
Et me liurast tant d'assaux & d'alarmes,
Ie ne sçauoy quel heur il apportoit,
Ou quel malheur à ceux qu'il combatoit:
Ny ne sçauoy comment de ses sagettes
Il faict ainsi noz voluntez subgettes
Ayant tousiours en franchise vescu
Sans vaincre aucun, & sans estre veincu.

Mais depuys l'heure heureusement venuë
Que i'euz au cueur vostre image receuë,

I'ay faict l'essay par tant de diuers coups
De ce qu'il peult sur les Dieux & sur nous,
Que librement à present ie confesse
Qu'on ne sent point de plus douce tristesse.
Et sans le mal dont mon cueur se ressent
Estant de vous si longuement absent,
Ie me tiendrois le plus heureux des hommes
Qui furent onc en ce monde où nous sommes:
Car ô bons Dieux conter ie ne sçaurois
Sur ce papier, le bien qui tant de fois
M'est auenu regardant vostre face,
Ou contemplant vostre courtoise grace,
Et receuant de voz yeux amoureux
Mille doux traictz dans mon cueur langoureux.

Il est bien vray qu'en fortune si douce
I'ay quelquefois esprouué la secousse
Du traict amer, que cét archer vainqueur
Sans y penser tire dedans vn cueur,
Mais aussi tost ie cognoissoy voisine
Pour me guerir l'heureuse medecine:
Car ayant l'heur, dame, de vous reuoir
Ie delaissoy soubdain à me douloir,
Et par voz yeux, ma fatale lumiere,
Ie recouuroy ma fortune premiere.

Ores sans aise & sans repos aussi,
Plus que iamais i'espreuue ce soucy,
Tant pour l'ennuy que i'ay de mon absence,
Que du desir d'estre en vostre presence,

Vous asseurant que si l'occasion
Vouloit respondre à mon affection,
I'iroy bien tost recompenser l'vsure
Des durs trauaux qu'en absence i'endure.
Mais attendant le bon heur de vous veoir,
Ie vy tousiours en quelque peu d'espoir,
Me faisant fort que cette absence nostre
N'esloignera mon cueur d'auecq le vostre,
Et ne fera que ferme en vostre foy
Vous ne daigniez vous souuenir de moy.
En ce pendant ie porte en ma poitrine
Incessement vostre image diuine,
Sans craindre rien qui la puysse effacer,
Et ces beaux motz m'amuse à repenser:
» *L'homme ne sçait tant qu'il vit sur la terre*
» *Que vault la paix s'il n'a senty la guerre,*
» *Et ne sçait point que vault la liberté,*
» *S'il ne fut onc en prison arresté.*

DE L'EXTREMITE' DE SES PASSIONS,

A Gabriel du Fauſſard.

ODE.

S'il eſt ainſi, comme tu diʒ,
Que les amitieʒ de iadis
Ne ſont rien au pris de la tienne,
Pour correſpondance à la mienne,
Oy ie te ſupply par pityé
Ce que me cauſe vne amytié.

Soit que l'aulbe d'vn teinct vermeil
Annonce le nouueau ſoleil,
Ou ſoit que le ſoleil au monde
Face veoir ſa perruque blonde,
Ou ſoit ou ſerain de la nuict,
Allors que la Lune reluyt.

Touſiours vne fiere langueur
Me va geinant mon pauure cueur,

Et toufiours vne angoiffe extreme,
Et vne mifere de mefme,
Seichant mes veines & mes os,
M'oftent & repas & repos:

Ie me confume peu à peu
Comme la cire aupres du feu,
Ou comme la fleur delaiffée,
Aux champs d'vn coultre renuerfée,
Ou comme au foleil fur vn mont
La glace ou la neige fe fond.

Helas! auoys-ie merité
Qu'auec tant de feuerité,
Vne mifere fi mortelle
Me caufaft vne angoiffe telle,
Et me feift pour me fecourir
Vouloir & ne pouuoir mourir?

Ie porte toufiours dans mes yeulx
Ce qui m'eft tant pernicieux,
Et toufiours ie loge en ma tefte
Ce qui me faict tant de tempefte,
Par ainfi portant & logeant
Ce qui me va tant oultrageant.

Ie ne puys iamais approcher
De montaigne, ny de rocher,
D'antre, de foreft, ny de pleine,
De fleur, de pré, ny de fonteine,

Que peint il ne m'y ſemble veoir
L'obgeſt qui tant me faiſt douloir.

Amour ce petit Dieu vollant,
Ce petit Dieu ſi violent,
Qui le ciel & la terre enflamme,
Se faiſant maiſtre de mon ame,
Et m'ayant tout à ſoy rauy,
Tout à ſoy me tient aſſeruy.

C'eſt luy qui tant me faiſt gemir,
Qui tant me garde de dormir,
Et qui tant mes eſpritz affolle:
C'eſt luy qui m'oſte la parole,
La franchiſe & le ſentiment,
Sans trouuer nul allegement.

Bref c'eſt luy qui tient ma raiſon,
Et mon eſprit en ſa priſon,
C'eſt luy qui tant de maulx me liure,
Et qui me faiſt en aultruy viure,
Mourant cent fois le iour en moy,
Par trop d'eſperance & de foy.

Comme ſouuent on veoid le vent
Foible & petit en ſe leuant,
Renforcer apres ſon aleine,
Croullant les arbres en la plaine,
Et faiſant en tournant voler
Vne obſcure pouſſiere en l'air.

Il faict les ondes de la mer
Par grandes vagues escumer,
Des grans montz il abat le feste,
Et porte vne telle tempeste,
Que le bestail au boys caché
En meurt soubz le boys arraché :

Ainsi nasquist Amour petit,
Quand premier il me combatit,
Puys apres redoublant ses forces,
Il me feit mille & mille entorces,
M'arrachant d'vne grand fierté
Mon esprit & ma liberté.

Plus ie voys le repos cerchant,
Plus le trauail me va faschant,
Et plus ie quiers ou paix ou tresue,
Et plus la guerre on me faict greue,
Croissant tousiours ma grand ardeur,
A l'enuy d'vne grand froideur.

I'ay essayé tant que i'ay peu
De pouuoir esteindre ce feu,
Et encor sans cesse i'essaye
De guerir ceste amere playe,
Mais en vain, car le mal encloz
A penetré iusques à l'os.

Ainsi qu'vn malade qui boult
D'vne soif qui l'enflamme tout,

Et qui s'endort ſur ceſte enuye
De veoir ceſte ſoif aſſouuie,
Ne ſonge en dormant qu'à des eaux,
Des fonteines & des ruyſſeaux:

Tout ainſi quand i'ay bien veillé,
Et que i'ay long temps trauaillé
Pour l'amour qui tout me transforme,
S'il aduient qu'allors ie m'endorme,
Ie ne faiʒ que ſonger touſiours
A la beaulté de mes amours.

Ore il me ſemble que ie voy
La belle qui vient deuers moy,
D'aultant plus douce & plus priuée
Que ie l'ay plus fiere trouuée,
Me promettant allegement
A mon miſerable tourment.

Et tout ſoubdain ce m'eſt aduis
Me trouuant d'elle viʒ à viʒ,
Ie la voy fiere qui me tance,
Blaſmant ma grand aultrecuidance,
Et monſtrant ſon cueur endurci
Pour n'auoir aucune mercy.

Comme le ſoleil nous voyons
Endurcir d'vn de ſes rayons
L'argille ſur laquelle il tire,
Et quant & quant mollir la cire,

Caufant tout en vn mefme temps
Deux effectz fi fort differentz.

Ainfi la Dame que ie fers
Caufe en moy deux effectz diuers,
Me faifant d'vne feulle œillade
Tout en vn temps fain & malade,
Ore de feu tout enflammé,
Ore de glace tout pafmé.

Mais quoy? Fauffard, c'eft à bon droict
Qu'on me trauaille en ceft endroict:
Car ma Dame tant elle eft belle
Porte vn paradis auecq' elle,
Et moy pour fes perfections
Porte vn enfer de paffions.

A S'AMYE.

ODE.

ELLE *eft à vous, douce maiftreffe,*
Cefte belle & dorée treffe,
Qui feroit honte au mefmes or,

Et ce front qui d'iuoire ſemble,
Et ces yeux deux aſtres enſemble,
Maiſtreſſe, ſont à vous encor.

A vous eſt ce beau teinct de roзes,
Et ces deux belles leures cloſes,
Qui ſemblent deux brins de coral:
Et ces dentз par où ſe repouſſe
Le muſc de voſtre aleine douce,
Qui ſemblent perles ou criſtal.

Bref à vous eſt la belle face,
Le bon eſprit, la bonne grace,
Qu'on veoid en vous & l'entretien:
Seulle eſt à moy la peine dure,
Et tous les trauaulx que i'endure
Pour vous aymer & vouloir bien.



SVR VN DESPIT QV'IL PRINT

Auecques s'Amye.

ODE.

C'EST ores vrayment que ie ſuys
Allegé de tous les ennuys
Qui m'ont fait ſi long temps oppreſſe
Ayant recouuré ma clarté,
Mon eſprit & ma liberté
Des mains d'vne ingrate maiſtreſſe.

Amour voyant ma loyaulté
Digne de plus grande beaulté,
Eſt venu ſe rendre coulpable,
Et s'eſt excuſé de m'auoir
Fait à tort ſentir ſon pouuoir
Pour vne dame impitoyable.

Il m'a rendu l'entendement,
Et la raiſon pareillement,

Qu'il m'a ſi longtemps detenuë:
Il m'a d'amour le cueur laué,
Et m'a des yeux encor leué
Le bandeau qui bandoit ma veuë.

Si bien que ie veoy clairement
Ce qui m'a tenu longuement
Aſſeruy d'vne erreur ſi folle:
Et veoy combien mon oeil troublé
Eſtoit follement aueuglé
D'adorer vne telle idole.

Comme vn priſonnier attaché
S'eſiouyſt eſtant relaſché,
Ou comme apres vn grand oraige,
Le nocher qui cerche le port
S'eſiouyſt quand il eſt à bord,
Eſchappé de quelque naufrage,

Ainſi apres que i'ay eſté
Eſclaue long temps arreſté
D'vne ame ſi ſourde & ſi fiere,
I'eſprouue vn indicible bien,
Or' que ie retourne eſtre mien
Auec ma liberté premiere.

Ie veoy ces caduques beautez,
Et ces fragilles nouueaultez,
Qui ſouloyent enflammer mon ame,
Ie veoy l'ardeur de ma fureur,

Et la fureur de mon erreur
D'où ne peult proceder que blafme.

Ainfi iadis au defloger
Apparuft Alcine à Roger,
Apres qu'en defpit d'Erifile,
Il euft de fon amour iouy,
Ayant ouuert l'oeil esblouy
Pour retourner à Logiftille.

Or ie iure, attefte, & promectz
De ne fuyure plus deformais
L'amour qui tant m'a faict d'oppreffe,
Ou ie promectz fi ie la fuis,
Que ie la fuiuray fi ie puis
Seruant quelque douce maiftreffe.

Car lors ie ne regreteray
Les ennuys que ie porteray
Attainct de l'amoureufe flamme:
Pour ce que ie tiens à grand heur
Ce qu'on fouffre eftant feruiteur
D'vne belle & courtoife dame.



PALINODIE.

Mon esprit trop enflammé d'ire
Me fit hier contre vous escrire,
Mais ores que nostre courroux
Se passe, & s'esloigne de nous,
Maistresse, ie me veux desdire.

Ie me desdiz donc, & confesse
Qu'en ayant beaucoup de destresse
Pour vous, ce m'est vn plus grand heur
Que de deuenir seruiteur
Iouyssant d'vne autre maistresse.

Pardonnez moy donc ie vous prie,
Et puis que mercy ie vous crie
Mon offense remectez moy,
Receuant de nouueau ma foy,
Sans espoir que plus ie varie.

Les petites noises qu'on seme
Allors qu'ardentemment on s'ayme,

N'esteignent pas vne amytié,
Ains la font estre la moitié
Plus forte encore & plus extreme.

DE SES DESIRS, A S'AMYE.

ODE.

PAR *trop d'aise ou par trop d'ennuy,*
Nous voyons plusieurs auiourd'huy
Desirer changer de semblance,
Et viure en cest ardent desir,
Pour durer plus en leur plaisir,
Ou pour moins sentir de souffrance.

Quant à moy qui sens nuict & iour
Le fiel & le miel de l'amour,
Ie vouldrois estre la dorure,
Que sur vostre chef vous portez,
Pour mieulx contempler les beaultez
De vostre blonde cheuelure.

Ie vouldrois estre d'abondant,
La perle que ie voy pendant

Au bout de voſtre belle oreille:
Pour plus commodement pouuoir
Vous faire le ſecret ſçauoir
De mon amytié nompareille.

Ie vouldrois eſtre le colet,
Qui ſur voſtre ſein graſſelet
Couure ces deux tetons d'iuoire:
Pour auoir l'heur de les toucher,
Et pour pouuoir mieulx empeſcher
Qu'autre n'euſt part en ceſte gloire.

Voluntiers ie ſerois encor,
Ceſte belle ceinture d'or
Qui les flancz vous ceint & vous lye:
Pour eſtroictement vous lyer,
Et pour garder de m'oublier
Non plus que ie ne vous oublye.

Ie vouldrois eſtre vn oreiller,
Afin de vous veoir ſommeiller:
Et ſi vouldrois eſtre vne mouche,
Quand en eſté vous ſommeillez,
Pour mieulx baiſer les beaux oeilletz
Qui ſont autour de voſtre bouche.

Ie vouldrois eſtre transformé
En quelque beau gand perfumé,
Pour baiſer ſouuent à mon aiſe,
De voſtre main les doigtz poliz,

Les doigtz molz & blancz comme liz
Qui me font Dieu quand ie les baise.

Ie vouldrois estre ce liuret,
Si bien couuert & si propret,
Qui vous pend à vostre ceinture:
Afin que quand vous l'ouuririez
De mon cueur que vous y verriez,
Vous fissiez aussi l'ouuerture.

Ie vouldrois estre le miroir,
Où vous vous esbatez à veoir
Les beaultez de votre visage:
Afin que ie iouysse mieulx
Des doux regardz de voz beaux yeux,
Dont vous m'enflammez le courage.

Voluntiers ie serois aussi,
Le bust que vous portez ainsi
Que sur l'esthomac on les porte:
Afin que ie fusse en ce poinct
Attaché tout le iour, & ioinct
Auecq' vous d'vne amytié forte.

Ie vouldrois puis que Dieu voulust
Que ie deuinsse vostre luth,
Vostre cistre, ou vostre espinette:
Afin quand vous vouldriez sonner,
Que vous n'ouyssiez resonner
Qu'allegez moy plaisant brunette.

Enfin ie vouldrois deuenir
Vne puce pour me tenir
Toute la nuict dans vostre couche:
Afin de librement tenter
Si vous me vouldriez contenter,
Sans m'estre iamais plus farouche.

DES CONTRAIRES EFFECTZ

de son amour, à Iehan de Iehan.

ODE.

AVOIR *peu de repos en beaucoup de destresse,*
Ne veoir point d'asseurance en vn doute cogneu,
Veoir la douceur couuerte & l'amertume à nu,
En cueur vuide de foy & remply de finesse.

Ne rire que parfois & larmoyer sans cesse,
Se veoir pour vn grand bien en grand mal detenu,
Se veoir à mille mortz en viuant paruenu,
Auecq' trop gaye perte au gaing d'vne tristesse.

Chercher toufiours vng heur fans le pouuoir trouuer,
Au plus chault de l'efté cent hyuers efprouuer,
Eftre fans ceffe oyfif & fans ceffer en peine,

Se fafcher du plaifir, fe plaire de l'efmoy,
C'eft ce qui faict, Amy, toufiours auecques moy
L'efperance doubteufe & la douleur certaine.

DE LA DIVERSITE DE SON AMOVR,

A Iean de Faure.

ODE.

NOVS fommes en vn mefme temps,
Tous deux diuerfement contens
En noftre amoureufe pourfuyte,
Et tous deux en nombres diuers,
Efcriuons mille amoureux vers
Qui des ans deuancent la fuyte.

Toy d'vn cueur ardemment efpris
Des fainctes flammes de Cypris,

Aymes vne vierge gaillarde:
Et moy enflammé du brandon
Du petit Archer Cupidon,
Adore vne femme ſongearde.

L'vne a deſia ployé le col
Deſſouz le ioug doulcement mol,
Que donne aux nopces Hymenée:
L'autre encor ceinte du ceſton,
Garde le flouriſſant bouton
De ſa chaſteté fortunée.

L'vne vouldroit d'vn cueur marry,
N'auoir poinct encor de mary,
Tant le ſien luy faict de martire:
Et l'autre auoir vn en vouldroit,
Pourueu que ce fuſt en l'endroit
Qu'ardentement elle deſire.

L'vne de ſon amy bien loing,
N'a point au chef de plus grand ſoing
Que ſon amour conſtante & forte:
L'autre plus pres de ſon amy,
N'a iamais l'eſprit endormy
En l'amitié qu'elle luy porte.

L'vne à ſon amoureux eſcrit,
Qu'elle ſupporte en ſon eſprit
Pour l'abſence vne angoiſſe vaine:
L'autre à ſon amy va contant

Qu'en amour elle endure autant
Comme luy d'inutile peine.

L'vne d'vn poil iaulne doré,
Et d'vn oeil de vert coloré,
Doucement te prend & t'enflamme:
L'autre de son poil noirciffant,
Et de son bel oeil bruniffant,
Enflamme & captiue mon ame.

L'vne peult à l'amy de nuyct
Faire gouster l'amoureux fruict,
Maulgré son espoux & sa garde:
Et l'autre s'elle veult de iour
Peult satisfaire à son amour,
Maulgré sa parenté bauarde.

Et voyla la diuersité,
Faure, de la felicité
De nostre amour encommençée,
Qui lieu ne trouuera iamais
(Par les Dieux ie te promectz)
En nostre commune pensée.

Car tant que le soleil luyra,
Et que la Lune conduyra
De nuict sa clarté renaiffante,
Ie vouldray ce que tu vouldras,
Et feray ce que tu feras,
D'vne amytié non periffante.

A SES SOVSPIRS AMOVREVX.

ODE.

TRISTES Souſpirs qui me laiſſez
Demy mort ſans nulle eſperance,
Contez tous mes trauaux paſſez,
Qui m'ont mys en tant de ſouffrance,
A celle qui me voïd mourir
Sans qu'ell' me daigne ſecourir.

Dites luy doucement ainſi,
Belle que tout le monde admire,
Ne donne plus tant de ſoucy
A celluy qui tant te deſire,
Ains autant qu'il a de tourment
Donne luy de contentement.

Et ſi vous voiez ſa rigueur
Touſiours enuers moy ſe pourſuyure,
Sans qu'elle amolliſſe ſon cueur,
Ny qu'elle ayt ſoing de me veoir viure,

Souſpirs ne venez plus vers moy:
Car ſoubdain ie mourray d'eſmoy.

Mais s'elle ne veult par pitié
Que ſouffreteux ainſi ie meure,
Sans guerdonner mon amytié,
Reuenez vers moy tout à l'heure:
Car ie ne vouldrois pas mourir
S'elle me daignoit ſecourir.

A SES PENSERS.

ODE.

PENSERS *de mon cueur ſoucieux,*
Doux allegement de mon ame,
Qui montez ſi ſouuent aux cieux,
Chargez du beau nom de madame,
Allez ſur le bord verdiſſant
De mon Loth lentement gliſſant,
Et là uolez à main ſeneſtre
Aux lieux où madame doibt eſtre.

Penſers, c'eſt elle en qui les Dieux
Ont mis comme en vne Pandore,
Tous les treſors plus precieux
Dequoy leur deité s'honore:
Dittes luy donc, Si Dieu vous gard,
Belle, nous venons de la part
D'vn que vous tenez en ſeruage
Exprez, pour vous faire vn meſſage.

Il vous mande que ſi allors
Qu'il eſtoit en voſtre preſence,
Il ſentoit pour vous les effortz
De l'amour & de ſa puyſſance,
Que maintenant qu'il eſt abſent,
Plus de langueur pour vous il ſent,
Plus de mal & plus de martire,
Mille fois qu'on ne ſçauroit dire.

Soit à mynuict, ſoit en plain iour,
Soit qu'il ſe leue, ou qu'il ſe couche,
Il ne ſonge qu'en voſtre amour,
Et n'a que vous dedans ſa bouche:
Et bien que ſon corps my tranſy
Soit maintenant bien loing d'icy,
Si eſt ce pourtant qu'à toute heure
Son ame auprez de vous demeure.

Nous ſommes comme vous voiez
Les penſers naiz dans ſa poitrine,
Qu'il a deuers vous enuoyez

Vienne contempler mon malheur,
Mon malheur, ma peine & ma flamme.

Vn ennuy n'eſt point aſſez fort
Pour faire qu'vn homme ſe meure,
Car s'vn ennuy cauſoit la mort
D'ennuy ie mourrois à ceſte heure.

Voire quand ma vie deburoit
D'vne autre vie eſtre ſuyuie,
Mon ennuy point ne ſe perdroit,
Qu'en perdant l'vne & l'autre vie.

Auſſi tant & tant d'animaulx
La mer dans ſes vndes n'enſerre,
Comme d'angoiſſes & de maulx
Iour & nuict me meinent la guerre.

Et le ſoleil ne ſçauroit veoir
Soit au matin quand il ſe leue,
Ou ſoit quand il ſe couche au ſoir,
Vne autre triſteſſe plus grefue.

Toutesfois le temps dompte tout,
Et rien ne ſe veoid qu'il ne muë,
C'eſt pourquoy i'eſpere qu'à bout
Il mectra le mal qui me tue.

Chanson, à ce cueur endurcy,
Qui loge en madame inhumaine,
Va crier que mort, ou mercy
Soit bien tost la fin de ma peine.

A S'AMYE.

ODE.

ANNE, *ma maistresse, m'amye,*
Qui tenez ma mort & ma vie,
Pour me donner de voz beaux yeux
Celle que vous aymez le mieux:
Anne, ma petite maistresse,
Voulez-vous qu'en vne destresse,
Et qu'en vn soucy tant amer
Ie sois tousiours pour vous aymer?
I'aymerois mieux mourir, que faire
Vn acte qui vous peult desplaire,
Voire plustost ie me turois
Que ie ne vous offencerois.
Pourquoy donc, petite inhumaine,
Me tuez vous de tant de peine,
Et pourquoy de tant de tourment

Vienne contempler mon malheur,
Mon malheur, ma peine & ma flamme.

Vn ennuy n'est point assez fort
Pour faire qu'vn homme se meure,
Car s'vn ennuy causoit la mort
D'ennuy ie mourrois à ceste heure.

Voire quand ma vie deburoit
D'vne autre vie estre suyuie,
Mon ennuy point ne se perdroit,
Qu'en perdant l'vne & l'autre vie.

Aussi tant & tant d'animaulx
La mer dans ses vndes n'enserre,
Comme d'angoisses & de maulx
Iour & nuict me meinent la guerre.

Et le soleil ne sçauroit veoir
Soit au matin quand il se leue,
Ou soit quand il se couche au soir,
Vne autre tristesse plus grefue.

Toutesfois le temps dompte tout,
Et rien ne se veoid qu'il ne muë,
C'est pourquoy i'espere qu'à bout
Il mectra le mal qui me tue.

Chanſon, à ce cueur endurcy,
Qui loge en madame inhumaine,
Va crier que mort, ou mercy
Soit bien toſt la fin de ma peine.

A S'AMYE.

ODE.

ANNE, *ma maiſtreſſe, m'amye,*
Qui tenez ma mort & ma vie,
Pour me donner de voz beaux yeux
Celle que vous aymez le mieux:
Anne, ma petite maiſtreſſe,
Voulez-vous qu'en vne deſtreſſe,
Et qu'en vn ſoucy tant amer
Ie ſois touſiours pour vous aymer?
I'aymerois mieux mourir, que faire
Vn acte qui vous peult deſplaire,
Voire pluſtoſt ie me turois
Que ie ne vous offencerois.
Pourquoy donc, petite inhumaine,
Me tuez vous de tant de peine,
Et pourquoy de tant de tourment

Me tuez vous incessemment?
Pourquoy voulez vous que ie sente,
Dedans ma poytrine innocente,
Vne si cruelle langueur
Tuer tousiours mon pauure cueur?
» Tousiours la mer n'est pas esmeüe,
» Et tousiours vne obscure nüe,
» Ramenant le temps pluuieux,
» Ne trouble la clarté des cieux:
Toutesfois voz grandes rudesses,
Et les miserables tristesses,
Qui me font si palle & chagrin,
Ne peuuent iamais prendre fin.
Si l'hyuer de gresle & de pluye,
Et de froid les hommes ennuye,
Nous auons apres le printemps,
Qui nous rameine le beau temps.
Si le laboureur en la plaine,
Tous les iours a beaucoup de peine,
Il a pour passer ses ennuys,
Le repos de toutes les nuictz.
» Toutes choses ont quelque treue,
Si ce n'est l'angoisse si greue,
Par qui n'ayant plus que les os
Ie pers & repas & repos.
Vous dictes bien que si ie porte
Pour vous vne angoisse trop forte,
Que vous portez aussi pour moy
Le faix d'vn trop pesant esmoy.
Vous dictes bien si ie vous ayme

D'vne conſtante amour extreme,
Que vous m'aymez d'vne amytié
Plus forte & ferme la moytié.
Vous dictes bien ſi ie deſire
De veoir finir noſtre martire,
Que comme moy vous deſirez
De ne nous veoir plus martirez.
Voſtre dire eſt bon, mais le faire
Au dire touſiours eſt contraire,
Et tant plus vous me promectez,
Et tant plus vous vous dementez.
Il eſt vray qu'il eſt raiſonnable
Que pour auoir vn bien ſemblable
A celluy que tant ie pourſuis,
On endure quelques ennuys:
» Car c'eſt vne choſe certaine
» Qu'on n'a iamais du bien ſans peine.
Mais d'auoir vn mal ſi cruel,
Et de l'auoir continuel,
Ie ne ſaiche eſchine ſi large,
Qui ne ployaſt deſſouz la charge.
Ie ſuis petit, & le tourment
Si eſtrange & ſi vehement,
Que pour vous, maiſtreſſe, i'endure,
Eſt touſiours grand oultre meſure.
Si donques iamais la pitye
Trouua lieu dans voſtre amytié,
Et ſi vous auez le courage,
Comme vous auez le viſage,
Ie vous pry faictes mon eſmoy

Deſormais petit comme moy:
Ou ainſi que vous eſtez grande,
Et grand le bien que ie demande,
Faictes que ce bien rencontrant,
Ie puiſſe deuenir plus grand,
Afin que mieux porter ie puiſſe
Ces grans maulx en voſtre ſeruice.

A ELLE MESME.

ODE.

FOIBLE, *paſle, ſans cueur, ſans raiſon, ſans aleine,*
Anne mon cher ſupport, maugré moy ie me trayne,
Maugré moy ie me trayne, Anne mon cher ſupport,
Malheureux & chetif n'attendant que la mort,
N'attendant que la mort, qui m'eſt iuſtement deüe,
Ayant perdu ma vie, en vous ayant perdüe.

Las ie vous ay perdue! & ſans ſçauoir comment
Il fault que nuict & iour ie ſupporte vn tourment,
Il fault que nuict & iour vn tourment ie ſupporte,
Qui me rompt tout l'eſprit d'vne rigueur ſi forte,

Que me ſeichant l'humeur des veines & des os,
I'en pers (comme l'on dict) & repas, & repos.

Tout ainſi qu'vn oyſeau aymant la nuict obſcure,
Ie vays par lieux obſcurs, tandis que le iour dure:
Puis quand le ſoir arriue, & que l'humide nuict
En vn ſilence coy toutes choſes reduict,
En vn ſilence coy tout animal ſommeille,
Mais pour me lamenter alors ie me reſueille.

Ie me reſueille alors, & les champs & les boys
Ie vays en lamentant eſſourdir de ma voix,
Si bien qu'on ne voit arbre, antre, roc, ny fontaine,
Qui n'entende mes cris, mon amour & ma peine,
Reſonnant apres moy mon ennuy nompareil,
Qui pourroit arreſter de pityé le ſoleil.

Deux fleuues de mes yeux ſortent abondemment,
Vn grand brazier au ſein ie porte inceſſemment,
Ayant touſiours chez moy l'vn & l'autre contraire,
Preſt d'ardre & de noyer ſans me pouuoir retraire,
Sans me pouuoir retraire, & ſans encore auoir
Tant ſoit peu de deſir d'en auoir le pouuoir.

Si ie n'eſcriz de vous ma plume ſe repoſe,
Si ne parle de vous ma bouche eſt touſiours cloſe,
Si vers vous ie ne vays mes piedz ſont ocieux,
Et ſi ie ne vous voy, ie ſens mes pauures yeux
Perdre toute leur force, & touſiours ie les ſerre,
Ou ie les tiens ouuertz pour regarder la terre.

Quand il fait chault ce n'eſt que de ma grand ardeur,
Quand il faict froid ce n'eſt que de voſtre froideur,
Quand il pleut c'eſt des pleurs que de mes yeux ie tire,
Quand il vente ce n'eſt que ce que ie ſouſpire,
Quand il fait mauuais temps c'eſt quand l'ennuy vous tient,
Et quand il fait beau temps c'eſt quand l'aiſe vous vient.

Que diray dauentage? en vous ſeulle i'adore
Les plus beaux dons des Dieux comme en vne Pandore,
Cognoiſſez donc en vous ces graces & beaultez,
Et ne les ſouillez poinct de tant de cruaultez,
Ains en me rapellant de ce piteux orage,
Preſeruez moy pour Dieu de ne faire naufrage.

Ayant l'œil larmoyant, le genoil abaiſſé,
Ayant ioinctes les mains, l'eſprit à vous dreſſé,
Ainſi que ſi i'eſtois ore en voſtre preſence,
Ie vous requiers pardon ſi i'ay faict quelque offenſe,
Et vous pry par le traict qui de vous m'a feru
Que ie ne meure poinct ſans eſtre ſecouru.

DEVIS RVSTIQVE.

OLIVET, IANOT.

Oliuet.

FVYEZ *mon cher troupeau, fuyez ceste herbe verte,*
De mes larmes couuerte,
Car dedans ces pastiz les herbes & les fleurs
Que i'attain de mes pleurs,
S'enueniment soudain, tant ceste humeur trop vaine
Est d'amertume plaine.
Allez mon cher troupeau, allez tout seul pour Dieu
Paistre en quelque autre lieu:
Car songeant à mon mal il conuient à toute heure
Que ie souspire & pleure:
Vous trouuerez ailleurs paruanture les eaux
Plus cleres aux ruisseaux,
Et les prez plus herbus, & les forestz sauuages
Plus plaines de fueillages.
Quant à moy ie ne puis qu'à mon mal sans cesser
Penser & repenser,

Reduict en tel estat par quelque destinée
Despuis vne iournée,
En laquelle mes yeux, peu cault, oserent veoir
Ce qui me faict douloir,
Ceste fiere beaulté, dont la figure emprainste
I'ay dans mon ame attainste,
Voire si viuement, que l'vn & l'autre effort
Du temps & de la mort,
Ne feront qu'à iamais, elle ne soit trouuée
Dans mon ame engrauée.

Ianot.

Quel homme entens ie plaindre, à costé de ce boys
D'vne si triste voix,
Faisant tous ces rochers d'vne force contrainste
Retentir de sa plainste,
Et blasmant le destin, la nature, les Dieux,
Et la terre & les cieux.
Le destin pour auoir à cent maulx asseruie,
Sa miserable vie,
La Nature d'auoir infuz tant de beaulté
Dans vne cruaulté,
Les Dieux pour n'auoir poinct de pitié de sa peine,
De sa peine inhumaine:
La terre pour souffrir sur son dos plantureux
Vn faiz si malheureux,
Et le ciel pour auoir trop espargné sa teste
Du traict de sa tempeste.
Si ie ne me deçoy, c'est l'amoureux soucy

Qui le faict plaindre ainſi,
Mais il ſe deult en vain, s'il s'efforce d'acquerre
En l'amoureuſe guerre,
Le tiltre par ſon plainct, de chetif langoureux
Sur tous les amoureux.
Car le Soleil ne veoid, ny veid onc creature,
Qui ſente la pointure
Et la force d'amour, plus que moy ſans repos
Iuſqu'au fond de mes os.
Et qu'il ne ſoit ainſi, iamais la belle Aurore,
Ny le Soleil encore,
Soit qu'il ſorte au matin des vndes de la mer,
Pour le iour allumer,
Ou qu'il ſe couche au ſoir, laiſſant la terre ſombre
Plaine d'vne obſcure vmbre,
Ne m'ont peu iamais veoir ſans plaindre amerement
Mon amoureux tourment.
Ie veux bien toutesfois plus clairement cognoiſtre
Qui l'a mis en tel eſtre:
Car i'auray grand confort en mon mal, ſi ie veoy
Qu'il en ayt plus que moy.
La donq' petit troupeau, que de luy l'on s'aproche
Le long de ceſte roche.
Il ſera conſolé en ſon dolent ennuy,
Si i'en ay plus que luy.
Mais ſi ie n'ay perdu raiſon & veüe enſemble
Par amour, il me ſemble
Que c'eſt cet Oliuet, de qui le bon Guylois
M'a parlé quelque fois.
Las! c'eſt luy voirement, c'eſt luy qu'en ces montaignes,

Et parmy ces campaignes,
I'ay veu beaucoup de fois follaſtrant & chantant
Heureuſement content.
Maintenant ie le voy penſif & ſolitaire
Loing de nous ſe retraire,
Laiſſant tout ſon beſtail errer de luy bien loing,
Sans guyde ne ſans ſoing,
Touſiours la larme à l'œil, & dans l'ame ſans ceſſe
L'angoiſſeuſe triſteſſe.
Mon compaing Oliuet, le Dieu des Amoureux
Te face bienheureux,
Et te donne bien toſt finiſſant ton martire
Ce que ton cueur deſire.
Ie te prie dy moy, dy moy à quelle fin
Du ſoir iuſqu'au matin,
Et du matin au ſoir tu ne faiz que te plaindre,
Et ces rochers contraindre
A ſe rompre de dueil qu'ilz ne peuuent porter
T'eſcoutant lamenter,
Toy qui menois naguere vne ſi gaye vie,
Qu'on y portoit enuye.

Oliuet.

Fuy, Ianot, ie te pry, les pitoyables ſons
De mes triſtes chanſons.
Fuy, ſans plus t'enquerir, fuy t'en ſi tu n'as chere
Ma damnable miſere:
Car la terre n'a poinct de ſerpent, qu'à me veoir
Ie ne face douloir.

Ianot.

Fuy toy mesme, Oliuet, si tu n'as agreable
Mon estat miserable:
Car ie me faiz bien seur qu'en oyant le discours
De toutes mes amours,
Tu me confesseras que les angoisses miennes
Ont surpassé les tiennes.
Aussi i'ay veu cent fois le Soleil s'arrester,
Pour ma plaincte escouter,
D'vne douce pitié sentant son ame attaincte,
Tant triste estoit ma plaincte.

Oliuet.

Ie n'ay pas iamais veu le Soleil s'arrester,
Pour ma plaincte escouter,
Mais i'ay veu mille fois, quand ie venois à dire
L'estat de mon martire,
Les plus pesans rochers, faschez de mon esmoy
S'escarter loing de moy,
Ne pouuant plus souffrir ceste complaincte vaine,
Qui descouuroit ma peine.
Vne beaulté trop grande (afin de t'exprimer
Mon ennuy trop amer)
Vne beaulté trop grande, en trop fiere tigresse,
Tient mon cueur en destresse,
Et fait que sans esprit, sans ame & sans raison,
I'erre en toute saison,

Par ces coustaulx desertz menant ainsi ma vie,
Qui me fust ia rauie,
Sans vn destin qui faict, par vn contraire effort
Que ie viz de ma mort,

Ianot.

Tu es vrayement heureux, en plaignant ta souffrance
D'auoir tant de puissance,
Car t'amye ne peult si dur auoir le cueur,
Qu'à la fin de ton pleur
Tu ne le rendes mol, veu que celluy d'vn arbre
Voire le mesmes marbre
Se rompt auec le temps par les gouttes de l'eau
Comme auec vn marteau:
Mais moy chetif helas! que faut il que i'espere
Qu'eternelle misere
Puis que ie crains si fort à descouurir l'amour
Qui m'ard & nuict & iour,
Et que d'aultant que plus ie suis pres de la belle
D'aultant plus ie le celle.

Oliuet.

Comment compaing Ianot, est ce l'ocasion
Qui croist ta passion,
Et qui te faict ainsi maintenir que la tienne
Est autre que la mienne?
Tu vois ta pastorelle, & reuois quand tu veulx,
Tu luy vois ses cheueux,

Tu luy vois ſes beaux yeux, & ſon front, & ſa face,
Tu contemples ſa grace,
Tu l'eſcoutes parler, tu l'eſcoutes chanter,
Et te peulx contenter
Par cent mille moyens ayant de ſa preſence
Ainſi la iouyſſance.
Mais moy chetif helas! de quoy peulx-ie iouyr
Qui me puiſſe eſiouyr?
De quoy me paiz-ie helas! ſi ceſte Marguerite
Dedans mon cueur eſcrite,
Celle qui tient la clef de mon cueur en ſa main,
S'enfuit auſſi ſoubdain,
Qu'elle me veoid pres d'elle? à celle fin peult eſtre
De luy faire cognoiſtre
Quelle eſt la forte ardeur de ma forte amytié
Pour l'induire à pitié,
N'ayant non plus de ſoing de mon amour certaine
Que de ma dure peine.

Ianot.

Que me ſert de gouſter vne telle douceur,
S'amour ne me faict ſeur
Que de contentement qu'en la voyant ie ſente
Elle reſte contente?
Le veoir eſt vn plaiſir qui ſuruient ainſi doux
Communement à tous,
Court, & vain, toutesfois, ſi le cueur de la dame
Ne ſent pareille flamme:
Mais toy qui ſçais au vray, que ta belle maiſtreſſe

Se paiſt de ta deſtreſſe,
Tu te doibs reſiouyr, & dreſſant l'œil aux cieux,
Rendre graces aux Dieux,
De la voir en tel poinct, & ſe plaire, & ſe rire
De ton triſte martire.

Oliuet.

Elle ne fiſt onc cas non plus de mon eſmoy
Qu'elle en a faict de moy,
Et quand bien elle auroit dans ſon cueur imployable
Mon tourment agreable,
Ce ſeroit vn confort, doublement malheureux,
A mon cueur amoureux.
Car le ſeruice eſt aſpre & par trop inhumain
Lequel ſe faict en vain.
Mais toy qui trop à tort blaſmes de ta naiſſance
L'eſtoile & l'influence,
Tu as pour luy conter tous les maulx que tu ſens
Et les lieux & le temps,
Et peulx quand il te plaiſt la prier à ton aiſe
Que ton mal elle appaiſe.

Ianot.

Celluy ne ſçait pas bien, ſon amour pourſuyuant
Comme on meurt en viuant,
Ny ne ſçait pas encor, quel enfer ont les hommes
En la terre où nous ſommes,
S'il n'a ſenti premier combien deux penſemens
Aportent de tourmentz

En vne ame amoureuse, ores d'espoir attaincte,
Et maintenant de craincte.
Ie l'espreuue, Oliuet, trop miserablement,
Et te diray comment,
Ores l'espoir me dict qu'à ma dame ie dye
Quelle est ma maladie,
Et tandis il me flatte & me va promettant
De me rendre content:
Mais ie sens tout soubdain & mes os & mes veines
De glaçons toutes plaines,
Et veoy l'œil qui m'estoit au parauant si cler
Tout soubdain se troubler,
Me menassant, helas! pour l'espoir que i'embrasse
D'eternelle disgrace.
Voila comment ie cours en ioye & desconfort
De la vie à la mort,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie suis plus miserable.
Car tu sçaiz que celluy qui son mal va contant,
Ne peult endurer tant,
Qu'vn autre qui recelle en son cueur le martire
Qu'il n'ose iamais dire.
Quel autre allegement peult on trouuer aussi
En l'amoureux soucy,
Plus doux que de se plaindre, en contant à sa dame
Son amoureuse flamme?

Oliuet.

Ne pense poinct, Ianot, que les champs & les boys
I'essourde de ma voix,

Et ces coustaulx voisins, en faisant ma complaincte:
Car ie tremble de craincte
Que les Dieux courroucez oyant ceste rigueur
Qui tourmente mon cueur,
Ne voulussent venger ceste fierté cruelle
Quant & quant dessus elle.
Et i'ayme mieux cent fois à la mort m'auancer,
Que de luy pourchasser
Le moindre desplaisir, dont sa seulle pensée
Pourroit estre offensée.
Voyla comment ie cellè en plus d'ennuy que toy
Mon amoureux esmoy,
Esperant qu'à la fin mon feu trouuera place
Pour rompre ceste glace,
Et fera veoir encor sa dure cruaulté
Comme ma loyaulté.

Ianot.

Le mal & le malheur ont semblé tousiours moindre
Quand on ne s'en veult plaindre,
Mais ie te tiens heureux de taire ta langueur
En si triste longueur,
Puis qu'en fin tu t'attendz veoir ta maistresse aymée
Comme toy enflammée.

Oliuet.

La trompeuse esperance est le premier recours,
Et le dernier secours,

Des triftes affligez, toutesfois ie la laiffe
Comme ingrate traiftreffe.

Ianot.

Celluy ne deffert poinct des fruictz d'amour auoir
Qui vit en defefpoir.

Oliuet.

Cettuy la n'ayme poinct qui ne fçait à toute heure
Où fa dame demeure,
Et qui ne faict fi bien qu'elle entende toufiours
Quelles font fes amours,
Ce qu'il fouffre pour elle, & qu'il faict, & qu'il penfe,
Et qu'il dict en abfence.
Et c'eft pourquoy ie croys qu'amour de fon beau feu
Te renflamme bien peu :
Car fi tu fçauois bien qu'elle eft l'ardente flamme
Qui rechaufe mon ame,
Et qu'elle euft viuement epoinçonné ton fein,
Tu t'en irois foubdain
Impatient d'ardeur vers ta Nymphete tendre
Pour le luy faire entendre.

Ianot.

Si ce beau feu d'amour ne me confumoit pas,
Ie feroy peu de cas
Du defdain de madame, & m'en irois fans craincte
Luy faire ma complaincte.

Mais par ce que ie l'ayme, & que ie ſuis certain,
Tant i'ay le cueur haultain,
Qu'on ne peult eſgaller autre amour ancienne
A l'ardeur de la mienne,
Ie veux pluſtoſt mourir mon amour recelant,
Que ſi la reuelant,
I'aperceuois helas ! cette face excellente
Tant ſoit peu mal contente.
Voila pourquoy ie penſe auoir les eſpritz miens
Plus attainctz que les tiens,
Et comme à meilleur droict plus que toy deplorable
Ie ſuis plus miſerable.
Et pour te le monſtrer, ſi tu l'aymois aultant
Que tu va racontant,
Il ne te ſeroit grief ſouffrir touſiours pour elle
Quelque angoiſſe nouuelle.
Meſmes or' que tu ſçais que quand elle t'entend
Pres d'elle lamentant,
Elle fuyant ſoubdain, encontre toy s'irrite
Comme toute dépite,
Tu ne deburois iamais, ſi tu l'aymes bien fort
Luy faire vng ſi grand tort,
Ains te mirer en moy qui ne ſçaurois mieulx faire
Que d'aymer & me taire.

Oliuet.

Par ce que mon amour, paſſe ton amytié
De plus de la moitié,
Voire, Ianot, ainſi que faict ce prochain cheſne,

Ou ce pin, ou ce fresne,
Tous ces petitz buissons & ces menusciprez
Que tu vois icy pres.
Ie ne sçaurois durer sans descouurir ma peine
A ma douce inhumaine,
Me semblant trop fascheux à viure longuement
En tel aspre tourment,
Sans auoir quelque fois apres tant de souffrance
Vn peu de recompense.

Ianot.

Maint a gaigné souuent le tiltre d'importun
En requerant quelcun
Trop souuent, de donner quelque chose qu'il ayme,
Et garde pour soy mesme.

Oliuet.

Cestuy la qui requiert & qui porte la peur
Trop emprainċte en son cueur,
Se garde que sa crainċte indigne ne le rende
D'auoir ce qu'il demande:
Car moy qui des long temps ay desseruy les biens
Qu'amour ordonne aux siens,
Ie cerche sans repos aupres de ma maistresse
La fin de ma destresse,
Et trauaille sans fin pour sauourer les fruictz
De mes tristes ennuyz:
De façon que ie croy que pour payer l'vsure
Du tourment que i'endure,

Elle viendra bien toſt toute ſeulle vers moy
Adoucir mon eſmoy,
Et cent fois plus de bien & de plaiſir me rendre
Que ie n'en puis attendre.
Mais toy qui ne comprens meriter que bien peu
D'allegence à ton feu,
Qui t'eſt pour l'aduenir vng certain teſmoinage
De n'auoir d'auantaige,
Tu deburois auoir honte à tant parler ainſi
De ce don de mercy.
Confeſſe donq', qu'Amour de ſa gentile flamme
Eſchaufe plus mon ame,
Et qu'il poinct mon eſprit & eſt de moy vaincueur
Plus qu'il n'eſt de ton cueur.

Ianot.

Ie voy dedans ce val l'angelique viſage
Qui me tient en ſeruage,
Qui ſes troupeaux repeuz au village conduict,
Voyant venir la nuict.
Ie m'en vaiz luy conter la triſteſſe mortelle,
Que ie ſouffre pour elle,
Puis que tu blaſmes tant dequoy ie cele ainſi
Mon amoureux ſoucy.

Oliuet.

Allez donques tous deux heureuſement enſemble,
Car il faut que i'aſſemble

Mes troupeaux espenduz par ces champs à lentour
Ce pendant qu'il est iour,
De peur que quelque loup fauorisé de l'ombre
N'amoindrisse le nombre:
Tu me diras demain, venant à nous reueoir,
Que t'aduiendra ce soir,
Et ie te conteray si tousiours la rudesse
Loge dans ma maistresse.

FIN DV QVATRIESME LIVRE.



LE CINQVIESME LIVRE

DES

ODES D'OLIVIER DE MAGNY

QVERCINOIS.

A PIERRE DE CHEVERRY,

General de Tholouſe.

ODE.

TOVS *les vers que loing du vulgaire*
Ie traſſerois doreſnauant,
N'auroyent plus la force de plaire
Comme ilz ſouloient au parauant,
Et l'ardeur dont Phebus m'enflamme
Deuiendroit lente dans mon ame,

Et la Muſe auroit à meſpris
Mon archet, mes chantz & ma lyre,
Et lors que ie vouldrois eſcrire
S'en iroit loing de mes eſcritz :

Bref ie penſerois eſtre indigne
De porter iamais le laurier,
Qui eſt la recompenſe inſigne
Du ſçauant homme, & du guerrier,
Si ayant telle cognoiſſance
Que ie l'ay de ta ſuffiſance,
Enſemble de la rarité,
De l'eſprit qui dans toy repoſe,
Ie n'en teſmoignois quelque choſe
A ceux de la poſterité.

» *La louenge eſt touſiours aymable,*
» *Et pourueu que l'homme loué*
» *Soit loué d'vn homme louable,*
» *Le loz eſt touſiours aduoué.*
Non pourtant ſi fort ie preſume,
Que les ouurages de ma plume
Soyent dignes d'vn grand argument,
Mais louant ta vertu ſi belle,
Ie penſe ma Muſe eſtre telle
Qu'elle le fera dignement.

Soit en exerçant ton office
Nul ne faict vn meilleur debuoir,
Ou ſoit en quelque autre exercice

Nul n'eſt plain de plus de ſçauoir :
Les Muſes t'ayment & honnorent,
Les Graces t'ayment & decorent,
Et les artz te doiuent treſtous,
Meſmes les beaux dons qui deſcendent
Des aſtres, tous en toy ſe rendent
Pour eſtre vn Phenix entre nous.

» C'eſt vne choſe peu commune
» De veoir vn homme en ce temps cy,
» Riche des biens de la fortune,
» Et riche de vertuz auſſi.
Toutesfois la nature aſſemble
Dedans toy tous les deux enſemble,
Et nous faict cognoiſtre par toy,
Comment en ta charge il fault eſtre
Riche, vertueux & adextre,
Pour ſeruir dignement vn Roy.

Apollon eſt vrayment ton pere,
Et en ayant vn pere tel,
Et Calliope ayant pour mere,
Tu ne peulx eſtre qu'immortel.
Quant à moy qui merque les traces
De tes vertuz & de tes graces,
Ie t'admire tant que ie puis,
Et ces vers à ton loz ie ſonne,
Tandiz qu'aux amours ie m'adonne
Remply de mille doux ennuys.

Toufiours Phebus enflammé d'ire,
La pefte aux Grecz ne va iectant,
Ains quelque fois prenant la lyre
L'honneur des Dieux il va chantant:
Auffi à traicter les affaires,
Qui nous furuiennent ordinaires,
Il ne fault toufiours s'employer,
Ains parmy les foins & les peines
Dequoy les affaires font plaines,
Il fault quelque fois s'efgayer.

C'eft pourquoy ores ie t'adreffe,
Ce petit liuret que voicy,
Plain des faueurs de ma maiftreffe,
Pour en adoulcir ton foucy:
Pren le donq', & prens fa defenfe
Contre l'enuieufe ignorance,
Comme pour vn de mes enfans,
Qui armé du nom que tu portes,
Ne craint les menaces plus fortes
Ny de la Parque, ny des ans.



DV IOVR NATAL

De s'Amye.

ODE.

DESSVS *la verdoyante riue*
D'vn cler ruyſſelet argentin,
Vn paſteur ceint de blanche oliue
Chantoit naguieres au matin,
L'œil attentif ſur ſon troupeau,
Et ſes doigs ſur ſon chalumeau.

Maint oyſeau qui par le bouſcage
De branche en branche voletoit,
Deſgoiſant vn plaiſant ramage,
Reſpondoit à ce qu'il chantoit,
Et s'accordans en meſme ſon
Diſoient ainſi ceſte chanſon.

O Dieu qui le monde illumines,
Apollon apparois aux cieux,

Et faiz de tes clartez diuines
Iouyr les hommes & les Dieux,
Vien ſerener ce mauuais temps,
Et nous admeine vn doux printemps.

Faiz que la grand mere Nature,
Liberale de ſon treſor,
Tapiſſe les champs de verdure,
Pour nous & nos beſtes encor:
Car ſi bien tu t'en ramentois
Paſteur on t'a veu quelque fois.

Sommetz des prochaines montaignes,
Et vous deſtours plus reculez,
Vous antres, foreſtz & campaignes,
Et ruyſſeaux qui par cy coulez,
Grandz ciprez, & petitz buyſſons,
Preſtez l'oreille à mes chanſons.

L'aigneau deſormais en la pleine
Ne craigne la gueule des loups,
Et la terre aporte ſans peine
Ce qui ſera beſoing à tous,
L'age d'or en ces iours tardifz
Reuienne comme il feut iadis.

De rozes vermeilles & blanches
Soyent ſemez tous ces champs voiſins,
Et ſoyent les plus ſauuages branches
Pleines de grapes de raiſins,

Des chesnes distille le miel,
Et la manne tumbe du ciel.

Vienne d'vne eternelle source
Le laict tout pur dans ces ruisseaux,
Et d'vne autre abondante course
Le nectar vienne au lieu des eaux,
Et de mille & mille couleurs
Nayssent mille & mille autres fleurs.

Les fieres bestes plus cruelles
Gectent bien loing leurs aspretez,
Et les personnes plus rebelles
Gectent à part leurs duretez,
Vn chacun viue libre & seur,
Et tout par tout soit la douceur.

Des petitz Amours la grand'bande,
Vienne sans arc & sans brandons,
Et que plus nul d'eulx ne desbende
Les traictz & feuz dont nous ardons,
Ains s'accordant aueq' le temps
Nous facent heureux & contentz.

Les Nymphes de leurs voix sacrées,
Chantans viennent danser en rond,
Et cueillir des fleurs en ces prées
Afin d'en coronner leur front,
Et s'esgayant à qui mieulx mieulx
Esgayent la terre & les cieux.

Qu'il n'y ayt Syluain qui ne rye,
Ny Faune, ny Satyre aucun,
Qu'il n'y ayt herbe en la prerie
Qui ne ſoit belle à tout chacun,
Et rien ne ſe voye auiourd'huy
Qui nous puiſſe donner ennuy.

Car en ceſte heureuſe iournée
Naſquit la diuine beaulté,
Par qui çabas eſt retournée
La prudence & la chaſteté,
Et les vertuz en ce beau iour
Aquirent vn nouueau ſeiour.

Pour ceſte cy deſſus l'eſcorce
De tous ces arbres d'alentour,
I'eſcriz & graue à toute force
Les complainctes de mon amour,
Et pour ceſte cy dans ces boys
Nuict & iour on n'oyt que ma voix.

Il n'y a plus herbe ny plante
Qui ne ſoit peinte de ſon nom,
Ny nul oyſeau qui ne la chante,
Et qui ne la mecte en renom,
Teſmoignant que c'eſt ſans nul ſi
La perle de ce ſiecle cy.

Ç'eſt celle la qui peult tant faire
Qu'amer au gouſt me ſoit le miel,

Et qui peult encore au contraire
Me faire doux trouuer le fiel,
C'eſt celle la qui mect en moy,
Comme elle veult aiſe, ou eſmoy.

Tant que par ces haultes montaignes
Les animaulx iront errant,
Et que par ces larges campaignes
Les eaux en mer iront courant,
Et qu'aux vignes les lymaſſons,
Et qu'aux eaux viuront les poiſſons:

Tant qu'entre la flamme & la glace
Viuront les amantz deſpourueuz,
I'honnoreray touſiours la face,
Les yeux, le front & les cheueulx,
De celle qui m'eſt vie & mort,
Guerre & paix, tourment & confort.

Chanſon, tu feras ta priere
A Phebus paſteur ſouuerain,
Qu'à tout iamais de ſa lumiere
Il rende ce iour cy ſerain,
Afin que le ſiecle auenir
Ayt mieux dequoy s'en ſouuenir.

SVR LE RETOVR

De s'Amye.

ODE.

En fin, Anne ma douce ſœur,
Anne ma plus chere douceur,
En fin ie vous voy reuenüe,
Et apres voſtre long ſeiour,
En fin auec voſtre retour,
Ie me voy mon ame rendüe.

Comme vn petit fan alteré,
Long temps de ſa mere eſgaré,
S'eſiouiſt quand il la retreuue,
Comme vn œillet qui perd ſon teinct,
Des rayons du ſoleil attainct
Se reſfaict aduenant qu'il pleuue.

Ne plus ne moins, Anne mon bien,
Anne ſans qui ie ne puis rien,

Ne plus ne moins ie me confole,
Ie me confole & m'efiouyz,
Or' que de voz yeux ie iouys,
Et de voftre douce parole.

Ores, Anne, que ie vous voy,
Ores belle que ie vous oy,
I'efpreuue vne telle allegreffe,
Que pour en fin la receuoir
Ie me tiens trop heureux d'auoir
Enduré fi grande deftreffe.

Sans vous, Anne mon cher confort,
I'ay eu plus griefue que la mort
La vie que i'ay demenée,
Et fans vous encores les iours,
Tant fuffent ilz plaifans & courtz,
M'ont femblé plus longs qu'vne année.

Sans vous l'aife & le bien auffi,
M'eftoyent toufiours mal & foucy,
Le repos m'eftoit toufiours peine,
Toufiours amer m'eftoit le miel,
Obfcur toufiours m'eftoit le ciel,
Et toufiours ma doubte certaine.

Soit que le Soleil fe leuaft,
Ou foit qu'au foir il fe trouuaft
Sur le poinct de fa decadence,
Toufiours on me trouuoit pleurant,

Pleurant toufiours & fouſpirant
Pour le regret de voſtre abſence.

Me plaignant du mal que i'auoys.
I'oyois plaindre auec moy les boys,
Les boys & les belles prèries,
Et plaignant ſi ie larmoyois,
De l'eau de mes pleurs ie noyois
Les belles campaignes fleuries.

Les iardins de fleurs eſmaillez,
Se ſont tous de fleurs deſpouillez,
Quand ilz n'ont plus veu voſtre face:
Et les beaux lieux où vous hantiez,
Anne, quand icy vous eſtiez,
Ont laiſſé cheoir toute leur grace.

Mais ores que vous reuenez,
Auec vous vous nous ramenez
Tout bon heur & toute eſperance:
Vous nous ramenez les plaiſirs,
Et de noz plus ardans deſirs
Nous promectez la iouyſſance.

Voyez ces arbres d'alentour,
S'eſgayans de voſtre retour,
Qui ſoubz leur ombre vous actendent:
Et voyez ces petitz ruyſſeaux,
Et oyez ces petitz oiſeaux,
Qui mille paſſetemps vous rendent.

Les oilletz, les fleurs & les fruictz,
Qui se sentant de noz ennuys
Auoyent leur couleur toute blanche,
Voyant passer nostre douleur,
Reprennent aussi leur couleur,
Et pour vous pendent à leur branche.

Maintenant ce bon heur i'auroy,
Que mon cueur ie contenteray
Contemplant vostre bonne grace :
Et si pour le contenter mieulx,
Ie pourray contenter mes yeux,
Contemplant vostre belle face.

Toute ma peine & mon malheur,
Et ma maigreur & ma palleur,
Ores loing de moy se retire,
Et mille ieux & passetemps,
Pour tous deux nous rendre contentz
Viennent chasser nostre martire.

I'auois tousiours bien attendu,
Qu'vn grand bien me seroit rendu
Apres vn ennuy tant extreme :
Mais ie l'ay encores plus grand,
Pour autant qu'en vous recouurant,
Ie me suis recouuré moymesme.

DE LA CONSTANCE DE SON AMOVR,

A ſa Dame.

ODE.

Me monſtre Amour, ou douceur, ou fierté,
Et hault, ou bas, en honneur ie demeure,
Tel que ie ſuis & tel que i'ay eſté,
Tel ie ſeray iuſqu'à tant que ie meure.

Ie ſuis le rocher imployable
De foy non iamais variable,
Des ventz & des flotz tempeſté,
Et face tourmente ou bonnaſſe
Iamais ie ne change de place,
Perdurable en ma fermeté.

Pluſtoſt les eaux peruertiront leur cours,
Et le Soleil eſteindra ſa lumiere,
Que mes penſers à toy n'aillent touſiours
Par le chemin de mon amour premiere.

Voire plustost vn statuaire,
Pourra ses medailles parfaire
D'vn burin de plomb ou de boys,
Que nulle occurence importune,
De l'amour, ou de la fortune,
Changent la foy que ie te dois.

Ie t'ay donné tout pouuoir dessus moy,
Et t'ay ma foy si fermement iurée,
Qu'en nul subiect nulle meilleure foy
Plus fermement ne fut onq' asseurée.

Et ne fault desormais, Maistresse,
Faire ny fossé, ny fortresse,
Muraille, ne tour, ne rempart,
Pour garder qu'ell' ne soit surprise,
Car Amour l'a si bien conquise,
Qu'autre n'y sauroit auoir part.

Les vains honneurs, les bobances & l'or
Peuuent les yeux esbloyr du vulgaire,
Mais ny cella ny plus grand chose encor
Ne me sçauroient de ton amour distraire.

Et fust-ce vne Venus dorée,
Qui vint de l'isle Cytherée
Vne amour durable m'offrir,
Ie ne lairray iamais pour elle
Mon amour vers toy si fidelle,
Quoy que tu me faces souffrir.

CHANSON.

Si par les champs folaſtrant
Ie ſuis auec ma mignonne,
Quoy que i'aille rencontrant
Iamais ie ne m'en eſtonne:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

S'il me fault aller de nuict
Vers elle à l'heure promiſe,
Ny gueſt, ny volleurs, ny bruict,
N'empeſchent mon entrepriſe:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Si ſon mary deſpité
Pour amour de moy la tence,
Ie ſuis touſiours appreſté
De venger ſon innocence:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Auſſi lors que ie reçois
Quelque tort pour l'amour d'elle,

Quelque petit que ie ſois,
I'en venge bien la querelle:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Si par quelque endroict il fault
Monter où la belle couche,
Tant ſoit le lieu droict & hault,
Iamais ie ne m'éfarouche:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

I'en voy pluſieurs pourchaſſans
Le bien que d'amour ie tire,
Par deſpit me menaſſans,
Mais ie ne m'en faiz que rire:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Et bien qu'ilz ſoyent à les veoir
Guerriers & grans de corſage,
Si n'ont ilz poinct le pouoir
De m'abaiſſer le courage:
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

Les deſſeins auantureux,
Et les difficilles choſes,
Et les lieux plus dangereux,

Enuers moy ne ſont que rozes :
Car ie porte dans le cueur
Le feu qui bruſle la peur.

A S'AMYE.

ODE.

E*T quoy, Anne, ma mignonne,*
Ma Dione,
Doy-ie donc partir d'icy,
Sans que ie baiſe & rebaiſe
A mon aiſe
Ta bouche & tes yeux auſſi ?
Veulx-tu que d'icy ie parte,
Que i'eſcarte
Mon œil du tien rauiſſeur,
Sans alleger la deſtreſſe
Qui m'opreſſe,
De ta flateuſe douceur.
Puis que tu ſçaiz, ô friande,
La viande
Qui peult mon ame ſouler,

Vien auecques moy t'esbatre,
Vien follaſtre,
Me baiſer & m'acoller.
Demy viue, demy morte,
Faiʒ en ſorte
Que i'eſpreuue gayement,
Que ſoubʒ vn gentil viſage,
Le courage
Eſt gentil égalément.
Ie veulx que ta belle bouche
Ne rebouche
Pour ſix baiſers adouciʒ,
Ains que ta leure en ſouſtienne
De la mienne
Six fois ſix des mieulx aſſiʒ.
Ie veulx que ta langue douce
Se courrouſſe,
Si bien que vireuoltant
Elle ouure ma bouche cloſe
Et l'arroſe
D'vne manne doux ſentant.
Ah petite tu me baiſes,
Et apaiſes
La guerre de tous mes maulx :
Ie ſens bien ta douce aleine
De muſc plaine
Adoucir tous mes trauaulx !
Ie ſens tes leures vermeilles
Nompareilles
Ie touche ces liʒ bruniʒ,

Et quand ton œil me regarde
Il me darde
Cent mille aiſes infiniz.
Encore vn coup ie ſuis riche,
Ne ſois chiche
De ces dons delicieux,
Si tu me rebaiſes folle
Ie m'en volle
Rauy d'aiſe entre les Dieux.
Eſtant guindé deſſus l'aeſle,
Rare & belle,
De ta faueur teincte en miel,
Ie ſens mon cueur & mon ame,
Qui ſe paſme,
Ia deſia montez au ciel.
Que de Dieux! que de Deéſſes!
De lieſſes!
De dances & paſſetemps
Nul en ceſte troupe gaye
Ne s'eſmaye,
Tous ſont heureux & contens.
Soit deça, nul ie ne treuue
Qui n'eſpreuue
Du plaiſir parfaictement,
Soit delà, nul ſe preſente
Qui ne ſente
Du parfaict contentement.
Mais ſans toy ie n'y puis viure,
Vien t'en ſuyure
Ma triſte ame & mes eſpritz.

Vien, vien t'en à ma priere
Ma guerriere,
Vien me veoir en ce pourpris.
Et quoy, belle, tu dedaignes
Ces campaignes,
Riche demeure des Dieux,
Tu feras donc à ma honte
Plus de conte
De la terre que des cieux.
A dieu donc troupe diuine,
Ie chemine
Droict en bas pour la reuoir,
Aymant mieux sa douce guerre
Sur la terre,
Que paix icy receuoir.
Ie ne puis estre sans elle,
La rebelle
M'a tellement enchanté,
Que sans la veoir vn quart d'heure
Ie demeure
Trop aigrement tourmenté.
Ie la revoy la sucrée,
Qui recrée
Mes espritz trop combatuz:
C'est l'ornement de mon œuure,
Qui descœuure
Ses beaultez & ses vertuz.
Dieu te gard ma mignonette,
Ie regrette
Le temps qu'ay perdu la hault:

Puiſſe Amour en ta poitrine
Iuoirine
Darder ſon feu le plus chault.
Redreſſons les eſcarmouches
De noʒ bouches,
De noʒ bras, & de noʒ yeux,
En baiſers, en acolades
En œillades,
Mutineʒ à qui mieux mieux.
Mais c'eſt aſſeʒ, i'oy la mere,
Trop amere,
Qui deſſend tout lentement:
Fuyons la faſcheuſe noiſe
Qu'ell' degoiſe,
Eſcartons nous viſtement.
Voy deſia comme elle eſpie
L'acroupie,
Vielle horrible aux plus hideux,
Elle couue dans ſon ame
Quelque blaſme,
Pour l'eſclorre entre nous deux.
Voy encor la groſſe beſte
Qui s'arreſte
Pour vomir quelque courroux:
Ie voy preſque qu'elle creue
Tant eſt greue
L'enuye qu'elle a ſur nous.
» Le bonheur vient à grand peine
» S'il n'ameine
» Vn deſaſtre auecques luy:

» On n'a poinct de ioye vraye,
» La plus gaye
» Traine toufiours vn ennuy.

A ANNE POVR BAISER.

ODE.

ANNE, *ie vous fupplie à baifer aprennez,*
A baifer aprennez, Anne, ie vous fupplie:
Car parmy les plaifirs qu'en amour on publie
Les baifers font diuins quand ilz font bien donnez.

Ie fuis, & comme moy plufieurs font eftonnez
Ayant ainfi la bouche en beaultez acomplie,
Et de fi bonne odeur l'ayant ainfi remplye,
Qu'à baifer vn peu mieux vous ne vous adonnez.

Ce n'eft pas tout que d'eftre enfemble bec à bec,
Les leures fe preffant d'vn baifer toufiours fec,
Il fault que l'vne langue auec l'autre s'affemble,

Ores à fon amy doulcement la donnant,
Ores de fon amy doulcement la prenant,
La fuççant, eftreignant & mordant tout enfemble.

A ELLE ENCORE.

ODE.

Et quoy belle en vous apaiſant,
En vous baiſant & rebaiſant,
Vous m'auez la langue mordüe,
La langue qui vous a rendüe
Dedans mes vers en mille lieux,
Immortelle comme les Dieux?
Et quoy petite, & quoy deſpite,
Eſt ce le guerdon que merite
Celluy qui pour vous en ennuy,
Vous tient trop plus chere que luy?
Celluy qui chante voſtre grace,
Celluy qui vante voſtre face,
Et qui n'eſt poinct ou peu contant
Qu'en vous vantant ou vous chantant.

Sus ſus apreſtez vous ingrate,
A celle fin que ie m'esbatte,
Que ie m'esbatte ſans pityé

A punir voſtre mauuaiſtié.
Ah vous vous derrobez fuyarde,
Ah vous voulez fuyr mignarde,
Non non ne bougez, auſſi bien
Auſſi bien vous ne gaignez rien,
Car ie vous aurois auſſi viſte,
Tant fuſt voſtre courſe ſubite.
Ah ie vous tiens, auous poinct peur?
Auous encore en voſtre cueur
Contre moy aultant d'amertume
Comme vous auiez de couſtume?
M'aimerez vous pas deſormais?
Me tiendrez vous pas à iamais
Dans voſtre ſein voſtre cher hoſte,
Sans qu'autre que la mort m'en oſte?
Si benigne vous le iurez,
Si douce vous m'en aſſeurez,
Ie vous lairray, petite fiere,
En voſtre liberté premiere.
Mais ſi vous ne le conſentez,
Perſeuerant en voz fiertez,
Maintenant, petite farouche,
I'importuneray voſtre bouche,
De la baiſer & tant & tant
Que ie vous iray deſpitant,
Plus fort que, petite affetée,
Vous ne fuſtes onc deſpitee.

A SIRE AYMON.

ODE.

Si ie voulois par quelque effort
Pourchaſſer la perte, ou la mort
Du ſire Aymon, & i'euſſe enuye
Que ſa femme luy fut rauie,
Ou qu'il entraſt en quelque ennuy,
Ie ſerois ingrat enuers luy.

Car alors que ie m'en vois veoir
La beaulté qui d'vn doux pouuoir
Le cueur ſi doucement me brulle,
Le bon ſire Aymon ſe reculle,
Trop plus ententif au long tour
De ſes cordes, qu'à mon amour.

Ores donq' il fault que ſon heur,
Et ſa conſtance & ſon honneur
Sur mon luth viuement i'accorde,
Pinſetant l'argentine corde
Du luc de madame parfaict,
Non celle que ſon mary faict.

Cet Aymon de qui quatre filz
Eurent tant de gloire iadis,
N'euſt en ſa fortune ancienne
Fortune qui ſemble à la tienne,
Sire Aymon, car ſans ſes enfans
Il n'euſt point ſurmonté les ans.

Mais toy ſans en auoir onq' eu,
As en viuant ſi bien vaincu
L'effort de ce Faucheur auare,
Que quand ta memoire ſi rare
Entre les hommes perira,
Le Soleil plus ne reluira.

O combien ie t'eſtime heureux!
Qui vois les plaiſirs plantureux
De ton eſpouze ma maiſtreſſe,
Qui vois l'or de ſa blonde treſſe,
Et les attraictz delicieux
Qu'Amour deſcoche de ſes yeux.

Qui vois quand tu veulx ces ſourciz
Sourciz en hebeine noirciz,
Qui vois les beaultez de ſa face.
Qui vois & contemples ſa grace,
Qui la vois ſi ſouuent baler,
Et qui l'ois ſi ſouuent parler.

Et qui vois ſi ſouuent encor
Entre ces perles & cet or,

Vn rubis qui luyt en ſa bouche,
Pour adoucir le plus farouche,
Mais vn rubiʒ qui ſçait trop bien
La rendre à ſoy ſans eſtre ſien.

Ce n'eſt des rubiʒ qu'vn marchant
Auare aux Indes va cerchant,
Mais vn rubiʒ qu'elle decore
Plus que le rubiʒ ne l'honnore,
Fuyant ingrat à ſa beaulté
Les apaſtʒ de ſa priuaulté.

Heureux encor qui ſans nul ſoin
Luy vois des armes dans le poing,
Et brandir d'vne force adextre,
Ores à gauche, ores à dextre,
Les piques & les braquemars
En faiſant honte au meſme Mars.

Mais pour bien ta gloire chanter
Ie ne ſçay que ie doys vanter
Ou ton heur en telle abondance,
Ou la grandeur de ta conſtance,
Qui franc de ſes bealteʒ iouyr
N'as que l'heur de t'en reſiouyr.

Tu peulx bien cent fois en vn iour
Veoir ceſte bouche où niche amour,
Mais de fleurer iamais l'aleine,
Et l'ambre gris dont elle eſt pleine

Alleché de ſa douce voix,
En vn an ce n'eſt qu'vne fois.

Tu peulx bien cent fois en vn iour
Veoir ceſte cuyſſe faicte au tour,
Tu peux bien veoir encor ce ventre,
Et ce petit amoureux antre
Ou Venus cache ſon brandon,
Mais tu n'as poinct d'autre guerdon.

Puiſſes tu veoir ſouuent ainſi
Les beaultez & graces auſſi
Soit de ſon corps, ſoit de ſa face,
Et puiſſe-ie prendre en ta place
Les doux plaiſirs & les esbatz
Qu'on prend aux amoureux combatz.

Et touſiours en toute ſaiſon,
Puiſſes tu veoir en ta maiſon
Maint & maint braue capitaine,
Que ſa beaulté chez toy ameine,
Et touſiours, ſire Aymon, y veoir
Maint & maint homme de ſçauoir.

Et lors qu'auec ton tablier gras,
Et ta quenoille entre les bras,
Au bruict de ton tour tu t'eſgayes,
Puiſſe elle touſiours de mes playes,
Que i'ay pour elle dans le cueur,
Apaiſer la douce langueur.

CONTRE VN MEDISANT

De s'Amye.

ODE.

QVICONQVE sois menteur, qui blasmes
D'vn langaige malicieux,
La belle qui luyt sur les Dames,
Comme la Lune dans les cieux,
La belle diz-ie, que ie porte,
D'vne amytié constante & forte,
Tousiours emprainte dans mes yeux.

Si desia la courbe vieillesse
N'a faict ton visage rider,
Puisse elle pronte en sa foiblesse
Te venir bien tost aborder,
Et traynant la pauureté dure
Te face de ta faulce iniure
La faulte à iamais recorder.

Tes hyuers, meſchant, puiſſent eſtre
Touſiours longuement ennuyeux,
Et le iour venant apparoiſtre
Soit touſiours nuiƈt deuant tes yeux,
Meſmes eſtant perſé de pluye,
N'ayes tu iamais qui t'eſſuye
Qu'vn vent qui te ſuyue en tous lieux.

Puis ayant en ceſte ſouffrance
Veſcu quelque temps pauurement,
Pour iuſte guerdon de l'offence
Faiƈte par toy meſchantement,
Puiſſes tu venir vers la belle,
Et t'agenoillant deuant elle,
Requêrir perdon vainement.

Et tandis qu'en ceſte requeſte
Tu t'amuſeras à parler,
Puiſſe vn tourbillon de tempeſte
T'enleuer cent braſſes en l'air,
Puis te laiſſant tumber en terre,
Puiſſe ta teſte comme vn verre
En mille pieces s'en aller.

DESCRIPTION

D'vne nuict amoureuſe.

ODE.

O douce auantureuſe nuict,
Plus clere que le iour qui luyt,
Et dautant plus douce tendue
Qu'elle eſtoit lors moins attendue !

O aſtres aux cieux allumez,
Qui de voz raiz acouſtumez
Feiſtes la lumiere plus brune,
Pour fauoriſer ma fortune !

O ſifflet & ſon bien heureux !
O chanſon de luth amoureux
De qui le bruict & l'harmonie
Eſueilla le cueur de m'amye !

O porte müette où i'entray
Quand la belle ie rencontray,
Porte ſi doucement deſcloſe
Que nul n'en ſceuſt aucune choſe!

O eſprit vague qui doubtoit
Du bon heur qui ſe preſentoit,
Et qui preſque encor ne veult croire
D'auoir eu ſi belle victoire!

Main qui me tiras apres toy!
Pied qui t'en allas deuant moy!
Et toy belle odorante chambre
Remplie d'eau de Naffe & d'ambre!

O bras doucement acouplez!
O embraſſemens redoublez,
Plus eſtroictement que l'hyerre
Vn vieil edifice n'enſerre!

Belle bouche d'où ſort ce ris
Qui fait aiſes les plus marris!
Douce langue qui reſſaſies
Mille eſpritz de mille Ambroſies!

Aleine ſi douce à ſentir,
Que ie ne ſçaurois conſentir
Que l'Inde ou la Sabée apporte
Vne douceur de telle ſorte!

O lict tesmoing de mes plaisirs,
Qui as contenté mes desirs
D'vne felicité si belle
Qu'il n'en sera iamais de telle!

O lict qui mes trauaulx passez
As dignement recompensez,
Changeant en soulas la destresse
Que i'endurois pour ma maistresse!

Quantesfois ceste nuict soubz nous,
En noz passetemps si tresdoux,
Criquetant d'vn plaisant murmure
Tesmoignas-tu mon auanture.

Iamais ne soit qu'en mes chansons
La nuict, les astres & les sons,
La porte & les espritz encore,
Les mains & les piedz ie n'honnore.

Et iamais ne puisse aduenir
Que i'oste de mon souuenir
La bouche, la langue & l'aleine,
Qui ont recompensé ma peine.

Mais sur tout ie n'aille au tombeau
Sans auoir vanté le flambeau,
Qui de sa clarté fauorable
Feit ceste nuict tant agreable.

Permectant que de ces beautez,
De ces diuines nouueautez,
De quoy ma maistresse est pourueue,
Ie peusse contenter ma veüe.

O flambeau digne & precieux,
Flambeau digne de luire aux cieux,
Mieux que celluy qui fut la guide
Du pauure iouuenceau d'Abyde!

C'est toy qui bien heureusement
Redoublas mon contentement,
Ne cessant toute nuict de luire,
Pour mieux aider à me conduire.

Les biens d'Amour en telz effectz
Ne se peuuent dire parfaictz,
Et n'en est poinct la ioye entiere,
Les prenant de nuict sans lumiere.

Et combien alors vault il mieux
De pouuoir contempler les yeux,
Les sourcilz, le front & la bouche
De la dame auec qui lon couche?

En mordant ces beaux cheueux d'or,
En suççant ces rozes encor
Dessus ces leures coralines,
Sans peur d'y trouuer des espines.

Veoir apres ces membres poliz
Parsemez d'oilletz & de liz,
Et iuger en la voyant telle
Que c'est quelque chose immortelle.

Ores en chatouillant ce flanc
Et ores ce beau coul si blanc,
Et tastant ceste cuysse ronde
Prendre tous les plaisirs du monde.

Bref alors il ne fault laisser
Chose que lon puisse penser
Quelque doux passetemps nous rendre,
Sans le trouuer & sans le prendre.

Mais pourquoy les fruictz amoureux
Sont ilz si courtz & sauoureux?
Et pourquoy encores se passe
Ce plaisir en si peu d'espace?

» *O Dieu toute chose a son tour,*
» *La nuict suit par ordre le iour,*
» *Le plaisir la douleur ameine,*
» *Et le repos traine la peine.*

» *Nul iamais a peu viure tant*
» *Qu'il ayt esté tousiours content,*
» *Et qu'il n'ayt apres la liesse*
» *Senti quelque peu de tristesse.*

Mais ialouze Aurore pourquoy
Te despites-tu contre moy?
Pourquoy de ta clarté nouuelle
Me fais-tu partir de la belle?

As-tu si tost assez dormy,
Ie n'ay pas encor à demy
Sauouré le fruict qu'amour donne,
Et tu veux que ie l'abandonne.

Alors que mon esprit conçoit,
Seulement le fruict qu'il reçoit,
Dont il n'a gousté que l'escorce,
Lors tu me fais leuer par force.

Si Titon t'a voulu fascher,
Si tu dedaignes de coucher
Auec sa vieillesse peu gaye,
Fault il que l'vsure i'en paye?

Si Cephal qui pour sa Procris
Remplit le ciel de tant de cris,
Ne t'ayme d'amour asses forte
Fault il que la peine i'en porte?

Si le vaillant Thessalien
Occit ton filz au camp Troyen,
Est ce la raison que i'endure
Pour toy telle malauenture?

Sors donc Nymphe indigne d'aymer,
Sors donc ingrate de la mer,
Si tu veux ſortir en la ſorte
Et le iour nouueau nous apporte.

Tu n'es pas digne de nous veoir
Telz contentemens receuoir,
Et ne merites ce me ſemble
De veoir deux telz amys enſemble.

Puiſſes tu deſormais trouuer
Quand tu viendras à te leuer,
Touſiours quelque nouuelle nue
Qui t'obſcurciſſe à ta venue.

Cephal encor te ſoit touſiours
Froid & retif en tes amours:
Et Tithon beaucoup mieux te plaiſe
Puis que i'ay pour toy ce malaiſe.

Car on ne peult penſer combien
Tu as faict de mal à mon bien,
Ayant ma lieſſe empéchée
Pour t'eſtre ſi toſt deſcouchée.



SVR CE MESME PROPOS.

ODE.

QVAND *ie ſens dedans vn lict mol*
Ma mignonne pendre à mon col,
Et de ſa langue & de ſa bouche
D'vn feu qui iuſqu'au cueur me touche,
Dedans ma poytrine enflammer,
Mille appetitz du ieu d'aymer,
Alors fretillant ie me gliſſe
Deſſus l'albaſtre de ſa cuyſſe,
Et folaſtrant en mille tours
I'eſtein ce nouueau feu d'amours.
Mais ſi par fois elle ſe paſme
Du plaiſir qu'elle a dans ſon ame,
Et que ie tienne ſouz les draps
Son corps mourant entre mes bras,
Lors, d'vne douce mignardiſe,
Dedans ſa poytrine i'atiſe
Ie ne ſçay quel feu, qui la faict
Reuiure en ſon aiſe parfaict.

Aussi quand mourant ie me treuue
Par le grand plaisir que i'espreuue,
Et qu'elle tient dessouz les draps
Mon corps mourant entre ses bras,
Lors d'vne mignardise douce
Dedans ma poitrine elle pousse
Ie ne sçay quel feu, qui me faict
Reuiure en mon aise parfaict.

Et voila comme ma mignonne
Mes sens égarez me redonne,
Et comme ie rendz en vigueur
Toutes les forces de son cueur,
Alors que son ame transie,
Alors que la mienne saisie
D'vn plaisir si grand & si doux
S'en vollent ce semble de nous.

Puis quand nostre amour embrasee
Est si doucement apaisée,
Adonc pour resolastrer mieux
Ie baise & rebaise ses yeux,
Ie baise sa bouche vermeille,
Sa gorge à l'iuoire pareille,
Et sur sa poitrine de laict
Ce petit tetin rondelet.
Tandis la petite folastre
De sa petite main d'albastre
Me pinse le flanc doucement,
Me chatouille mignardement,

Et pour mignardement s'esbatre
Se prend doucement à me batre,
Or' doucement se courrouſſant,
Ores doucement repouſſant
Ma folle main, quand moins modeſte
Ie taſtonne & pinſe le reſte.

Et par fois alors que ie tens
A quelque plus doux paſſetemps,
Cette mignonne pour me rendre
Plus ardent encor d'y pretendre,
D'vn petit atrayant refus
S'efforce à me rendre confuz,
Et de ſa parole atrayante
Et de ſa langue begueyante,
Retiue à ces plaiſans combatz,
Me paiſt de mille autres appaſtz,
Si bien que moy qui reſſaſie
Mon cueur d'vne telle ambroſie
A peu pres ie me treuue aultant
De l'vn que de l'autre contant.

Ce temps pendant ſi la petite
Par vn doux ſommeil qui l'incite
Vient à s'eſtendre lentement,
Elle adonc couche doucement
Le coral de la leure ſienne
Pour s'endormir deſſus la mienne,
Puis m'embraſſant d'vn bras moins fort
Tout bellement elle s'endort,

Ressemblant presque à demy morte,
Et lors ie m'endors en la sorte
Iusqu'à tant que l'vn d'entre nous,
Sortant de ce sommeil si doux,
Follastre, le premier resueille
L'autre qui doucement sommeille :
Puis bien heureusement contens,
Nous renforceons noz passetemps,
Iusqu'à tant que le iour nous presse
De finir si douce allegresse,
Et sortant de ce mol seiour
Aller aux affaires du iour.

A S'AMYE.

ODE.

CESTVY *la qui desire amonceler de l'or,*
Et veult plus loing borner ses campaignes encor,
Fende toutes les mers, auare en son voyage,
Et des guerriers combatz s'enflamme le courage.

Que le somme coulant doucement en ses yeux
Luy soit interrompu du tonnerre des cieux,
Et son lict soit tousiours sur les vndes marines,
Ou dans vn camp armé, tout parsemé d'espines.

Quant à moy plus contant de mon eſtre ſi bas,
Ie demeure en tout temps oiſif entre les bras
De la dame que i'ayme, & des ſons de ma lyre
Apaiſant ſon ennuy i'apaiſe mon martire.

Eſtimant auſſi cher noſtre commun repos,
Et l'aiſe que tous deux prenons en noʒ propos,
Qu'vn Roy tient cherement les deſpouilles conquiſes,
Et qu'vn riche marchant priſe ſes marchandiſes.

O bien heureux ceux la qui en l'age premier
Voyoient ſourdre le laict d'vn ſourgeon couſtumier,
Et des cheſnes le miel diſtiller aux montaignes,
Pour arroʒer les fleurs des prochaines campaignes.

Les couſtumes eſtoient pareilles, & les loix
Ne ſortoient poinct encor de la bouche des Roys
Ny le bon homme aux champs, de ſa courbe faucille
Ne couppoit les moiſſons pour nourrir ſa famille.

Touſiours ſouʒ vn printems le Soleil eſclairoit,
Et d'vn meſme rayon au matin redoroit
Les ſommetʒ des couſtaux, & d'ordre la nuict ſombre
Venoit apres le iour & le iour apres l'ombre.

L'aigneau parmy les loups demeuroit en ſeurté,
Tous animaux eſtoient alors en liberté,
Et les eſclairs encor', le foudre & le tonnerre,
Iupiter ne dardoit ſur les flancʒ de la terre.

Les ventz eſtoient encor en leur cauerne enclos,
La mer ne tempeſtoit les riues de ſes flotz,
Et le nocher encor n'alloit en contréchange
Achepter du brezil en quelque terre eſtrange.

L'eſprit de l'homme adonc le ſoucy ne mordoit,
L'vn auec l'autre alors doucement s'acordoit,
Et le Dieu des guerriers laiſſant rouiller ſes armes,
Ne ſe meċtoit encor au danger des alarmes.

Deſſus l'armet encor le tymbre menaſſant
Ne faiſoit reculer l'ennemy palliſſant,
Et le genet d'Eſpaigne & ſans ſelle & ſans guide
N'auoit encor apris à remaſcher ſa bride.

Sans plus ſa propre terre alors on cognoiſſoit,
Sans tant de diuers meċtz à l'heure on ſe paiſſoit.
Le pommier de ſon gré portoit touſiours ſes pommes,
Et le cep verdiſſant les vendenges aux hommes.

Le fouleur en ce temps les raiſins ne fouloit,
Car le vin de ſon gré par les treilles couloit,
Et le preſſoir encor' n'eſtant mis en vſage
Ne donnoit comme il faiċt la boiſſon du meſnage.

Le peſcheur d'vne ligne & d'vn croche hameſſon
Ne deceuoit adonc dans les eaux le poiſſon,
Et le veneur encor dans les foreſtz eſpeſſes
Ne tendoit poinċt aux cerfz des filetz & des leſſes.

Ceſte rage d'amour dont forcene mon cueur
Le cueur des amoureux ne tenoit en langueur,
Et l'enfant de Venus d'vne caulte ſurpriſe
Ne captiuoit encor des hommes la franchiſe.

Mais qu'ay-ie dict Amour! ton ardeur en ce temps
N'eſtoit rien que bon heur, douceur & paſſetemps,
Et cette paſſion qui doucement enflamme
De ſoy meſmes adonc s'engendroit en noſtre ame.

Chacun auoit le ſein de l'amour enflammé,
Par vn brandon égal doucement alumé,
Et la peur, le dedain, l'ire & la ialouſie
N'ocupoient des amantz encor la fantaſie.

Les pleurs & les ſouſpirs, les plainctes, & le dueil,
Ne ſortoient poinct du ſein, de la bouche & de l'œil
De l'amant affligé, ains ſans nulle ſouffrance
Il auoit de ſa dame adonc la iouyſſance:

Ore en vn bois, & ore en vn val eſcarté
Tenant, baiſant, taſtant, l'amye en liberté,
Et de mille plaiſirs ſans peur & ſans enuye
Bien heurant en ce poinct leur amoureuſe vie.

Viuons donques, maiſtreſſe, & faiſons entre nous
Reuenir le bon heur de ce ſiecle ſi doux,
Et ne craignons la mort: car quoy qu'elle deuore
Si Tibulle ne ment, nous aymerons encore.

A MONSIEVR DVTHIER,

CONSEILLER DV ROY, SECRETAIRE D'ESTAT

& de ſes finances.

ODE.

C'EST vne fort louable choſe
A celluy qui des vers compoſe,
Que de chanter les gens de bien,
Qui portent blanche la poitrine,
Et qui plains de bonne doctrine
S'eſſayent de n'ignorer rien.

I'ay mis ſur le front de mon liure
Vn beau nom pour le faire viure
D'age en age eternellement,
Et ores qu'à la fin i'arriue
Il fault qu'vn beau nom i'y ſoubzcriue
Digne d'vn tel commancement.

Et c'est pourquoy ayant cogneüe
De long temps ta vertu chenue,
Digne d'vn eternel renom,
Pour faire qu'au front de mon œuure,
La fin pareille se descœuure,
La fin i'honnore de ton nom.

Ton nom & ta vertu si rare,
Que le ciel aux autres auare
Verse en toy liberallement,
Auec ta prudence & ta grace,
Meritent certes qu'on te face
Viure au monde immortellement.

Ton esprit & ta vigilence,
Ton sçauoir & ta suffisance,
Si bien cogneuz de nostre Roy,
Et cogneuz de la France encore,
Meritent certes qu'on t'honnore
Et qu'on parle à iamais de toy.

Pour les secretz d'vn Roy entendre,
Et pour ses affaires comprendre,
Et les traicter d'vn sain esprit,
Nul n'en est plus que toy capable,
Et nul n'est à toy comparable
A les mectre bien par escript.

S'on peignoit la langue dorée
Pour son eloquence honnorée

A Demoſthene, à meilleur droict
Il fault que ta plume lon dore,
Qui meriteroit bien encore
De luyre au ciel en quelque endroict.

Par tout où ton chemin s'adreſſe,
L'ingratitude & la pareſſe
Et le vice touſiours te fuit :
Et tout par tout la courtoiſie,
La muſique & la Poëſie,
Et la vertu touſiours te ſuyt.

Iamais perſonne tu n'abuſes,
Vſant des courtizanes ruzes
D'vn qui rien que pour ſoy ne faict,
Ains franc, liberal & adextre,
Quoy qu'il tarde, apres le promectre
Tu nous fais apparoir l'effect.

Tu fais apparoir veritable
Cette ſentence ſi notable,
» *Qu'on ne naiſt pour ſoy ſeullement,*
» *Mais bien que lon naiſt en partie*
» *Pour les parens, pour la patrie,*
» *Et les amys ſemblablement.*

Car non content que ta main face
Mille bien à ceulx de ta race,
En les aduançant tous les iours,
Mille moyens encor tu donnes

Pour auancer mille perſonnes
Qui vers toy s'en vont à recours.

Pour faire donner vn office,
Ou faire auoir vn benefice
A quelque pauure homme ſçauant,
A qui la fortune eſt contraire,
Nul mieulx que toy ne le peult faire,
Ny mieulx le pouſſer en auant.

On a beau puyſer & beau boire
A grandz traictz en l'eau de ton Loire,
Ton Loire va pourtant touſiours,
Et touſiours quelque temps qu'il face
S'il n'eſt arreſté de la glace,
Il pourſuit brauement ſon cours:

Auſſi pour les largeſſes tiennes
Et les biens que tu nous moyennes
Si voluntiers enuers le Roy,
Ta liberalité ne ceſſe,
Ains quelque plus grande largeſſe
Touſiours vient & s'attend de toy.

Quant à moy i'en ſçay bien que dire,
Qui de toy tous les iours retire
Mille faueurs & mille biens,
Pource que plus tu m'en pourchaſſes,
Et moins ie veoy que tu t'en laſſes,
Sans que ie le merite en riens.

O Dieux vengeurs de noz offences,
Si iamais voz iustes vengences
Punirent vn ingrat çabas,
Dardez ie vous pry sur ma teste
Vostre plus ardente tempeste,
Dardez, & ne m'espargnez pas.

Ne m'espargnez en nulle sorte,
Si iamais dans mon cueur ie porte
Ny le blasme, ny le soupçon
D'estre ingrat des biens que ie tire
De mon DVTHIER que tant i'admire,
Et mon Mecenas AVANSON.

Et vous seurs filles de Memoire,
Si de vous ie tiens quelque gloire
Entre ceux la de mon mestier,
Rendez ceste gloire si grande
Qu'immortelz encor' elle rende
Mon AVANSON & mon DVTHIER.

FIN DES ODES D'OLIVIER DE MAGNY



TABLE

—

LE TROISIESME LIVRE DES ODES.

LE QVATRIESME LIVRE DES ODES.

LE CINQVIESME LIVRE DES ODES.



BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBERT. 1 volume (épuisé).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index par F. CONSCIENCE. 1 volume . . . 7 50

*Les Gayetez d'*OLIVIER DE MAGNY, avec notice par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).

*Les Contes & facéties d'*ARLOTTO, avec introduction & notes par RISTELHUBER. 1 vol. . 5 »

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice & notes par JULES CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. 7 50

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. chaque vol. 5 »
Quatre volumes sont en vente.

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par FRANK. 1 vol. 7 50

EN PRÉPARATION :

Les Comptes du monde aduantureux.

Les Matinées de CHOLIÈRES.

Contes & joyeux Devis par BONAVENTURE DES PÉRIERS.

Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.

